INSTITUT D'HISTOIRE UNIVERSELLE

REVUE HISTORIQUE DU SUD-EST EUROPÉEN

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

DIRIGÉE PAR

N. IORGA

Membre de l'Académie Roumaine,
Professeur d'histoire universelle à l'Université de Bucarest,
Membre associé de l'Institut de France,
Agréé à la Sorbonne, etc.



VOL. XVII, Nos. 4-6.
AVRIL-JUIN 1940.

Rédaction : Les manuscrits et la correspondance doivent être envoyés au directeur de la revue, Chaussée Bonaparte, 6, Bucarest.

Administration : Pour les abonnements et toute autre commande prière de s'adresser au siège de l'Institut, Chaussée Bonaparte, 6. Bucarest.

Abonnement: 240 lei; le no. 75 lei. On peut acquisitionner les tomes complets des années précédentes pour 400 lei l'exemplaire; le no. 100 lei.

SOMMAIRE

REVUE HISTORIQUE
DU
SUD-EST EUROPÉEN

PUBLIÉE PAR N. IORGA, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

XVII-E ANNÉE, Nos. 4-6. AVRIL-JUIN .1940.

Nouveaux ouvrages historiques allemands

I.

Dans l'ouvrage de M. Wilhelm Capelle, *Die Germanen der Völkerwanderung, auf Grund der zeitgenössischen Quellen dargestellt*, Stuttgart [1940], l'auteur rappelle l'intérêt qu'on portait dès l'époque de la Renaissance, avec Beatus Rhenanus, aux invasions germaniques, décrites avec talent, au XIX-e siècle, par Filip Dahn, sans vouloir oublier la part que leur accorde Mommsen, Zeuss, dans son admirable répertoire qui arriva à une seconde édition, Otto Seeck, qui a donné un ouvrage si vivant sur la fin de l'antiquité, dans un tout autre sens que celui, récent, de M. F. Lot; il tient à citer l'étude de M. Gautier sur Gensérlc, tout en faisant des réserves. Mais il admet pour les Celtes les conclusions d'Adolf Schulten.

Celui qui avait traité déjà, sous deux formes (*Das Alte Germanien*, 1939, et *Die Germanen im Frühlicht der Geschichte*, 1937) ce sujet déclare ne vouloir pas se laisser influencer par les *Phantasiebilder*, si nombreux (dus au racisme), et s'en tenir à l'ancienne méthode de chercher à rendre la vérité seule et la vérité pure.

Il ne dit pas quelque chose de nouveau séparant l'infiltration teutonne de l'avalanche gothe. Mais on trouve du plaisir à le voir souscrire à l'opinion, combattue aussi par Gautier, que Rome n'a pas été détruite par ces Germains que Seek déjà présente sans aucune cohésion et sans aucune force de pénétration. Il signale avec raison la proportion dominante des esclaves et la „barbarisation" de l'armée. Quant à l'influence dominatrice des généraux disposant du trône, elle est beaucoup plus ancienne. Si on relève l'immortalité de l'idée d'Empire, on oublie sa concentration dans la nouvelle Rome constantinopolitaine. Comme prestige de cette idée, l'auteur cite le voyage du roi semnon Masyon,

qui vint à Rome contempler la personne sacrée de Domitien (p. 7), ainsi que l'origine classique qu'arrivèrent à s'attribuer les nations germaniques. Stilichon, présenté devant Honorius, est qualifié, sans réserve, de „criminel d'un style tout à fait grand". M. Capelle ose même dire la vérité que les conquérants, plutôt les occupants, sentaient le manque de titre juridique de leur établissement, et nous ajouterons qu'ils l'obtinrent de la „Nouvelle Rome" pour l'avoir humblement quémandé. Ne manque pas même l'affirmation du manque de solidarité des différentes branches d'une race qui ne sentait pas l'unité dont elle n'aurait pas pu se glorifier; ils n'ont pas même le sens de la propre nation indivisible. Enfin l'auteur observe que ces groupes errants avaient perdu l'instinct même de la patrie. Il constate, sans citer Fustel de Coulanges, que le nombre des „envahisseurs" était minime à l'égard des millions de population romane (une des colonnes de pénétration n'avait, d'après Delbrück, pas même 15.000 guerriers, le nombre, avec les femmes et les esclaves, s'élève à 70.000). S'il y a, à défaut de l'État, chez ces Germains de l'Est, facteur de l'invasion, la toute-puissance du roi, elle vient, selon nous, par les Huns, eux-même imitateurs de la royauté millénaire de l'Orient. La consolation pour un certain sentiment actuel est faible, qui vient de l'inégalable désir de se battre. Des pages pénétrantes sur le caractère des sources finit cette si remarquable introduction, présentant les idées générales.

Commençant par le chapitre sur les Vandales, qui doit tant aux horizons ouverts par M. Gautier, on s'étonne de trouver des considérations sur le sens qu'attribuait le régicide Grégoire (pas „Grégoir") au „vandalisme".

On peut discuter largement sur la présence, prouvée dès 1500 a. I. Chr., par les recherches de la préhistoire, qui ont mené aux exagérations d'un Kossinna, des Germains, qui auraient même créé une civilisation leur appartenant en propre, jusque dans la Poméranie orientale (p. 24). Le chapitre lui-même a, du reste, un caractère narratif, sans rien de „révolutionnaire". Sur le sens de l'occupation de la Dacie par les Vandales, de même que, plus tard, par les Goths, nous avons présenté, sur les mêmes sources, des observations qui en diminuent essentiellement l'importance, dans notre *Histoire des Roumains*, I, seconde partie.

Déjà se montre l'originalité de méthode d'un ouvrage qui prend l'information directement et exclusivement des sources. La moindre notice est employée, sertie, comme pour le cas de l'action libératrice de Castinus dans la Bétique (p. 39). Pour Genséric, est intéressante la remarque que sa mère n'était pas une Germaine et que son caractère, tel qu'il apparaît dans Jordanès, ne l'est pas plus (pp. 42-43).

Pour définir la conquête sont étudiées les conditions antérieures du territoire. Cette conquête apparait, du reste, plutôt comme une colonisation de la part de certains facteurs romains. Est relevé le témoignage de Possidius, le biographe d'Auguste. On en arrive ainsi à un paragraphe sur les constatations faites par Procope sur la récupération byzantine.

Lorsqu'il est question de l'expédition romaine de Genséric, on peut y voir, comme sa flotte était servie par des indigènes, une espèce de revanche carthaginoise. Le rôle de récupérateur de l'empereur Majorien est pleinement apprécié, ainsi que celu de Léon le Byzantin. Dans toute cette histoire on aperçoit les traits de ce que seront, avec un Barbarossa, les Barbaresques. L'observation est juste que le Vandale, qui, il faut le dire aussi, n'obtint jamais un titre romain, fait frapper des monnaies sans aucune attache au système monétaire de l'Empire (pp. 101-102). Il faut signaler aussi (pp. 104-105) l'absence du caractère „héroïque" de cette personnalité dans laquelle, à cause de l'origine de sa mère, on pourrait découvrir plutôt la physionomie touranienne d'un Attila.

L'histoire des Vandales, c'est-à-dire, de fait, de la vie africaine sous les Vandales, est poursuivie à l'époque qui est déjà byzantine. La disparition de la flotte est facilement explicable par la décadence de la population soumise, qui l'avait créée et servie. C'est un chapitre de l'histoire de Justinien que présente, ensuite, jusqu'aux derniers détails de la „reconquête", M. Cappelle. En caractérisant Bélisaire, il oublie l'autonomie de ce chef d'une armée qu'il avait rassemblée et qui lui appartenait en propre. Le reste est, comme on pouvait s'y attendre, une paraphrase fidèle de Procope, guide parfois dangereux. En présentant la capitulation de Gélimer, l'auteur oublie de nous dire que ce dernier roi des Vandales n'avait plus à sa disposition, comme ce sera aussi le cas pour Théodoric, que les restes d'une nation

qui s'était peu à peu épuisée. De sorte qu'il ne fallut plus que Byzance détruise ce qui avait été un peuple (cf. p. 187).

Le deuxième livre est consacré aux Wisigoths, méthode de traiter chaque nation séparément qui n'est pas sans doute la plus recommandable au point de vue de l'histoire générale. On semble nous dire, selon la tradition, que les Goths de l'Est étaient venus du Nord, alors que tout ce qu'ils ont transmis aux Suédois, comme art populaire et comme langue, présente des similitudes avec la civilisation thrace qui ne peuvent pas venir d'une simple cohabitation passagère des Septentrionaux avec le vieil élément indigène. Quant à leur caractère économique, l'habitude d'être nourris par leurs sujets explique autrement que par leur peu de dispositions à travailler la terre *(zu mühsam, zu bequem;* p. 169) leur caractère sous ce rapport. Dans son ensemble, ce chapitre n'apporte rien de nouveau.

Non plus celui sur les Huns, traités seulement de „augenscheinich nichtarischer Rasse", alors que tout montre des Mongols du type le plus net. Sont-ils venus en tempête (p. 176)? J'en doute fort. Au fond, ils ne sont pas les furieux vagabonds qu'on s'imagine. Plus d'une fois, aussi dans nos „Notes sur le commerce de l'Orient au moyen-âge", nous les avons présentés comme des élèves de la civilisation chinoise. L'emploi des sources orientales dans ce domaine est insuffisante.

L'auteur en revient aux avatars des Wisigoths vaincus. Le récit du passage danubien est surtout une présentation des sources, sans définir les rapports avec la population sur les deux rives du fleuve.

Un quatrième chapitre est consacré à Alaric. Sur les dévastations de ces guerriers dans la péninsule balcanique il y aurait sans doute à déduire: autrement la vie de l'élément roman ne se serait pas conservée si dure. Il n'y eut pas même la tentative de se saisir des villes. Poursuivant l'histoire de ces *Schaaren* que les Romains en arrivèrent à nommer *skarae*, l'auteur ne fait que suivre le cours habituel de l'histoire narrative. Le passage, vraiment si intéressant, d'Orose, montrant Ataoulphe incapable moralement de transformer la „Romania" en „Gotthia", a été plusieurs fois signalé et expliqué.

Ainsi se forme une bonne histoire des établissements occidentaux de la nation.

Les Ostrogoths occupent le troisième livre. Leurs pérégrina-

tions sont exposées de la façon classique sans aucune „découverte". Odoacre est intercalé avec sa royauté italique, non reconnue par le seul empereur, mais ses rapports ne sont pas touchés. M. Capelle se refuse à donner une „biographie" de Théodoric, qu'il présente avec raison, sous le rapport de l'éducation aussi, comme un pupille de Byzance (p. 354 et suiv.). Il reconnait son caractère de „vicaire" de l'Empire (p. 358). Nous avons présenté plusieurs fois, aussi dans les articles maintenant rassemblés dans nos *Études byzantines*, I, l'aspect double de son gouvernement. Son rôle de „médiateur" envers les autres barbares est plutôt celui de leur „président". Du nouveau sur la question de la rupture avec le parti des sénateurs et sur l'influence du „référendaire" Cyprien, p. 405 et suiv. Ce chapitre est un des meilleurs de tout l'ouvrage.

Suit la récupération byzantine, et l'auteur laisse la parole à Procope. M. Capelle accepte l'ancienne conception du restaurateur par programme, qu'aurait été Justinien: nous avons essayé plusieurs fois (voy. notre *Histoire de la vie byzantine* et nos *Études byzantines*, I) de prouver qu'elle est complètement fausse; jamais l'historien du règne, ni le pseudo-Procope, ne l'affirme. L'auteur va jusqu'à associer Théodora à l'élaboration et à la poursuite de cet idéal (p. 420). Le rôle de Bélisaire est réduit à celui d'un simple exécuteur, sans rappeler que les provinciaux ont voulu en faire un roi. Il n'y a pas non plus l'affirmation du désir des mêmes de rester autonomes envers l'Empire, fût-ce même sous un doux maître goth (cf. cependant p. 472). L'attitude des derniers rois ostrogoths envers l'Empire n'est pas définie.

L'auteur relève dans une version de Procope le rôle de ce Asuad ou Asbad, créé *magister militum* par les Impériaux pour reconduire les Goths au-delà des Alpes: il y a dans ce témoignage obscur beaucoup de légende. M. Capelle observe que ce Gépide avait assassiné le roi Teia.

Il n'y a que de maigres paragraphes, dans l'Appendice, sur les autres peuplades germaniques de l'Est, comme les Burgondes, les Saxons et les Angles, sur les Francs même et les Longobards, et rien sur les Gépides, dont un Roumain, Jean Diculescu, gagné par un idéal étranger, avait voulu faire les „Francs", et plus que les Francs, du peuple roumain.

Après tout ce qu'on nous avait présenté, il serait difficile de

souscrire à la conclusion de l'auteur qu'au fond ce sont les *Germanenstämme* qui ont fourni la „base" même de la vie entière en Occident (p. 513).

Suivent des tables chronologiques, bibliographiques et onomastiques.

Écrire l'histoire sur les sources forme le mérite de l'ouvrage si honnête à une époque de falsifications politiques qui vont jusqu'à l'impudicité.

II.

Le même auteur publie, en traduction allemande, à Iena, ses sources même *(Das alte Germanien, Die Nachrichten der griechischen und römischen Schriftsteller).*

Mais, cette fois, en 1937, la préface était dans un style nationaliste, mentionnant la défaite et l'espoir ardent d'une „résurrection de la nation allemande". Cette présentation de sources doit être, dans l'intention de M. Capelle, une contribution à un renouveau moral dont on voit aujourd'hui la direction. Pour le moment cependant il n'est question que des renseignements antérieurs à l'invasion gothe du IV-e siècle.

Dans l'introduction on déplore la perte de l'ouvrage grec d'un Posidonius, des Annales de Tite-Live et de Pline, du livre de celui-ci sur les Germains, d'une partie de Tacite, de l'ouvrage d'Aufidius Bassus, du reste de Dexippe. M. Capelle critique avec raison le témoignage confus des *Scriptores Historiae Augustae.*

Les textes ne sont pas rendus, par auteurs, dans toute leur étendue, mais rangés patiemment d'après la chronologie. Parfois des détails précieux sont ainsi mieux éclairés. Chaque chapitre est précédé de notices, et de riches renvois sont donnés au bout de l'ouvrage.

L'illustration est bien choisie, parfois rare et toujours d'une exécution parfaite. Ainsi, à la page 80, la camée qui présente un combat entre les Germains, une femme étant tirée par les cheveux. Pourquoi l'auteur croit-il découvrir des Germains à côté des Daces dans les reliefs de la Colonne de Trajan (à la page 288) ? Et c'est le même cas pour la visite des envoyés daces dans la même représentation (à la p. 336). Les prétendus Germains de la Colonne, à la page 352, sont des Daces du peuple,

sans les tiares des nobles. Les Germains du Tropaeum Trajani (à la page 417) ne sont pas nécessairement des Bastarnes, et les Bastarnes eux-mémes ne sont pas des Germains (cf. p. 457 et suiv.). D'autant moins les Alains (p. 462 et suiv.).

III.

Le livre nouveau de M. Kornemann (*Römische Geschichte*, I, *Die Zeit der Republik*, II. *Die Kaiserzeit*, Stuttgart 1940) est, à l'encontre de celui de M. Capelle, consacré à faire voir surtout dans le premier volume, que l'État totalitaire est une nécessité historique. Pour lui le grand avantage de Rome est d'avoir été dès le début un groupe solidaire, ayant à sa tête une *Führerschaft* et par cela seul capable d'accomplir un grand rôle historique. Le danger de ces parallèles est dans l'assertion suivante de la Préface : que de même qu'à Sparte, il y eut à Rome l'État-paysan, bien que plus „libre", alors que entre un repaire de guerriers comme les Lacédémoniens et une communauté d'agriculteurs vivant dans un village d'endogamie la différence est énorme. Mais la tendance qui domine l'auteur continue, et voici que, devant l'individu qui domine à Sparte, il y a à Rome un chef, qui se considère seulement comme „une partie du tout dans le travail commun le plus étroit avec son peuple et toujours l'oreille à son âme et son coeur" (du peuple) *(sic)*. C'est donc, d'après le vénérable savant, un exemple classique de *Führer und Masse* et une leçon de sagesse pour toutes les nations.

L'introduction oppose, avec le même goût pour les généralisations, à l'histoire par les villes de Spengler celle par les paysans de l'auteur, et il paraît qu'ici même il y a une allusion aux conflits actuels. Comme si „paysan" et „ville" eussent eu partout et toujours le même sens...

L'„axe" a aussi sa part. L'Allemagne ne peut agir que „gesammteuropäisch", l'Italie est, en échange, „un point central maritime", un „maritimes Kernstück", avec la même mission impériale.

Et M. Kornemann revient sur ces idées totalitaires, soulignant que seulement „en quelque sorte", dans la famille, le Romain avait une personnalité à lui, qu'il devait perdre dans l'ensemble, car la discipline l'attend pour le réduire au type commun, — ce qui, signifierait une dégradation de cette nation. La *civitas* rentre

dans ce cercle d'idées, alors qu'elle n'est qu'une création ultérieure du village, par la convocation (*ciere)*. La vocation exclusivement guerrière résulte des circonstances d'une vie sans cesse menacée et pas de l'idée première de la Rome rurale.

Et voici ce peuple romain donnant le premier exemple de ce qu'on voit aujourd'hui sous nos yeux: considérer tous les voisins comme des ennemis, les séparer *(divide et impera)*, et „la faim de terres" amène naturellement la prise en possession de ce qu'on appelle maintenant „espace vital". Voici ce qui fait un *Herren- und Machtvolk* (pp. 7-8). *Selbstzucht* et *Unterwerfung*, voici par quoi on se soumet le monde.

C'est cependant ce qu'il faut prouver.

Or ce qui suit est une histoire de Rome comme une autre, due à une compétence indiscutable, non sans des éléments d'hypothèse, ceux-là plus que discutables.

On veut, pour les plus anciennes populations, que les Ligures eussent été transformés en Illyres, et voici Alba placée en rapport avec l'Alb allemand et les Alpes, par dessus Alburnus (pp. 13-14). Les Sicules-Sicanes seraient „peut-être une première population libyque-ibérique" (p. 14). Séparer les nations d'après la manière d'enterrer les morts, — et voici les *Brenner* —, signifie ne pas se rendre compte assez qu'une nouvelle religion ou un simple emprunt peut amener une modification. Les résultats, si peu sûrs, de l'archéologie préhistorique ne peuvent pas justifier tous les voyages des nations d'un pays à l'autre sans qu'on puisse en trouver la justification. D'autant moins fixer les courants, avec tout ce qu'ils ont pu entraîner en chemin.

Tout aussi hypothétique est l'établissement des „Italiques" par ces *Gauen*, ces *pagi*, que plus tard les Romains ont attribué comme une forme étrangère aux Germains. On assiste à une vraie transplantation des coutumes de ces derniers.

Un paragraphe s'occupe des invasions étrangères, attribuant aux Illyres un rôle général qui est sans doute exagéré. Par dessus les Picènes et les Ariles, l'auteur passe aux Iapyges-Iapoudes, qu'aurait chassés, — par delà la Mer! —, une invasion dorienne qui n'est guère définissable, et voici, pour l'origine des Messapes, la dissolution de la culture „minoïenne". Mais les preuves, plus ou moins sûres, de l'unité de cet élément dans les deux péninsules est utile (pp. 25-26).

Chez les Étrusques est invoqué comme preuve de l'origine asiatique la prédiction d'après l'état du foie de la victime (p. 27). Elle n'est pas pour la première fois signalée, et elle n'est pas la seule. L'auteur s'arrête aussi sur le compte chronologique par générations et par siècles, sur la situation dominante de la femme, telle qu'elle apparait dans les représentations des monuments. Mais croire que les Romains n'ont jamais aimé avant d'avoir emprunté aux Étrusques le mot *amor* (p. 49) est un peu fort.

En fait d'histoire de ces migrations peut-on admettre que celle des Étrusques aurait été déterminée par la vision claire des mines de cuivre (p. 51)? Les mêmes doutes, en fait de religion, s'attachent à des rapports comme celui entre Touran, qui serait Vénus, et *tyrannos*, dont le nom est anté-hellénique, mais pas asiatique. Sur les noms étrusques des dieux qui passèrent à Rome, pp. 36-37.

Fixer ce qui revient aux Élymes parait aussi vouloir serrer de trop près ce qui nous arrive par des voies si nombreuses et diverses (p. 40).

On est ainsi heureux d'arriver aux certitudes des établissements grecs.

Le second chapitre présente la *Bauern-Rom*, avec l'introduction hypothétique du dualisme latin-sabin de Rome. Le passage à ce qui est la vérité historique prouvée par les sources écrites ne se fait pas sans difficulté, et cette partie, pour laquelle manque tout renvoi, est d'une lecture particulièrement difficile. Mais surtout on ne trouve aucune documentation des idées énoncées dans la Préface. Ici encore on cherche vainement une explication satisfaisante pour la plèbe et les tribuns.

A partir du troisième siècle, c'est une histoire chronologique, dans les détails de laquelle, présentés sans ambition littéraire, on risque de se perdre. On se sent en outre sur un terrain formé par les couches successives des sources grecques et romaines sans aucun travail de consolidation par la départition de ce qui est évidemment transformé par la confusion ou par l'intérêt. Toute synthèse manque, et on ne trouve aucune caractéristique des personnages et des situations. On s'arrête aux motifs immédiats pour les actions. Pour la lecture, ce n'est pas facile, pour l'emploi par l'érudition on ne sait pas où ces détails ont été pris, pour pouvoir discuter la source elle-même.

La table des noms servira essentiellement aux chercheurs.

Remerciant pour „l'accueil excellent fait au premier volume par les cercles érudits et laïques", M. Kornemann commence le second en rappelant les „Führergestalten" qu'il croit avoir fait revivre, et qui cédent la place à des empereurs qui ne remplissent pas la même fonction. Il présentera ceux qui représentent le „principat" et leurs successeurs, les *domini*. Le récit chronologique est repris, avec des affirmations qui en détail peuvent être controversées, jusqu'à l'époque, pré-byzantine, du IV-e siècle [1].

Mais on ne peut pas considérer ce qui suit jusqu'à une époque aussi lointaine que 640, terme qu'on n'arrive pas à s'expliquer, comme un vrai exposé historique, Justinien lui-même y étant complètement écrasé dans deux, trois pages.

IV.

Le petit livre de M. Karl Hohn, *Konstantin der Grosse, Leben einer Zeitenwende,* Leipzig [1940], magnifiquement présenté, n'entend pas innover, mais donner seulement une vue d'ensemble sur l'empereur Constantin I-er.

Le récit commence par le règne de Philippe l'Arabe, traité avec sympathie, car il s'agit de rendre surtout l'esprit d'une époque entière, dont la misère et la décadence intelectuelle et celle religieuse sont traitées dans un des chapitres. C'est de beaucoup le plus détaillé et le plus important. Remarquable la distinction entre Rome, avec ses *clarissimi*, ses consuls, son préfet, et Constantinople, qui n'a que des *clari* et un proconsul (p. 150). Elle eut un Capitole (p. 153).

Mais ce qui n'est pas dit, c'est, pour la fondation même de

[1] Ainsi on ne voit pas les Bastarnes dans les Carpathes de l'Est, ni la mort du roi Décébale dans leur contrée (p. 263) La première guerre dace aurait amené la *Schleifung* d'une capitale qui n'avait pas de murs. Quelle preuve a-t-on du grand nombre de Galates transportés en Dacie et „de marchands syro-palmyréens" ou pour la „médecine populaire" des Daces (p. 264) ? On s'étonne de voir des Roxolans dans la Grande Valachie à cette époque (p. 265). Le monument de Tropaeum Trajani aurait une base de l'époque de Domitien, avec un autel à la mémoire des Romains tombés au cours d'une défaite dans ces régions, qui est absolument inadmissible (p. 265); il y aurait aussi un *vallum* de Domitien. M. Kornemann admet l'évacuation totale de la Dacie (p. 375).

la ville de Constantin la reviviscence des souvenirs de l'époque de Trajan et d'Adrien, avec un romantisme qui se rattache à Alexandre-le-Grand, fondateur de villes à son nom.

Il n'y a rien sur la valeur militaire de la nouvelle capitale et sur son rôle de faire une garde vigilente là-même où commençait l'agitation des Sarmates et des Goths. Rien aussi sur l'importance, en continuelle progression, de ce „Sud-Est européen" qui donnait depuis un siècle les empereurs militaires.

Parmi les planches, la reproduction du groupe de porphyre à Saint-Marc de Venise: ce seraient les tétrarques, dont Constance Chlore et Galère (à la page 64). On avait cru y voir des chefs de croisés.

V.

Oswald Redlich, *Das Werden einer Grossmacht, Österreich von 1700 bis 1740*, Baden-Leipzig, 1938.

Cet ouvrage, continuant, come volume VII, l'histoire de Huber, reprise par M. Redlich, a été rédigé avant la disparition de l'Autriche, mais l'auteur ne manque pas de dire, contrairement à la vérité et au sens même de cette entreprise, que la mission de la „petite Autriche" était „de se perdre *de nouveau* dans la grande nation allemande", ce qui „s'est heureussement accompli", l'empire de jadis devenant, „comme *Land Osterreich*, partie d'une Grande Puissance, de la nouvelle Grande Puissance allemande". L'internationalisme a cédé à „la plus pure formation nationale du XIX-e et XX-e siècles". Et la réflexion finale est celle-ci: „Ainsi s'accomplissent les développements historiques". Si même l'ancienne Autriche a réussi à enfreindre Turcs et Français et à remplir un rôle civilisateur, elle l'aurait dû „aux forces de la dynastie allemande" (de Lorraine?) et à son armée conduite par des Allemands, à l'administration et à la culture allemande, à la colonisation allemande". Est-il besoin de marquer combien tout cela est faux? Nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage *Originea şi desvoltarea Statului austriac.*

L'auteur ne donne ensuite que la présentation de la politique extérieure de la Monarchie de jadis jusqu'à l'avènement de Marie-Thérèse.

On trouvera, raconté d'après l'ancienne façon, plus autrichienne qu'allemande, l'histoire des campagnes d'Eugène de Savoie, qui ne me semble guère avoir été un Allemand. Suit l'aventure espagnole du futur Charles VI, qui en revient tout „latinisé" dans le sens ibérique et italien, entretenant, après avoir été tutellé par Guido Starhemberg, dont le frère fut Hofkammpresident, comme empereur une Cour qui n'a rien d'allemand (voy. dans cette revue, année 1938, pp. 1 et suiv., 9 et suiv.). Si, parmi les diplomates, von Sinzendorf est un Allemand d'Autriche, Jean Wenceslas Wratislaw, dont est fait l'éloge (p. 38 et suiv.), était un seigneur de Bohême, le secrétaire Buol (p. 49) un Français. La „welsche Partei" autour de l'empereur Joseph (p. 51) dit assez sur le caractère de ce bref règne. Toute l'armée employée contre les Turcs et destinée à garder la Transylvanie récemment acquise est sous des chefs italiens et français.

Sous Charles lui-même est présentée d'abord la guerre contre la reminiscence du „nationalisme" hongrois sous François Rákóczy (il offre la couronne de Hongrie à Auguste de Saxe, s'il abandonne ses droits en Pologne; p. 167). Si la Transylvanie fut défendue par Rabutin, ce fut le génie d'Eugène, le „Savoyard" et Français, qui gagna à l'Empire le Banat, la Valachie jusqu'à l'Olt et la Serbie-du-Nord (la campagne de Valachie est présentée d'une façon trop peu précise, p. 209; celle de Moldavie manque complètement); Stainville, autre Français, commandait dans les Carpathes.

L'auteur revient à la „politique européenne", et, lorsque l'Empire s'attaque de nouveau au problème oriental, la disparition du prince victorieux amène la perte des trois quarts des conquêtes sur les Turcs, par l'incapacité des nouveaux commandants allemands, à côté desquels aussi le Français d'origine Wallis (honteuse paix de Belgrade). On avait, aussi, passé par dessus les obligations envers les alliés russes.

L'ouvrage finit par un chapitre sur la Sanction Pragmatique.

N. Iorga.

Ange Bally

(Un ouvrage d'il y a un siècle : la Bessarabie comme pays moldave.)

(Suite.)

RELIGION.

Le rite grec est la religion dominante en Moldavie. Toutes les autres sectes y sont cependant tolérées, sans de grandes restrictions dans l'exercice de leur culte et cette sage tolérance est du nombre des avantages, que la Moldavie a toujours eus sur bien des pays civilisés de l'Europe.

La concurrence aux places publiques, l'acquisition de propriétés foncières et la jouissance de quelques autres droits civils de moindre importance sont cependant interdits aux Arméniens et aux Juifs. La résidence fixe dans la Province et l'entretien d'une mosquée sur quelque partie du territoire moldave ont été également de tout tems prohibés aux Turcs, malgré leur droit de suzeraineté. Les Princes Grecs, non-obstant leur dépendance servile du Ministère ottoman, n'ont eux-mêmes osé permettre la moindre atteinte à cette ancienne prérogative de la Province.

La piété chez les Moldaves, bien que portés à la crédulité et à la superstition, ne va jamais jusqu'au fanatisme. L'abstinence absolue de toute espèce de viande dans l'intervalle des quatre Carêmes et l'observation ponctuelle des jours de fête sont ici plus qu'ailleurs en très-grande vénération. Chez le bas peuple les points les plus essentiels de la religion y sont beaucop moins respectés.

CLERGÉ.

La Moldavie est divisée en trois diocèses : l'archevêché métropolitain, l'évêché de *Roman* et l'évêché de *Housch*. Un quatrième évêché, celui de *Radaoutzi*, a cessé d'exister depuis la réunion de la Boucovine à l'Autriche. La jurisdiction spirituelle du premier de ces trois évêchés s'étend sur les districts de *Soutzava*, *Niamzo*, *Herza*, *Dorohoï*, *Botochani*, *Herlovi*, *Kerlighetoura* et *Jassy*, celle du second sur *Bacovi*, *Poutna*, *Roman*, *Tecoutzi*, *Toutova* et *Koverloui*, et celle du troisième sur les deux autres districts, *Faltzi* et *Vasloui*.

Les trois évêques, par les institutions locales, sont inamovibles. L'évêque de *Roman* succède au métropolitain, en cas de décès par ce dernier. Il a lui-même celui de *Housch* pour successeur. Ces trois prélats, comme représentans de leurs diocèses, sont les seuls auxquels on reconnaît le droit d'intervenir dans les affaires de l'administration et celui de présider dans le Divan et dans les assemblées générales de la noblesse.

Outre ces trois évêques, il y en a beaucoup d'autres *in partibus*, qui viennent des pays étrangers. Ils sont généralement assez bien reçus dans la province, où ils ne manquent pas de moyens de vivre dans l'abondance aux dépens des fidèles.

Le patriarche oecoménique de Constantinople est le seul que l'on reconnaisse en Moldavie pour chef en matière de foi, mais cette supériorité est plus honorifique que réelle. Elle ne lui donne aucune influence, aucun droit de contrôle, ni de discipline sur l'Église de la Province.

Les trois prélats ne rendent compte à personne de leur administration et se prévalent de cette indépendance pour disposer à leur gré de leurs riches prélatures. L'emploi qu'ils en font, je le dis à regret, n'est pas des plus sages, et leur temporel par leurs prodigalités est presque toujours grevé de dettes. La concurrence aux trois évêchés n'est dévolue qu'aux ecclésiastique admis à l'indigénat. Sous les Princes Grecs, leurs ministres ont toujours convoité ces riches prélatures, et se sont souvent essayés[1] d'en ouvrir l'accès à leur clergé, mais, dans l'an 7250 de la Création, sous le métropolitain Léon, la noblesse réunie au clergé moldave et constituée en assemblée-générale s'est empressée de consacrer l'ancien ordre des choses par des formalités qui leur ònt enfin fait perdre[2] l'espoir de s'introduire dans ces trois évêchés.

Le temporel des trois prélats peut être porté sans exagération à plus de six cents mille piastres par an, en produit net, indépendamment aux rétributions, qu'ils perçoivent sur les prêtres et curés de leurs diocèses. Anciennement cette rétribution avait eté portée jusqu'à quatre ducats par tête, mais, comme l'appas de ce bénéfice portait au comble l'abus des ordinations, le Prince

[1] Effacé: de modifier ce droit, et.

[2] Effacé : au clergé grec.

Grégoire Ghyca l'a sagement réduite à un seul ducat par tête. Le produit de cette imposition elle-même a été alors assigné à l'entretien d'une école publique dans la Capitale, mais les successeurs de ce voëvode, moins intéressés au maintien de cette sage institution, en ont abandonné la surveillance aux prélats eux-mêmes, qui se sont peu-à-peu approprié [1] la totalité du produit de cette taxe.

Les prérogatives du haut clergé sont ici très-étendues. Assimilé en tout à la haute noblesse, il ne participe à aucune des charges et impositions des autres classes. La sainteté de son ministère prête aussi beaucoup à l'inviolabilité de ses droits. Les prêtres, curés et autres ecclésiastiques sont eux-mêmes exempts des charges communes aux autres habitans. Ils ne payent, comme il a été dit, qu'une légère rétribution au Métropolitain et aux deux autres évêques, qui cependant en doublent le poids de tems en tems par la distribution parmi eux de bréviaires, de Testamens anciens et nouveaux et d'autres livres, qu'on leur fait communément payer assez cher. La masse du clergé dans la Province n'est point en proportion avec sa population, et les voëvodes, pour ne pas soulever contre eux le haut clergé, ne se donnent pas la peine de prendre des mesures efficaces contre l'abus, toujours croissant, des ordinations. Le nombre des ecclésiastiques de tout ordre, entre étrangers et indigènes, peut être porté, sans exagération, au-delà de dix mille.

La plupart des ecclésiastiques indigènes n'ont peut-être ici que la sainteté de leur ministère pour tout droit aux prérogatives dont ils jouissent. Dans les hautes classes du clergé, peu de personnes ont une legère teinture de théologie. Dans les campagnes, on ignore bien des fois jusqu'à l'acception de ce terme, et les plus savans des ecclésiastiques y savent à peine lire leur bréviaire. Le plus d'instruction que l'on trouve dans cette classe, est comme concentrée dans le clergé grec, qui jouit aussi de beaucoup plus de considération. Les prêtres et curés de campagne, sans culture, sans instruction d'aucune espèce, suivent ordinairement le genre de vie et les travaux des paysans, quand ils ne s'occupent pas des devoirs de leur ministère.

Les monastères, cloitres, hermitages et autres fondations reli-

---

[1] Effacé: les fonds destinés à son entretien.

gieuses sont en très-grand nombre [1] et se partagent en étrangers et indigènes. Les premiers relévent des saints Sièges d'Alexandrie, d'Antioche, du Mont Athos, du Mont Sinaï, du Saint-Sépulcre et autres. Les seconds sont, au contraire, sous la dépendance de l'archevêque métropolitain, mais on ne lui reconnait pas [2] le droit d'intervenir pour rien dans la régie et l'administration de leurs biens.

Parmi les monastères indigènes, ceux de *St. Spiridon*, de *Niamzo*, de *Seco*, *Varatico* et *Agapia* méritent d'être distingués des autres. Le premier, par l'hôpital qu'il entretient dans la Capitale de la Province, par les aumônes qu'il répartit annuellement parmi les familles nécessiteuses ou indigentes, est peut-être le seul qui fait un sage et pieux emploi de ses revenus. Les quatre autres sont renommés dans le pays pour l'austérité de la vie monastique de leurs moines et de leurs nonnes. Plus de deux mille cinq cents individus des deux sexes vivent paisiblement dans l'anceinte de ces cloitres, où la jouissance des viandes et des chairs est sévèrement prohibée. Dans leur intérieur ces monastères sont administrés par des supérieurs, *staritzas*, que l'on choisit parmi les plus âgés des ecclésiastiques.

Les monastères étrangers, aussi indépendans que les autres dans la régie de leur temporel, sont administrés par des *égumènes*, des prieurs, que les saints Sièges prennent parmi les ecclésiastiques les plus accrédités de leur communauté. On leur afferme pour des sommes très-modiques la jouissance des biens que ces fondations possèdent dans la province, à condition qu'ils en soigneront les affaires à leurs propres fraix et qu'à leur mort les saints Sièges hériteront de tout le fruit de leurs épargnes. La seule précaution que l'on est dans l'habitude de prendre contre les abus de ces égumènes [3], c'est leur adjoindre pour la forme dans leur gestion un ou deux boyards, que l'on décore du titre *d'épitropes*, tuteurs, sans pouvoir réel : ces complaisans adjoints ne contrarient cependant jamais les égumènes dans leur gestion, si pour prix de leur docilité on leur donne de tems en tems un os à lécher. La qualité d'égumène emporte plénitude

---

[1] Effacé*:* en Moldavie.

[2] Effacé*:* cependant.

[3] Effacé*:* dont beaucoup de ces égumènes se rendent coupables.

de pouvoir au profit des ecclésiastiques, que l'on en revêt. Dans les actes de leur administration, on ne leur reconnaît d'autre restriction que celle de ne pas aliéner à perpetuité aucun des immeubles de leur monastère.

Les rentes de toutes les fondations religieuses, indigènes et étrangères, proviennent des dotations des anciens voévodes, ou des familles les plus opulentes parmi la noblesse. Elles se sont tellement multipliées, que les biens du clergé absorbent maintenant plus du tiers des propriétés foncières de la Province. Bien administrés, ils donneraient un produit net de plus de soixante quinze mille ducats par an, somme immense, dont on pourrait avantageusement consacrer une partie, dans les vues des fondateurs, à l'institution d'hôpitaux, d'écoles et d'autres établissements d'utilité publique. Le tiers du produit des biens du clergé, reparti avec une sage parcimonie parmi les membres de ce corps, suffirait abondamment à son entretien, sans rien rabattre de cette opulence, de cette aisance, que l'on doit [1] à un Ordre qui gère un des parties les plus essentielles de la discipline publique.

La manie de ces fondations était une fois démesurée dans la Province. On pillait sans miséricorde, on se dépouillait soi-même et sa postérité pour le plaisir d'en augmenter le nombre. Dans leur consécration [2], quelques-uns des fondateurs, guidés par une piété sage et éclairée, ont prudemment pourvu à l'emploi du produit de leurs dotations, destinées à l'entretien d'hôpitaux dans l'enceinte de ces [3] fondations, au rachat d'un certain nombre de captifs en tems de guerre, à la répartition parmi le peuple d'une quantité déterminée de pain et de farine en tems de disette, mais pas une de ces pieuses intentions des fondateurs n'est plus suivie de nos jours.

POPULATION.

Des auteurs que je connais, aucun ne me parait pas avoir bien supputé la population de la Province, dans laquelle tous s'accordent à apercevoir plus de vuide, qu'elle ne contient. In-

---

[1] Effacé : à tant de titres.

[2] Effacé ; de ces monastères.

[3] Effacé : pieuses.

duits en erreur par des renseignemens inexacts, beaucoup d'entre eux ne l'ont portée qu'à quatre ou cinq cents mille âmes, tandis que, d'après des données asser certaines, puisées aux meilleures sources, elle s'élève à plus d'un million.

La fécondité du sol et la salubrité de l'air, ces deux germes précieux de longévité parmi les hommes, exercent cependant ici beaucoup moins qu'ailleurs leur influence bienfaisante sur la population, qui, pour des causes que je ne puis pas encore me bien expliquer, diminue plutôt qu'elle n'augmente. Sans l'affluence continuelle des étrangers, on y apercevrait, dans peu, des vuides immenses. Par un des plus exacts dénombremens, le million d'hommes dont elle se compose se trouve partagé de la manière suivante dans les cadastres qui servent au gouvernement de règle dans la répartition des charges publiques.

160.244 familles d'indigènes du rit et de la communion grecque.

6.150 environ de catholiques, établis en assez grand nombre dans le district de Bacovi, où on leur envoie régulièrement, des États de la catholicité, un évêque pour les gouverner. Leurs ancêtres, réduits en captivité par Stéphane-le-Grand, dans ses guerres contre Matthias, roi de Hongrie, ont obtenu de ce voévode la permission de s'établir dans les districts situés dans le voisinage des montagnes, où ils conservent encore une vieille église, bâtie en pierre.

3.000 familles russes, éparpillées dans les villes et villages.

2.000 familles d'Arméniens, établis dans les villes et bourgs de la Province.

8.050 familles de Grecs, Serviens, Bulgares et autres.

29.893 familles de Juifs, dont le nombre a encore considérablement augmenté.

10.000 familles de Bohémiens esclaves.

Dans la répartition des charges et impositions publiques, cette population, parmi laquelle on compte un grand nombre d'ordres et de castes priviligiées, est encore partagée de la manière suivante.

47.926	familles	de tributaires communs.
33.295	„	de socotelnitis.
13.071	„	de breslachs.
22.055	„	de slougis.

3.200 „ de tributaires communs dans les villes et bourgs de la Province.
35.556 familles de négocians et ouvriers de toute secte.
2.059 „ de mazils.
4.039 „ de rouptachs.
1.294 „ rouptes de la Vistiairie et de la Camara.
1.905 „ de postelnicel et autres privilegiés.
5.477 „ de slouchbachs.
3.594 „ de prêtres seculiers.
2.169 „ de diacres.
2.315 „ de chantres.
3.000 „ moines.
1.500 „ nonnes.
30.000 environ voués à l'état de domesticité [1].
908 familles de boyards de divers ordres.
300 „ environ de veuves d'extraction noble.
398 „ d'individus connus sous le nom de *Tzohles*[2], fossoyeurs.
10.000 familles de Bohémiens esclaves [3].

Cet aperçu sur la population peut seul servir de preuve à l'un des grands vices de l'administration en Moldavie [4]. Sur un nombre d'environ deux cents vingt mille familles, plus de soixante mille sont exemptées des charges publiques sous la dénomination de *Socotelnihs*, *Braslach* et *Slougis*, et sont comme l'apanage d'une caste particulière, qui peut avoir des droits à de certaines prérogatives, mais qui, mieux éclairée, devrait elle-même provoquer la modification d'un ordre de choses qui mine les fondemens de toute prospérité dans le pays. Les avantages précaires qu'elle en obtient se perdent imperceptiblement dans le mal général qui en résulte. De trente mille individus voués à l'état de domesticité, trois à quatre milliers seulement manquent peut-être de moyens de se soustraire aux poursuites des receveurs des tailles; tous les autres leur en échappent à la fa-

---

[1] Effacé: servitude.
[2] *Ciocli.*
[3] Effacé: Je puis être en erreur, mais, tout bien combiné dans l'ordre actuel de choses, je crois que.
[4] Effacé: Je m'explique.

veur de leurs maitres. Il en est de même des négocians et ouvriers. Les uns se rangent, pour ainsi dire, sous la bannière des agens des Puissances étrangères et, à leur l'aide, ils bravent impunèment les plus vives poursuites des autorités locales. Les autres se choisissent parmi les familles les plus distinguées[1] des patrons, qui les dérobent également, sans beaucoup de peine, à toutes les recherches des financiers. Par l'abus des ordinations, la masse du clergé croissant démesurément de jour en jour, plus de dix mille individus[2] ne peuvent, pareillement, être comptés au nombre des personnes qui servent comme de support aux tributaires[3]. Les privilégiés, au nombre de plus de neuf mille, entre *Mazils*, *Rouptachs* et autres, ne concourent qu'au tribut légal[4] et jouissent d'une pleine exemption dans les corvées, dont la masse constitue une des charges les plus affaissantes de la province. Les *Slouchbachs*, ou individus d'un ordre subalterne, attachés au service de divers postes de l'administration, n'obtenant pour tout salaire qu'une entière exemption des charges et corvées de toute espèce, ne peuvent pareillement être compris dans le nombre des individus qui en supportent le poids. La liste des immunités est souvent grossie par une infinité d'autres moyens, mais, fatigué de l'énumération de tant d'abus, je me bornerai à observer que, par cette vicieuse classification des habitans, cinquante à soixante mille familles portent seules tout le poids des charges publiques, et sont comme condamnées à alimenter par leurs sueurs l'aisance et l'indolence des autres.

TZISLA.

Avant que de résumer dans ce tableau les droits et obligations particulières à chacune des classes dans lesquelles la population est partagée en Moldavie, je crois devoir donner ici quelques renseignemens sur l'ordre que l'on y suit dans le recouvrement des taxes et impositions publiques.

Les villages, chacun séparément, sont taxés en masse par le Gouvernement, à proportion du nombre de leurs habitans, des

[1] Effacé: De la province.
[2] Effacé: par les prérogatives et les immunités dévolues à cet ordre.
[3] Effacé: dans la perception des taxes et impositions publiques.
[4] Effacé: aux impositions en numéraire.

moyens et des ressources qu'on leur connaît. La répartition individuelle entre eux des charges tant pécuniaires que personnelles est abandonnée aux paysans eux-mêmes, qui y pourvoient par une opération dite *Tzisla*, sur laquelle je crois devoir me permettre quelques détails.

Dans cette opération, toutes les impositions, de quelle nature qu'elles puissent être, sont partagées en deux moitiés, dont l'une est répartie à portions égales sur toutes les têtes. Chaque paysan, dans cette première moitié, est taxé au niveau des autres, sans distinction d'âge, ni de fortune. On n'en excepte que les veuves, les femmes non-mariées, celles qui sont dans un état habituel de maladie et de faiblesse, les estropiés, ou ceux qui par quelqu'accident ont perdu l'usage de quelqu'un de leurs membres, et enfin les individus parvenus à un âge ssez avancé pour ne plus avoir aucune aptitude pour les travaux qui leur donnent de quoi vivre.

Dans la répartition de cette première moitié, on distingue encore, parmi les veuves, les décrépits et les estropiés, ceux qui ont des enfans aptes au travail et ceux qui n'en ont pas. Les premiers sont censés constituer une tête avec un ou deux des enfans qu'ils se trouvent avoir, et sont en conséquence compris dans la distribution de cette première moitié. Les seconds, comme dépourvus de tout moyen d'assistance, ne fournissent au contraire que de simples secours, connus sous le nom d'*ajoutorinza*, et proportionnés aux moyens qu'on leur connaît. Les veuves faibles et impuissantes ont seules des droits à une pleine et entière exemption. On leur permet même d'avoir une ou deux vaches pour l'entretien de leurs familles, sans ètre obligées de concourir en rien aux charges du village. Les nouveaux mariés, pour leur donner le tems de s'établir et de se former un ménage, obtiennent aussi une entière exemption dans la première année de leur mariage. Les *Berlaks*[1], ou jeunes gens en âge d'être mariés, n'y concourent que pour la moitié, et de manière à ce que deux têtes soient censés n'en former qu'une.

L'autre moitié de l'imposition ne frappe que les bestiaux et est proportionnellement répartie sur le gros et menu betail, que l'on connaît à chaque paysan. Les ruches d'abeilles, les moutons,

---

[1] *Burlaci (N. R.)*.

les porcs sont assimilés aux bêtes de somme dans cette opération, mais, dans le dénombrement que l'on en fait, dix pièces de l'un de ces trois objets sont encore censées ne constituer qu'une seule tête.

L'administration intérieure des villages est soignée par un *Vornik*, espèce de *géronte*, et un ou deux *Vatamans*, que les paysans se choisissent eux-mêmes, et dont l'élection se renouvelle au bout de chaqu'année. La distribution des travaux publics et seigneuriaux est inspectée par ce géronte.

REZECHS [1].

La Moldavie a sur bien d'autres pays l'avantage de compter des propriétaires fonciers parmi ses paysans. On les distingue des autres par le nom de *Rezech*, ou propriétaires par indivis. Les fonds de terre appartenans à des *Rezechs* sont eux-mêmes distingués des autres sous le nom de *Rezechies*, et dans lesquels les portions des uns ne sont point distinguées de celles des autres par aucun signe de séparation. La seule distinction qui leur sort de règle est celle des *Batrines*, mot qui, dans sa signification primitive, dénote une espèce de géronte, mais qui a une toute autre signification chez les *Rezechs*.

Je m'explique.

Tout fonds de terre appartenant à des *Rezechs* est communément divisé en deux, trois et quatre *Batrines* , ou en autant de parties que ce fonds de terre avait des propriétaires dans l'origine. Chaque *Batrine* par ce partage constitue une souche, dont toute la postérité, sans distinction de sexe, de ligne, ni de degré de parenté, a des droits égaux à sa portion, de manière que l'héritage, ou fonds de terre, se trouve ainsi confusément partagé entre la postérité de ces diverses souches. Si des paysans étrangers viennent s'y établir, ils sont tenus à l'égard des *Rezechs* aux services et aux travaux que l'on doit aux autres propriétaires. Les objets qui ne sont pas susceptibles de partage, comme les boissons, moulins et autres, sont affermés, du consentement de la majorité des co-propriétaires, et le prix que l'on en retire est mis en réserve pour des fraix et dépenses extraordinaires.

L'influence bienfaisante de la propriété se manifeste partout

[1] *Răzeşi (N. R.)*.

dans les village des Rezechs. L'aspect en est plus gai, plus riant, les maisons plus vastes, plus commodes, mieux garnies dans leur intérieur, et les habitans, hommes et femmes, mieux équipés, et beaucoup plus prevenans, plus hospitaliers que le commun des villageois.

Le nombre des *Rezechies* a de beaucoup diminué depuis quelque tems. Les riches propriétaires se prévalent des dissensions des Rezechs entre eux, pour les ruiner les uns par les autres. Sans le frein qu'un des Princes Grecs, Maurocordato, a mis à l'avidité de ces propriétaires par son chrysobule synodique, et sans la persévérance avec laquelle les *Rezechs* combattent ordinairement pour le maintien de leur héritage, les *Rezechies* auraient cesse d'exister dans la Province.

BIRNIKS OU TRIBUTAIRES COMMUNS.

La masse des Birniks, ou tributaires communs, comme ailleurs, est communément la plus laborieuse, la plus industrieuse de toutes les autres. Destinée par son état à être comme le nourrisseur de la Province entière, elle me paraît mériter une attention particulière et d'amples détails sur ses droits et ses obligations [1].

Je partirai de là pour observer que les paysans en Moldavie ne jouissent d'aucune exemption dans les charges publiques et que celles même de beaucoup d'autres ordres de la Province ont été abusivement appliquées à cette classe, qui par toutes ces causes est la plus vexée, la plus opprimée de toutes les autres. Tout le poids du *Bir* ou tribut direct, des corvées, des droits sur le vin, les moutons, les porcs et les abeilles, connus dans le pays sous le nom de *Vadrarit*, de *Gostina* et de *Dissetina* [2], tout celui du transport des objets destinés à l'approvisionnement de la Capitale de l'Empire Turc ne pèse[nt] que sur les paysans. Le vuide que l'augmentation des ordres privilégiés produit souvent dans leur nombre, rend ce poids de beaucoup plus affaissant.

En Moldavie, comme en Pologne et en Russie, les paysans étaient anciennement attachés à la glèbes, ous le nom de *Vitzini*, mais on ne connait pas avec précision ni leurs droits et obli-

---

[1] Effacé : Ses redevancas seigneuriales et autres.

[2] *Desetina (N. R.).*

gations dans ces tems reculés, ni le degré de pouvoir que leurs maîtres pouvaient s'arroger sur leurs personnes et leurs biens. On connaît encore moins les causes qui ont provoqué leur émancipation, à laquelle les princes grecs ont les premiers travaillé avec beaucoup d'efficacité. Leur affranchissement n'a été sans doute obtenu que par d'immenses concessions au profit du Corps de la noblesse et des propriétaires. Les immunités octroyées à leur avantage aux *Braslachs* et *Slougis* ne doivent peut-être leur origine qu'au besoin d'adoucir par de pareilles indemnisations le sacrifice que l'on exigeait de ces deux Corps. Ce sacrifice une fois consommé, les princes grecs n'ont plus perdu de vue les moyens d'améliorer le sort des paysans, dont les redevances seigneuriales ont été graduellement modifiées, jusqu'à ce que le prince Grégoire Ghyca les a définitivement réglées par un statut, qui sert encore de nos jours de règle aux propriétaires et paysans dans leurs rapports entre eux.

La condition des paysons, des plus près sur ce statut, est d'être aussi accablante qu'on le suppose [1]. Les redevances attachés à leur vasselage n'y ont point de part, et ne compensent pas même les avantages que les tenanciers sont tenus de leur faire. Dans les domaines dont l'étendue n'est pas en proportion avec le nombre et les besoins de leurs habitants, on est tenu de leur abandonner l'usage des deux tiers de ces domaines, et de ne s'en réserver que celui du reste. Dans les fonds de terre d'une plus grande dimension, les paysans, partagés en trois classes, sous la dénomination de *Fruntach*, *Mizlokach* et *Kodach*, en obtiennent encore à peu près l'équivalent, par l'obligation imposée aux propriétaires d'abandonner aux premiers la jouissance de seize, aux seconds celle de huit, et aux troisièmes celle de six ou quatre *faltzas* de terrain.

Douze journées de travail en mesures fixes, à l'aide desquelles on ne manque pas de moyens d'en doubler le nombre; la dîme de toutes les productions, que l'on recueille [2]; la défense d'importer dans le village du vin, de l'eau-de-vie et autres boissons, dont le débit est tout au profit du propriétaire, la réparation des étangs, moulins et des bâtimens, qui servent à l'embellissement

---

[1] Effacé: Et, si elle l'est, le mal découle d'autres sources,

[2] Effacé; Sur le terrain, dont on obtient,

ou à la commodité du village, le transport, à des distances réglées, des objets nécessaires à l'approvisionnement de la maison du propriétaire; une rétribution de quatre à cinq kopeks par pièce sur les moutons et ruches à miel, telles sont en raccourci les redevances des paysans à l'égard des tenanciers, qui tous se croient lésés dans leurs droits par leur modicité[1].

L'invariabilité dans le domicile des paysans est une des questions sur lesquelles on est souvent aux prises en Moldavie. Les tenanciers, comme une des parties les plus intéressées dans cette question, ne négligent aucun des moyens qui serviraient à la faire décider à leur avantage, et leurs prétentions sont tout aussi vigoureusement combattues par le Gouvernement, qui ne prend pas moins d'intérêt au maintien des droits assurés aux paysans par leur émancipation. Le sort de milliers d'hommes, pour ne pas dire d'une entière population, se trouvant comme compliqué dans cette lutte, son importance servira d'excuse aux détails dans lesquels il me faudra m'engager, pour mieux éclairer les droits des deux parties[2]. J'observerai de là que l'émancipation, comme destructive du droit de la glèbe, emporte incontestablement au profit des paysans la liberté de changer de domicile à leur gré, et que, si de tems en tems cette liberté a été néanmoins restreinte par le Gouvernement[3], ces restrictions doivent lui avoir été suggérées par des causes étrangères aux droits des tenanciers. Aussi, tout bien combiné dans les actes qui les concernent, on trouve qu'elles lui ont été commandées[4] par la nécessité d'établir un certain ordre dans le recouvrement des

[1] Effacé: La stabilité dans le domicile des paysans est aussi une des questions sur lesquelles ont n'est pas trop d'accord en Moldavie. Le droit d'en changer à leur gré leur est toujours contesté par les propriétaires, qui, dans leurs prétentions sous ce rapport, se prévalent de quelques restrictions autorisées par l'usage, le sort d'une classe entière d'habitars se trouvant comme compliquée dans cette question; j'observerai que le changement de domicile, sans être positivement interdit aux paysans, a été cependant assujeti à des restrictions qui paraissent en restreindre la liberté. Cependant, tout bien combiné dans ce qui les concerne, on trouve qu'elles ont été suggérées par les circonstances et que, comme mesures de pure administration, les droits seigneuriaux et fonciers n'y sont entrés pour rien.

[2] Effacé: que les deux parties se supposent dans cette question.

[3] Effacé: Lui-même.

[4] Effacé: par les circonstances.

charges de la Province, par celle de faire rentrer dans leurs foyers les habitans épars dans les forêts au sortir de quelque guerre désastreuse et par d'autres mesures de pure administration. Si les droits seigneuriaux y étaient entrés pour quelque chose, on n'aurait pas manqué de s'autoriser dans ces restrictions de l'avis et de l'assentiment des propriétaires. Dans des tems plus calmes, et pour des lésions graves de la part de ces derniers, les paysans sont d'ailleurs toujours admis à changer de domicile du sçu et de l'autorisation du Gouvernement, qui ne se met trop en peine des clameurs de leurs tenanciers, et qui seul peut leur interdire ou leur accorder ce droit. Une preuve de beaucoup plus décisive dans cette question c'est le droit que les propriétaires eux-mêmes reconnaissent aux paysans de marier dans d'autres villages leurs enfans des deux sexes et de leur faire suivre le domicile et la condition de leurs époux, sans jamais requérir le consentement de leur seigneur.

SOCOTELNIKS, BRASLACHS ET SLOUGIS.

La noblesse moldave tient avec opiniâtreté au maintien de cette vicieuse institution, de ce partage de la population en deux grandes masses, dont l'une porte seule tout le poids des charges publiques et dont l'autre ne sert qu'à alimenter par ses sueurs le faste et l'indolence d'un Corps toujours porté à usurper sur le Gouvernement une partie des droits de la souveraineté elle-même. Il n'y a point de raisons dont elle ne se prévaut pour cimenter le maintien de cette ancienne institution. A l'entendre la *Socotelnitzie* est comme le boulevard de toutes ses prérogatives, une émanation de ses anciens droits féodaux, la seule récompense réelle des services rendus à l'État, ou, tout au moins, une faible compensation d'un ancien et douloureux sacrifice.

Il serait absurde de vouloir faire revivre de nos jours les restes d'un Gouvernement barbare et oppressif, tels que les droits féodaux dont est ici question. Les immenses prérogatives dévolues au Corps de la noblesse en Moldavie sont aussi par elles seules une ample récompense des services rendus à l'État, et, sous ces deux rapports, les argumens en faveur de la *Socotelnitzie* manquent évidemment de solidité et de force. Celui qui a l'émancipation des paysans pour objet peut être seul

de quelque poids dans la balance[1], mais les prérogatives de la *Socotelnitzie* n'ont rien de commun avec l'affranchissement dont il est ici question. On peut ne pas avoir un pouce de terrain en propre et recruter ses *Socotelniks* sur les domaines d'un autre. Leur nombre d'ailleurs n'est combiné qu'avec les rangs et les degrés d'honneur que l'on obtient; les propriétés foncières, leur étendue, leur valeur, n'entrent pour rien dans cette combinaison, et, par toutes ces causes, il est évident que les inmunités dévolues aux Socotelniks ne sont que l'apanage des dignitaires de divers ordres. Le voëvode, en sa seule qualité d'un des premiers dignitaires de la Province, a lui-même ses *Socotelniks*, avec une seule différence dans le nombre, porté pour eux jusqu'à deux mille. Les agens des Puissances étrangères obtiennent eux-mêmes, par déférence, un certain nombre des *Socotelniks* pour le transport gratis du bois et autres objets nécessaires à l'approvisionnement de leur maison, et, de là, la Socotelnitzie, comme simple droit seigneurial, n'est point en rapport avec les sacrifices dont on se prévaut pour en autoriser e maintien.

Les *Socotelniks*, *Braslachs* et *Slougis* ne jouissent proprement d'aucune immunité particulière. Les exemptions qui leur sont dévolues tournent toutes au profit de la noblesse, mais ces exemptions ne s'étendent point sur les *Roussoumates*, ou objets de la liste civile, affectés à l'entretien des voëvodes. Dans ces impositions, les *Socotelniks*, *Braslachs* et *Slougis* sont assimilés au erste des contribuables.

Ces trois classes de privilégiés diffèrent entre elles sous quelques rapports, qu'il importe aussi de connaître. Pour éviter la confusion dans la perception des taxes, les deux premières, *Socotelniks* et *Braslachs*, concourent au tribut direct avec le reste des tributaires, mais le produit de leur capitation est affecté tout entier aux dignitaires de divers ordres, parmi lesquels le Gouvernement lui-même en soigne la répartition. La capitation des Socotelniks est supputée à 24 piastres par an, que les dignitaires perçoivent regulièrement par trimestre, ou par semestre, au bureau des finances. Les immunités des *Slougis* sont, au

---

[1] Effacé: si ce sacrifice n'a pas été arraché de force ou commandé par les circonstances.

contraire, de beaucoup plus étendues. Destinés à surveiller les travaux ruraux des tenanciers, ils jouissent d'une entière exemption dans les impositions en numéraire, comme dans les corvées.

Toute violence est interdite aux dignitaires dans le choix de leurs *Socotelniks*, mais ils n'ont jamais besoin de recourir à cette voie. Les plus aisés des paysans briguent leur admission dans cette classe, qui les garantit de l'arrogance et des vexations des fonctionnaires subalternes.

OBSERVATIONS POUR SERVIR DE MATÉRIAUX À UN MÉMOIRE SUR LE NOUVEL ORDRE DE CHOSES DANS L'AFFAIRE DES PROPRIÉTAIRES ET DES PAYSANS.

1.

En Bessarabie, comme ailleurs, la masse des habitans se compose en grande partie de paysans et de propriétaires. Le régime de leurs rapports entre eux est de là une des branches les plus importantes de l'admininistration. Confondus et amalgamés en quelque sorte avec les droits de propriété, ces rapports, bien dirigés, influent puissamment sur l'industrie agricole, et par suite sur la prospérité de la masse entière des habitans. Les domaines, fonds de terre, redevances foncières et autres, comme objets de ces droits, entrent aussi pour beaucoup dans ce régime.

Dans des questions d'une aussi grande importance, le Corps des propriétaires de la Bessarabie croit pouvoir élever ses réclamations jusqu'aux pieds du trône, toujours accessible à la voix des peuples que la Providence a soumis à son sceptre. Réuni dans cette conviction, il vient déposer à ses pieds l'impression douloureuse, produite dans la Province par la publication d'un nouveau réglement sur les droits et obligations des paysans. Quelles que soient l'équité et la sagesse de vues qui en ont provoqué l'introduction dans ce pays, les propriétaires croient ne pas devoir s'en dissimuler les désavantages, ni en dérober la connaissance au Gouvernement, qui ne demande qu'à être éclairé[1]. Leur auguste Souverain n'a que le bonheur de ses sujets en vue, et ce serait déroger à la fidélité qu'on lui doit que de ne pas Lui avouer que les propriétaires envisagent le nouveau réglement comme une arme de dissolution, qui minera long-

[1] Effacé : dans toutes ses opérations.

tems parmi eux les bases de toute aisance et d'une prospérité publique.

2.

Les propriétaires, dans leurs réclamations, ne consulteront que l'expérience. Réunis d'opinion et de sentimens, et vieillis parmi les classes que ces réglemens atteignent, ils se croient à la portée d'en bien saisir l'action et les suites. Elles sont immenses. Les observations accumulées dans ce mémoire serviront de preuve aux dangers qu'ils en prévoient. La reproduction d'un fléau presqu'inconnu dans ces contrées, celle d'un germe toujours destructif de tout repos, de toute prospérité publique, celle enfin d'une disette, d'une disparition de toute abondance dans les comestibles en est une des moindres conséquences. La terre, pour nourrir ses habitans, à besoin d'être mise en valeur. Sans cela le sol le plus fécond, le plus abondant en productions de toute espèce ne produit que des ronces et des épines, et malheureusement le paysan en Bessarabie n'est que trop porté à le laisser dans un funeste abandon. Sa prévoyance sous ce rapport ne s'étend jamais au-delà de l'année, et la stérilité d'une seule moisson le plonge le plus de fois dans l'indigence et la misère. Pour le pousser au travail, pour l'empêcher de s'abrutir dans une funeste indolence, il lui faut, non une férule, mais une certaine force qui le mette en mouvement, une autorité qui le surveille de près, et à l'aide de laquelle on puisse obliger de remplir le vide, que son défaut d'activité produirait dans les moissons. Ces aiguillons, seuls capables de le faire agir, ont servi au prince Grégoire Ghyca de base fondamentale dans la confection de ses réglemens sur les droits et obligations des paysans. Basés sur une connaissance approfondie des localités, des moeurs et des habitudes de cette classe d'habitans, les avantages de ces réglemens ont été constatés par une longue expérience, et peuvent en quelque sorte servir de point d'appui dans la comparaison de l'ancien au nouvel ordre de choses. Dans l'expression de leurs sentimens sur ce qui les concernent, les propriétaires ne se dissimulent pas les interprétations dont ils sont susceptibles, mais en présence du trône la vérité doit se manifester toute nue. Des considérations purement personnelles ne

doivent pas en arrêter l'élan dans leurs réclamations à leur auguste Souverain.

3.

Dans la balance des avantages et des inconvéniens de ces deux ordres de choses, l'exemple des provinces voisines est nécéssairement d'un grand poids. L'expérience est en tout un des meilleurs guides. On juge des choses par leur résultat, des mesures administratives par leur succès[1]. Les propriétaires de la Bessarabie partent de là pour observer qu'en Moldavie l'industrie agricole n'a jamais reçu le moindre encouragement et que, sous les hospodars, sous ces princes éphémères, revêtus d'une ombre illusoire de souveraineté, personne ne se donnait pas la peine de s'occuper sérieusement du bien public. Un gouvernement où les autorités de tout ordre sont dans une fluctuation perpétuelle, où dans l'administration tout varie, tout se renouvelle au bout de chaqu'année, où, dans ce court espace de tems, l'un dérange ce que l'autre arrange, n'est pas fait pour porter des vues sur des objets lointains. Le paysan façonné à ces vices, à ce défaut de prévoyance, n'a jamais eu en vue dans son labeur que le strict nécessaire. Ses soins sous ce rapport ne s'étendent jamais, je le répète, au-delà de l'année, et cependant, au milieu de cette espèce d'imprévoyance générale, de cet abandon de toute culture agricole, le produit des grains dans chaque moisson a souvent été porté à environ trois millions de *kilos* turcs, de deux cents quarante *okas* chacun. Et cette abondance, qui avait mérité à la Moldavie le nom de : grenier de l'Empire Ottoman, n'était que l'oeuvre de moins de cent cinquante mille bras, amollis et énervés par l'oppression, mais poussés de force à un travail modéré par l'action des sages réglemens du prince Grégoire Ghyca. Tant que ces réglemens ont été maintenus ici dans toute leur vigueur, et que les autorités subalternes, par des interprétations arbitraires, ne les ont pas mutilés de mille manières, l'industrie agricole n'a pas moins prospéré en Bessarabie. Ses immenses exportations dans les années 1818, 1819 et autres peuvent en servir de preuve. Sans de certaines restrictions dans l'usage de sa liberté, le paysan, livré ici

[1] Effacé, par leur plus ou moins d'influence s r le bien-être des habitans.

à son indolence, à sa nonchalance naturelle, laisserait sa charrue dans l'abandon, et plongerait avec lui le pays entier dans la misère.

4

Si l'exemple de la Moldavie est censé insuffisant, si la route qu'elle nous a ainsi tracée ne peut nous servir de guide dans cette conjoncture, la Boucovine du moins peut être de plus de poids dans la balance dont il est ici question. Comme la Bessarabie, elle faisait autrefois partie des provinces situées en-deçâ du Danube. Régie comme elle par les mêmes loix, les mêmes institutions, elle présentait les mêmes moeurs, le même caractère dans la masse de ses habitans. Le changemement produit dans tous ses rapports civils et politiques par sa réunion à l'Autriche provoquait là, comme ici, des réformes importantes dans toutes les parties de son administration, et du concours de tous ces incidens il résulte entre les deux provinces une similitude, une parité de position, qui prête un certain poids à la marche suivie par le Gouvernement en Boucovine.

Dès son début dans cette province, il a commencé par se convaincre de la nécessité de ne pas trop brusquer les réformes et d'user surtout d'une extrême circonspection dans celles qui pouvaient atteindre les droits et obligations des classes laborieuses de la société. Tout ce qui les concerne a besoin d'être réglé sur leur caractère, leurs moeurs et le degré plus ou moins grand de leur activité naturelle. Les connaissances nécessaires sous ce rapport ne peuvent pas cependant s'acquérir de si tôt. L'intérêt personnel, l'égoïsme des castes, les manoeuvres des factions peuvent en entraver de mille manières l'acquisition, et, dans cette conviction, on a mieux aimé s'interdire toute innovation, et s'en référer à l'ancien ordre de choses, du moins jusqu'à ce que l'on ait eu le tems d'en éprouver les avantages et les inconvéniens. Dans l'intervalle de cette épreuve, les réglemens du prince Grégoire Ghyca se trouvèrent par l'expérience parfaitement assortis au caractère et aux habitudes de la classe des paysans, et le Gouvernement, persuadé qu'à cet avantage ils joignaient encore celui de ne point léser les droits et intérêts des propriétaires, les a irrévocablement établis en Boucovine. Les modifications que l'on y a faites se réduisent à peu de chose, et ont été modelées

de manière à produire un assez grand surcroit dans les redevances foncières des paysans [1]. On ne voit pas que le Gouvernement en Boucovine ait eu à se repentir du maintien de cet ordre de choses. Par lui l'industrie agricole est dans un état des plus florissans dans cette Province. Par lui encore le paysan, dans l'aisance, est loin de se croire vexé par le propriétaire, qui lui-même ne se croit en rien lésé dans ses droits. Une si longue expérience, des épreuves si souvent répétées garantissent en quelque sorte [2] les avantages des anciens réglemens et en provoquent le maintien dans les pays où ils ont été en vigueur jusqu'à ce jour.

(A suivre.)

N. B. Cantacuzène
Vieux temps. – Vieilles figures.
(Suite.)

CHAPITRE VII.

Il n'y avait pas deux ans que j'étais à Vienne, que Mr. Sturdza, alors Ministre des Affaires Etrangères m'expédia en vitesse à Athènes, en qualité de Chargé d'affaires, notre Ministre en Grèce, Mr. Bengesco, étant obligé de quitter son poste pour cause de grave maladie. Nous quittions Vienne, ma femme et moi, non sans tristesse, d'autant plus que nous venions de nous installer. Il était bien entendu que nous devions y retourner, le Ministre une fois rétabli, mais sait-on jamais dans notre carrière ce qui peut advenir du jour au lendemain? Les diplomates, comme les militaires, doivent être prêts à lever leurs tentes à tout moment.

Pour raccourcir le trajet par mer, nous avons longé en chemin de fer toute la côte orientale de l'Italie pour nous embarquer à Brindisi, un des premiers jours de novembre de l'an de grâce 1896. Après avoir quitté Vienne par une journée sombre et pluvieuse, l'Italie nous apportait le soleil, et la mer était calme et bleue.

A Brindisi, port endormi, sauf les jours de la Malle des Indes

---

[1] Effacé: Les propriétaires, à l'aide d'une petite rétribution en numéraire, trouvent sans peine le moyen de les porter presqu'au double.

[2] Effacé: au gouvernement.

(je parle de temps anciens), nous avons ri en remarquant, le matin, de notre balcon qu'une seule vache faisait le tour du quartier pour se laisser traire à chaque porte. Quelques moments d'arrêt à Santi Quaranta, où l'Orient se révèle avec sa terre ocrée, triste et aride, à Corfou, l'île enchanteresse, aux grands oliviers tortueux et au feuillage décoloré, où on fait la promenade classique du „Canon", avec sa baie tranquille comme un lac, au milieu de laquelle se trouve une petite île boisée qui fait penser à „Isola Bella", et nous débarquions à Patras, où un train d'allure provinciale et d'une lenteur de tortillard nous conduisit à Athènes.

Notre arrivée par un soir de grisaille déçut quelque peu notre attente, — déception de courte durée d'ailleurs. Athènes, comme toute l'Attique et comme toute la Grèce, a besoin de soleil pour se révéler dans toute sa beauté, et fort heureusement elle ne s'en prive pas. Le temps de défaire nos bagages et nous nous empressions d'aller remettre au baron Guillaume, Ministre de Belgique, et à la baronne, née Grădișteanu, les commissions dont on nous avait chargés pour eux à Bucarest. Nous fûmes accueillis comme des amis de toujours et, pendant les dix mois que nous fûmes à Athènes, leur maison nous fut largement ouverte. Ils nous mirent en contact avec nos nouveaux collègues et avec les personnes les plus marquantes de la société d'Athènes, de sorte que le „spleen" des premiers moments fut ainsi très vite dissipé. Dès mes premières sorties en ville, j'y retrouvais des noms que le Lycée m'avait rendus familiers : rue d'Homère, de Sophocle, d'Esculape, de Lycurgue, etc ; les garçons qui nous servaient à l'hôtel s'appelaient Périclès, Thémistocle, Épaminondas, Ménélas.

La Grèce, à cause de cela, on n'a pas l'impression de la découvrir, mais de la retrouver.

Le ciel politique de la Grèce, à ce moment-là, n'était pas sans nuages : de graves événements se préparaient. Depuis quelques mois déjà, la Crète était en ébullition Venizelos dirigeait le mouvement, sous la protection du gouvernement d'Athènes et de la fameuse ligue patriotique, „Ethniki Hétairia". Des combats avaient eu lieu déjà entre les troupes turques et la population chrétienne. Toutes les chancelleries de l'Europe manifestaient leur inquiétude. Avant mon arrivée, au mois d'août (1896), les Grandes Puissances établissaient un programme prévoyant la réorganisation de la gendarmerie de l'île, dans le but de protéger la population

musulmane, et exerçaient une pression sur le Sultan pour accorder l'autonomie à la Crète. Au mois de décembre, une commission internationale fut prévue par les Puissances, mais toutes ces mesures venaient trop tard et n'obtinrent aucun résultat. Les troubles recommencent, et, au mois de février (1897), des troupes grecques, sous le commandement du colonel Vassos, débarquent dans l'île. J'ai assisté à leur départ et fus saisi de l'enthousiasme de la foule qui s'était amassée dans le port. Les Grandes Puissances demandent en vain que les troupes, autant grecques que turques, soient évacuées et s'exposent au refus catégorique du Gouvernement grec, présidé par Delyannis; à la même date le Diadoque Constantin se rend en Thessalie pour prendre le commandement de l'armée. La guerre devient imminente. Les Turcs se préparaient activement et, aussitôt que les troupes grecques pénétrèrent en Macédoine, ils déclarèrent la guerre (17 avril 1897).

J'ai peut-être été le seul parmi tous mes collègues qui ait manifesté dès le début ma ferme conviction que la guerre était certaine. Au Ministère, à Bucarest, on n'attachait qu'une importance médiocre à mes informations, qui concluaient toutes à l'imminence de la guerre, car on y était convaincu, comme la plupart de mes collègues à Athènes, que la Grèce comme la Turquie se soumettraient au „veto" des Puissances. A mon retour à Sinaia, à un déjeuner au chateau de Peleş, le Roi Carol I-er m'a dit: „c'est vous qui avez eu raison".

Je ne veux pas revenir sur les événements qui suivirent: c'est une histoire trop ancienne et dont on n'aime guère se souvenir en Grèce. La défaite des Grecs, dans cette lutte inégale, était prévue et certaine, comme était prévue plus tard leur défaite dans la triste campagne d'Asie Mineure, mais il fallait sortir coûte que coûte d'une situation qui était devenue intenable, autant au point de vue des aspirations helléniques, fort légitimes d'ailleurs, et de plus en plus difficiles à maîtriser, qu'au point de vue financier; ce n'est pas sans raison que certains initiés déclaraient que cette guerre était l'oeuvre des „bondholders". Un fait est certain, c'est que, malgré leur défaite, les Grecs ont retiré de cette guerre des avantages autant au point de vue territorial que financier, — la question de la dette fut réglée, et un emprunt des plus avantageux leur fut accordé par l'entremise des Puissances. Le prestige de son antiquité a toujours contribué à attirer à la Grèce les

sympathies du monde entier, entretenues par les écrivains et les poëtes... Qu'on se souvienne du pauvre héros de Missolonghi, des *Orientales* de V. Hugo, etc., etc. ! Cela m'a frappé pendant ce temps de guerre à Athènes, où tant d'étrangers venaient, avec un enthousiasme plus que juvénile, „offrir leur sang" à l'hellénisme „menacé".

Quand la guerre éclata, Athènes se remplit aussitôt de tout ce que la Grèce comptait de sujets helléness habitant hors de ses frontières, ainsi que d'innombrables philhellènes, de tout un monde de journalistes, écrivains, médecins ou simples curieux, venus de partout. Notre hôtel avait le privilège d'abriter sous son toit ce qu'il y avait de plus connu et distingué parmi ces gens dont beaucoup cherchaient l'aventure. Combien en avons-nous vu de ces jeunes gens aux allures guerrières au début, qui ne parlaient que de vouloir se battre et de courir au front, et qui disparurent peu à peu sans avoir été vus, ni à Larissa, ni aux Thermopyles, que de journalistes dont les nouvelles et les correspondances envoyées à leurs journaux tenaient de l'invention ou de leur fantaisie, sans compter certains types du genre garibaldien, comme Cipriani, l'ainsi nommé Chevalier rouge, accompagné d'une Anglaise au vieux visage de poupée défraîchie, qui le suivit jusque sur le champ de bataille ; il y avait aussi une marquise de France, qui avait allié son grand nom à celui d'une célèbre marque de Champagne, — soi-disant attirée par la beauté de la Grèce, mais en réalité par le charme d'un de ses ministres, que l'on disait irrésistible, lequel était de nos amis.

Je me souviens qu'à l'occasion d'une cérémonie religieuse, à la veille de la guerre, le peuple, tout en acclamant le Roi Georges I-er, qui subissait péniblement les événements, ne cessait de crier „Zito o polémos" („Vive la guerre" !). J'étais près de lui à la sortie de la cathédrale, et il me dit tout bas : „Pauvres gens !".

Ce roi Georges I-er était un très noble souverain. En politique c'était un réaliste, qui se rendait compte des possibilités de son peuple et connaissait ses faiblesses ; il connaissait aussi ses hommes. Préoccupé du sort qu'avait eu son prédécesseur, probablement, il n'a que trop respecté les institutions ultra-démocratiques de son pays et laissé ainsi se perpétuer des usages et des moeurs politiques qui sont aujourd'hui énergiquement refrénés. Dans le monde, où il aimait à se montrer, il était simplement un

charmant homme du monde, causeur agréable et galant admirateur du beau sexe. Les princes, ses fils, se répandaient également dans le monde et prenaient part aux nombreuses réceptions, bals et soirées de la société d'Athènes, qui était fort élégante en ce temps-là et je suppose qu'il en est de même aujourd'hui; on dit d'ailleurs qu'elle s'est enrichie, depuis le régime Venizelos, de nouveaux éléments venus d'Alexandrie, qui apportent le renfort de leurs grosses fortunes. On y comptait alors nombre de jolies femmes, élégantes et distinguées: les nommer aujourd'hui ce serait jeter un voile de mélancolie sur leurs fronts, que tant d'années ont ridés.

Nous habitions, ma femme et moi, l'Hôtel de la Grande Bretagne, où j'avais même réservé deux pièces pour la Chancellerie. Nous y avons passé le temps le plus agréable, au milieu d'une société qui se renouvelait sans cesse et parmi laquelle nous nous sommes créés de réelles amitiés. C'est ainsi que nous nous étions liés avec le Président du Conseil, Théotoki, chef du grand parti de Trikoupis. (Il était le père de celui qui fut fusillé plus tard, avec tous ses collègues du Ministère Gounaris.) En Grèce, il n'est pas question de parti conservateur, libéral, ou autre : on était alors Trikoupiste ou Delyanniste, comme plus tard on fut Vénizeliste ou partisan d'une politique contraire. Ces deux partis se succédaient au pouvoir tous les deux ou trois ans, et chacun d'eux, une fois le pouvoir en mains, renvoyait tous les fonctionnaires nommés par le parti adverse. Ils n'avaient pas de programmes bien définis (ce qui est d'ailleurs un bagage inutile et souvent encombrant), pas de doctrines non plus, et ce n'est pas une idéologie qui les guidait. Si Trikoupis avait passé pour prendre ses directives à Londres, Delyannis les prenait, dit-on, en France: c'était exagéré, mais ce qui l'est moins c'est d'affirmer que le parti delyanniste était fortement enclin à la démagogie.

J'ai été frappé en Grèce par les airs supérieurs que l'on aimait à prendre vis-à-vis de nous, les Roumains, et cela m'a donné l'occasion à plusieurs reprises de me rebiffer, et assez vivement. Une fois, à un dîner, chez un grand dignitaire de la Cour, du nom, illustre en Grèce, de Paparigopoulo, celui-ci ne cessait de prononcer les mots de „provinces danubiennes" avec une insistance qui avait fini par m'agacer à tel point que je l'interrompis de l'autre bout de la table: „Vous voulez parler de la Roumanie,

sans doute", lui ai-je dit; „je tiens à vous rappeler à ce propos que ces „provinces danubiennes", comme vous vous plaisez à les appeler, tout en étant tributaires autrefois de la Porte, n'ont jamais été des provinces turques". Il se le tint pour dit.

Il serait inutile ou prétentieux de ma part de me livrer à des descriptions sur la beauté de la Grèce, la douceur de son climat, l'intérêt que l'on porte aux vestiges de son merveilleux passé. Le sujet a été suffisament traité, mais je ne puis m'empêcher d'évoquer le souvenir des temps que j'y ai vécu, et je repense souvent aux beaux jours d'Athènes comme aux heures des plus précieuses de ma vie. Tout ce que mes yeux ont pu voir et contempler en ce pays béni des dieux n'a fait qu'éveiller en moi des sentiments et des pensées d'un ordre supérieur, où l'art et la nature se confondent, et, si j'ai un regret (doublé d'un désir), c'est celui de n'être plus retourné depuis si longtemps en Grèce, pour y admirer la calme beauté d'Athènes, pour monter à l'Acropole, — y revoir les Propylées, le Parthénon, se colorant des plus belles teintes du soleil couchant, qui donnent aux sculptures de Phidias tant de grandeur et de majesté —, et contempler des colonnes du temple de Zeus la vue impressionante sur la baie de Salamine et la Mer Égée. Je voudrais revoir Daphni et sa petite église sous les platanes: n'est-ce pas Barrès qui dit: „Au cours de mes études d'Athènes, j'ai laissé mon coeur en dépôt à Daphni".

Et Olympie! Son musée, les terres où coule l'Alphée, les collines d'Arcadie... Quelle supérieure volupté!

„Doux pays cher aux muses et aux arts!", telle est la légende d'un grand panneau décoratif de Puvis de Chavannes, inspiré de la Grèce.

L'art grec, dit-on souvent, est parfait, et depuis la Renaissance on vante cette perfection. On cherche en Grèce des modèles que rien ne peut surpasser et, comme le dit Renan, „on y trouve un lieu où la perfection existe", et La Bruyère de même: „on ne saurait rencontrer le parfait et, s'il se peut, surpasser les anciens que par leur imitation". Gardons-nous cependant d'une terminologie trop absolue... Le passé paraît toujours plus beau que la réalité — *„nec omnia apud priores meliora"* —, et n'oublions pas la grandeur de l'art égyptien, qui faisait dire aux prêtres d'Isis et d'Osiris: „Vous autres Grecs, vous n'êtes que des enfants".

* * *

Au mois d'août 1897, ma gérance à la Légation d'Athènes prenait fin; j'étais avancé au grade de premier secrétaire et transféré en cette qualité à St. Pétersbourg. Entre temps j'avais obtenu un congé de deux mois, que nous allions passer à Sinaïa, où Émile et Catherine Ghika nous offraient l'hospitalité.

A l'occasion d'un dîner en l'honneur du ministre des Affaires Etrangères et de madame Sturdza, Monsieur Sturdza, avant de se retirer, me prit de côté pour me dire qu'il avait remarqué avec plaisir combien nous étions liés avec les maîtres de la maison et qu'il pensait nous être agréable en nous nommant de nouveau à Vienne, auprès d'eux. Inutile de dire combien nous fûmes touchés, ma femme et moi, de cette aimable pensée, et combien nous l'accueillîmes avec joie. Cela prouve que ce ministre n'était pas le méchant homme que l'on disait: il s'emportait facilement et avait l'habitude de faire la leçon à tout le monde, – ses collègues du Ministère même n'échappaient pas à ses violentes sorties et à ses continuelles observations, mais il n'avait rien de cette méchanceté tenace et rancunière, à travers des générations, d'un de ses successeurs au Palais Sturdza, qui s'est illustré dans les lettres roumaines.

C'est ainsi que nous sommes retournés à Vienne pour y rester cette fois, et pendant près de treize ans, ce qui nous mène à l'année 1909, quand je fus appelé au Ministère des Affaires Étrangères en qualité de Secrétaire Général. J'ai concentré dans les chapitres consacrés à Vienne les souvenirs des années que j'y ai passées à deux reprises.

J'y ai servi sous deux ministres Jean J. C. Brătianu et Alexandre Djuvara. Devant la mémoire du grand homme d'État que fut le premier, je m'incline avec respect et une profonde admiration, et avec le souvenir de toutes les bontés qu'il a eues pour moi et la grande confiance qu'il m'a accordée pendant l'exercice de mes fonctions, rendues ainsi faciles et, j'ose le croire, utiles. Il savait mêler le sourire à l'exigence et avait pour ses collaborateurs des attentions toutes particulières. N'étant alors qu'intérimaire aux Affaires Étrangères, le jour où il passa la main à son ami Alexandre Djuvara, je trouvais sur mon bureau sa carte de visite avec un amical, p. p. c. „Il savait faire les choses simplement, en y mettant de l'„humour" et avec un mot plaisant et spirituel. Lors de l'inauguration des docks et silos de Constantza, un déjeuner

fut servi à bord du bateau „Dacia" (si j'ai bonne mémoire): j'étais à sa gauche et trouvais sous ma serviette la carte avec mon nom, suivi du titre: „Ministre plénipotentiaire". Ma surprise fut grande, et ma reconnaissance de même.

On a beaucoup vanté son charme, dont il se servait à bon escient. Ceux qui ont pu le voir dans un cercle intime de famille ou d'amis, délivré des contraintes de la politique, entouré de jeunesse ou d'enfants, savent tout ce qu'il y avait en lui de simplicité, de franche gaîté et d'affabilité. „Quand il voulait plaire, il charmait et, quand il obligeait, c'était au triple de qui que ce fût par les manières", pour parler comme Mr. de Saint-Simon.

A l'honneur d'avoir servi sous les ordres de Jean Brătianu s'ajoute celui d'avoir été pendant deux ans le collaborateur d'Alexandre Djuvara, homme fin, délicat et de grand talent, doublé d'une nature d'artiste. De santé délicate, il avait besoin de ménagements et se montrait toujours sensible aux égards dont on l'entourait. Il aimait les formes, les bonnes manières et le bon ton, dont il usait lui-même envers chacun.

Au moment d'occuper mes nouvelles fonctions, Mr. Brătianu m'avait confié qu'il régnait au Ministère, parmi le personnel, un mauvais esprit, fait d'animosités réciproques entre les Directeurs des différents services et d'intrigues auxquelles il me priait de tâcher de mettre fin. Je m'y employais de mon mieux, et je crois avoir réussi en une certaine mesure, car il m'en a manifesté sa satisfaction. Ce ne fut pas tâche aisée, car je me suis heurté à des antipathies telles que je dus avoir recours au langage le plus persuasif et y mettre une insistance très marquée. J'ai fini par voir des mains tendues de toute part et je réunissais ces ennemis de la veille à un thé amical, journellement, pour entretenir leurs bonnes dispositions.

Ce qui m'a frappé dans le travail de la plupart de mes collaborateurs, c'était la crainte de prendre des initiatives, ce qui entraîne la crainte des responsabilités. Il est vrai qu'on ne les encourageait guère dans cette voie-là.

Je constate avec joie pour ceux qui nous succèdent dans la carrière diplomatique que le nouveau régime met un terme à ce système et que l'on sait aujourd'hui donner à chacun sa part de responsabilités, avec des attributions mieux définies et sensiblement élargies. Combien de premiers secrétaires et de conseil-

lers de Légation n'ai-je pas connus, lesquels, à la veille de passer ministres, n'avaient jamais rédigé le moindre rapport politique, ni même un télégramme plus important!

Un défaut que je qualifierais plutôt d'attristant et que j'ai observé chez certains de nos diplomates lorsqu'ils se rendaient à leurs postes en qualité de représentants de notre pays, est celui de dénigrer ce qui s'est fait avant eux, et jusqu'à la personne même de leurs prédécesseurs. C'est là un procédé qui, pour le moins, manque d'élégance et fait preuve de sentiments qui ne leur font pas honneur.

J'ai toujours attiré l'attention de mes subordonnés au Ministère sur la prudence qu'ils devaient observer dans leurs relations avec le corps diplomatique et les ai priés d'éviter de rendre des services qui pouvaient dépasser les limites de la dignité que leurs fonctions leur imposaient. J'exigeais qu'ils ne se départissent jamais de la plus extrême politesse et même de la bienveillance dans l'exercice de leurs fonctions, se rappelant que le fonctionnaire stipendié par l'État l'est de ce fait par le contribuable, qui a droit à tous les égards. Les honneurs et les hautes fonctions répondent aux plus légitimes ambitions et doivent être respectées, mais elles exigent de leurs bénéficiaires de la dignité et une certaine modestie.

Je lis dans Balzac ce portrait, très peu flatteur, du diplomate: „Il se prétendait fort en diplomatie, la science de ceux qui n'en ont aucune et qui sont profonds par leur vide; science d'ailleurs fort commode, en ce sens qu'elle se démontre par l'exercice même de ces hauts emplois; que, voulant des hommes discrets, elle permet aux ignorants de ne rien dire, de se retrancher dans des hochements de tête mystérieux; et qu'enfin l'homme le plus fort en cette science est celui qui nage en tenant sa tête au dessus du fleuve des événements qu'il semble alors conduire, ce qui devient une question de légéreté spécifique". C'est là une boutade quelque peu sévère et injuste, mais que je livre à la méditation des jeunes gens de la carrière, afin qu'ils évitent même les apparences de pareilles affirmations, dont la vérité n'est pas absoment exclue.

On a défini également le diplomate: „un Monsieur décoré qui doit savoir se taire...". Il est vrai que, dans la plupart des cas, les décorations ne constituent pour les diplomates qu'un mérite très

relatif, — c'est un attribut de la toilette, indispensable à l'uniforme, et je me souviens combien j'étais malheureux, tout au début de ma carrière, d'endosser un uniforme vierge encore de toute décoration. Le diplomate le plus décoré est en général celui qui a fait le plus de postes, mais il ne saurait atteindre en cette matière les hautes charges de Cour et les directeurs du protocole, qui ne savent plus où les accrocher. On cite un ancien Maréchal de Cour, qui en épinglait jusque sur la doublure de son uniforme. C'est le cas de dire, comme Saint-Simon, qu'il était „chamarré de ridicule".

S'il s'agit de discrétion, j'ai toujours été surpris de la tendance de certains collègues à s'arroger exclusivement le mérite d'être discrets, cependant qu'ils livraient leur correspondance chiffrée à une simple „dactylo" non assermentée, sans en instruire ni le conseiller, ni ses secrétaires, et pour se plaindre ensuite qu'il constatait des „fuites". Il en est d'autres qui se croient les détenteurs de secrets de la plus haute importance et qui ne sont que secrets de polichinelle.

Il m'arrivait constamment d'apprendre par des amis du Ministère des Affaires Étrangères du pays où j'étais en poste des nouvelles que mes chefs, par plaisir d'en garder pour eux seuls le secret, ne divulguaient pas à leurs collaborateurs. C'était là un petit sport auquel je me livrais avec une joie maligne.

Monsieur Sturdza avait l'habitude de se passer du concours de nos représentants à l'étranger et de se mettre en rapport, soit directement avec les Ministres des Affaires Étrangères d'Allemagne ou d'Autriche, par exemple, soit avec les représentants de ces Puissances à Bucarest, en ignorant totalement nos propres représentants dans ces pays. Le comte Goluchowski, ne pouvant supposer que notre Légation ne fût pas tenue au courant, en parlait ouvertement à notre ministre et l'instruisait ainsi de tout ce que le Gouvernement de Bucarest nous cachait obstinément. N'était-ce pas de l'enfantillage? Et, si un ministre n'a pas confiance dans ses envoyés, n'a-t-il pas les moyens de sévir? Et pourquoi se mettre ainsi en état d'infériorité et les humilier vis-à-vis de l'étranger?

Les airs d'importance et de suffisance que peuvent se donner certains diplomates et grands personnages me font toujours penser à l'histoire d'un diplomate russe, envoyé par le prince Gortscha-

kow en mission dans une des grandes capitales d'Europe. Avant son départ, en prenant congé de son illustre chef, celui-ci lui dit: „Qu'allez-vous dire là-bas?". „Mais je dirai ceci..., cela... J'agirai selon mes instructions", répondit-il. „Vous direz", ajouta le prince, en se balançant dans son „rocking chair", „que vous avez vu le lion dans sa tannière". „Certainement, Votre Excellence; je dirai que j'ai vu cet animal-là". L'histoire passe pour être authentique; inutile d'ajouter qu'elle nuisit à la carrière de ce diplomate qui avait trop d'esprit.

Un jour, un pauvre diable, ignorant du protocole, comme de raison, s'adressant par lettre à l'un de nos „Envoyés Extraordinaires", commit l'erreur de le dénommer „consul". La lettre fut renvoyée. Pauvre homme!: il ne pouvait se douter de l'abîme qui sépare un consul d'un Ministre et Envoyé „Extraordinaire" (et un Ministre d'un Ambassadeur). Il revint à la charge en s'adressant cette fois à Mr..., Ministre de Roumanie... La lettre fut renvoyée de nouveau. L'Excellence reçut enfin un nouvel envoi avec l'adresse protocolaire d'Envoyé Extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Sa Majesté le Roi, etc., etc. Il ne contenait qu'un mot: *Bou!* (boeuf). C'était évidemment manquer du respect le plus élémentaire, mais cette Excellence ne l'avait pas volé..., avouons-le! „Vanitas vanitatum..."

Si mes fils avaient fait choix de la carrière diplomatique, voici à peu près les recommandations que je leur aurais faites: à côté de votre instruction universitaire soyez armé d'une culture générale aussi développée que possible; lisez beaucoup, en faisant un choix judicieux de vos lectures, afin d'être au courant autant de la politique que des lettres, des sciences et des arts et de tout ce qui peut faire l'agrément de vos conversations; apprenez à bien parler et parler facilement; observez beaucoup et avec attention; ayez du doigté, de la mesure dans vos propos comme en toute chose et une certaine souplesse; soyez prudents dans vos appréciations et vos discussions; évitez le mot qui blesse ou choque; si vous avez de l'esprit, n'en abusez pas, car l'esprit frôle souvent la médisance; évitez les mauvaises fréquentations; avant de dévoiler vos idées, ainsi que vos intentions, faites parler votre interlocuteur; à table, dominez votre appétit et surveillez vos gestes; tâchez de plaire, mais sans ostentation, ayez de la fierté, mais ne soyez pas vaniteux et

encore moins vantard (c'est là un défaut qui guette les Roumains); respectez les hiérarchies; soyez toujours bien mis, mais simplement et selon la circonstance, etc., etc.; c'est beaucoup, et encore trop peu!

Alexandre Djuvara disait avec raison que le Ministère des Affaires Étrangères devrait être un Ministère de choix, où la bonne éducation et les bonnes manières devraient aller de pair avec les bonnes notes du concours diplomatique.

Ce charmant Ministre me fit appeler un jour pour me confier, de son air le plus grave, son intention de donner un grand bal au Ministère en l'honneur de Leurs Majestés le Roi Ferdinand et la Reine Marie; il trouvait que le gouvernement libéral, dont il faisait partie, ne se mettait pas assez en frais et recevait trop peu. Il me pria donc d'organiser ce bal et me donna à cet effet carte blanche.

Le vieux Palais Sturdza, que l'on démolit aujourd'hui, se prêtait admirablement, avec ses grandes salles de réception, à de pareilles fêtes. Assuré du concours de toute la brillante jeunesse que j'avais autour de moi au Ministère et de quelques amis, conducteurs attitrés de cotillon, je me mis à l'oeuvre, et en moins de quinze jours tout était prêt. Rien ne fut épargné pour donner à cette fête son plus bel éclat. Près de mille invitations furent lancées, et 700 personnes s'y rendirent. Deux orchestres conduisaient la danse et l'on dansa jusqu'à l'aube. Un souper de 40 couverts fut servi dans le hall du bas: c'était la table de Leurs Majestés; au premier étage on servait du thé et des rafraîchissements, et dans la grande salle du haut, qui a toute la profondeur de l'édifice, un buffet copieux et substantiel alimentait les danseurs, avec abondance de boisson et de champagne. Le cotillon fut un grand succès, grâce à l'entrain avec lequel il fut conduit et à l'abondance de fleurs, de bouquets et de charmants objets qui furent distribués aux dames et consistaient en toutes sortes de nouveautés et petits cadeaux, dont les dames raffolent. Nous avions tenu à ce que cette fête se distinguât par son élégance et son éclat: de l'avis général, nous y avons réussi. La Reine Marie y fut éblouissante, et le Roi nous félicita chaleureusement.

On en parla longtemps dans Bucarest, petit Paris, aujourd'hu petit New-York.

* * *

En cette année 1910, le prince Nicolas (Nikita) de Monténégro fêtait son jubilé de 50 ans. Sa Majesté le Roi Carol I-er, voulant Lui donner une preuve d'amitié et de sa haute estime, désigna une mission composée de cinq personnes pour aller lui remettre le Collier de Son Ordre „Carol I". Cette mission était composée de feu le général Budişteanu, grand blessé de la guerre de l'Indépendance, ancien Ministre de la Guerre, du général Cotesco, du secrétaire de Légation. Aurèle Vassiliu, depuis Ministre auprès du St. Siège, du capitaine Stârcea, décédé, après avoir été notre représentant en Hongrie, enfin de moi-même, Ministre plénipotentiaire, Secrétaire Général du Ministère des Affaires Étrangères.

Nous fîmes le voyage dans les meilleures conditions, et par les plus beaux jours du printemps, en longeant de Fiume jusqu'à Cattaro la côte dalmate, avec des arrêts plus prolongés à Raguse (Dubrovnik, aujourd'hui), charmante cité, où l'on retrouve les vestiges de Byzance et de Venise, qui a eu des jours de gloire et de prospérité, avec une civilisation autochtone qui n'était pas, comme on se plait à le dire, exclusivement vénitienne, à Spalato (Split), petite ville d'un caractère spécial, bâtie presqu'entièrement dans l'enceinte du palais de Dioclétien, telle une modeste pierre enchassée dans un anneau de prix, et enfin à Cattaro, ce vieux port fortifié des Autrichiens, dominé par le Lovcen, qui constituait une perpétuelle menace pour Cétingé et les malheureux Monténégrins, — c'est le point de départ de la route qui conduit à la Capitale de la principauté, l'une et l'autre déchues aujourd'hui. Un envoyé du Prince était venu au devant de nous: c'était le Secrétaire Général du Ministère des Affaires Étrangères, un type de Levantin, qui n'avait, ni la belle allure des montagnards du pays, ni leur agréable bonhommie, — mais il parlait le français.

De Cattaro, deux automobiles nous conduisirent jusqu'à la frontière du Monténégro, où nous attendaient deux aides de camp de Son Altesse, avec les automobiles de la Cour. Je me souviens encore de ce transbordement par une pluie battante, qui donnait à ce paysage aride et rocailleux un aspect des plus sombres. Fort heureusement jusqu'à notre arrivée à Cétingé le temps s'est rasséréné, et nous pûmes nous rendre compte de la situation, ainsi que de l'aspect général de cette petite et modeste Capitale. L'hôtel que l'on avait réquisitionné pour nous, portant le nom pompeux d'„Hôtel de l'Europe", contenait juste le nombre de

chambres qui nous étaient nécessaires, cinq pièces avec un mobilier vermoulu et des cartes géographiques au plafond, que la pluie venait d'y dessiner. Elles étaient situées au premier étage, cependant qu'au rez-de-chaussée une vaste pièce servait de salle à manger, avec une autre en face, où l'on servait à boire.

Le palais où nous allâmes nous inscrire dès le lendemain, à la première heure, était une des rares maisons avec un étage dans cette Capitale, qui n'est en réalité qu'un gros village, entouré alors de quelques belles villas bâties par les Missions étrangères. Elle était située en plein champ, sans aucune marche d'accès, sans cour, ni jardin, badigeonnée d'une couleur purée de pois verts, d'un aspect attristant. Seule, la villa du prince héritier Danilo, marié à une blonde et jolie princesse d'Oldenbourg, était plus spacieuse, entourée d'un jardin qu'une grille séparait de la rue. C'est là que le prince, avec ses fils: Danilo, Mirko et Peter, nous reçurent et que nous eûmes l'honneur de lui remettre le Collier (Il se fit proclamer roi dans la même année).

Un grand dîner nous fut offert le soir en ce palais rose, qui n'était qu'un semblant de villa occidentale. Au champagne, de chaleureux discours furent prononcés par le général Budisteanu, qui présidait notre mission, auquel le Souverain, poète à son heure, répondit dans le plus beau français (il était un ancien élève de Louis-le-Grand), en faisant allusion à la fraternité d'armes qui l'unissait au général, grand blessé de guerre. A la fin de son discours, rempli d'éloges pour notre Souverain et la Famille Royale, il offrit à chacun de nous un exemplaire d'un poème épique dont il était l'auteur. Je me souviens qu'à ce diner on nous servit, à part la fameuse truite saumonée du Lac de Scutari, plus volumineuse que savoureuse, le plat de luxe du pays: des cotelettes de mouton, petites comme la pièce de cent sous d'autrefois, mais en nombre considérable: j'en pris deux, croyant avoir dépassé le chiffre protocolaire, mais quel ne fut pas mon ébahissement en m'apercevant que le prince en remplissait copieusement son assiette, pour me dédommager aussitôt d'ailleurs, en mettant sur la mienne tout un monceau, qui du coup dépassait les limites de mon appétit et en me disant: „c'est la spécialité du pays; faites-y honneur!".

A la grande réception qui suivit ce dîner, nous eûmes l'intéressant spectacle de toute la société réunie de Cétingé; les hom-

mes étaient parés de leurs plus beaux costumes nationaux et d'uniformes, tous très colorés, les dames également de ce costume national connu, qui leur donnait une allure si digne et même un peu sévère; je crus bien faire en exprimant au Prince mon admiration pour ses sujettes, ce qui m'attira, avec un geste amical sur l'épaule et le sourire, cette réponse: „belles et braves", — exprimant ainsi toutes leurs qualités en même temps que leurs vertus.

Munis, les deux généraux et moi, de grands cordons et nos jeunes collègues de commanderies, nous quittions Cétingé le troisième jour, avec tous les honneurs dûs aux représentants d'un roi ami, pour nous rendre d'abord chez la future reine Miléna, qui terminait une convalescence dans un charmant endroit, au flanc de la montagne, — audience de quelque instants, accueillante et simple. De là, nous descendîmes par de nombreux virages, à en avoir le mal de mer, vers la côte de l'Adriatique, pour prendre la voie du retour.

Nul ne pouvait se douter alors du cours des événements qui suivirent et qui ont transformé la vieille Europe, en faisant disparaître ce royaume et sa dynastie.

CHAPITRE III.

En l'année 1914, vers la fin du mois de juillet, lorsque l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand à Séraïévo faisait prévoir les plus graves événements, je fus envoyé dans les vingt-quatre heures à Belgrade, mon collègue Filality, titulaire du poste, étant en congé et souffrant. J'arrivais à Belgrade le jour du fameux ultimatum adressé au Gouvernement Serbe par celui de Vienne. On y préparait fébrilement cette réponse que chacun connaît et qui fut un modèle de modération et de dignité, autant dans le fond que dans la forme. On sait que, quelle qu'eut été cette réponse, l'Autriche-Hongrie voulait la guerre, et la voulait immédiate. Elle y était préparée depuis de longs mois, pendant lesquels ses troupes ne cessaient de narguer à Semlin les Serbes d'en face, de l'autre côté du pont qui relie Semlin à Belgrade. La meilleure preuve en est aussi dans le départ de son représentant, sans prêter attention à la réponse à son ultimatum et avant le résultat des conversations de Londres, qui permettaient encore certains espoirs. Le ministre d'Allemagne, dont je venais de faire la connaissance, s'é-

tonnait de l'attitude de son collègue autrichien et garda jusqu'au dernier moment l'espoir d'un arrangement.

Revenons en arrière, pour mieux nous rendre compte de l'enchaînement des faits. Au lendemain de la paix d'Ouchy, par laquelle la Turquie abandonnait à l'Italie la Tripolitaine et la Cyrénaïque, les troupes alliées gréco-serbo-bulgares franchissaient la frontière ottomane et infligeaient à la Porte une série de revers.

La défaite de la Turquie plongea l'Autriche-Hongrie dans la stupéfaction. „La guerre des Balcans bouleversa tous calculs des hommes d'État de Vienne", écrivait Mr. Paul Cambon. „Les États balcaniques ont vaincu la Turquie, et on peut prévoir le partage des provinces ottomanes convoitées par l'Autriche entre la Bulgarie, la Serbie, la Grèce et le Monténégro. Ce serait donc la ruine des ambitions de l'Autriche, qui devrait se contenter d'exploiter ses territoires actuels sans songer à les accroître... Comment peut-on croire que des hommes renoncent en deux mois à des desseins qu'ils ont poursuivis toute leur vie et qui font partie de l'héritage de plusieurs générations?"

De son côté, l'Ambassadeur de France à Vienne, Mr. Dumaine, écrivait: „L'Empire austro-hongrois se sent menacé, presque atteint, avant même d'avoir été attaqué. Si, demain, par suite de ses victoires, une Grande Serbie se constituait sur les frontières de la Double Monarchie, les huit millions de Slaves du Sud, Croates, Slovènes, Bosniaques et Serbes, sujets de l'Empire austro-hongrois, subiraient l'attraction que ne manquerait pas d'exercer une Grande Serbie constituée sur les frontières de la Double Monarchie".

Ne voit-on pas se dessiner l'ombre de Séraïévo? (voy. *Le Temps*, 2 février 1939.)

Tout était décidé à Vienne, qui a cru, dans son incroyable présomption, que le moment était venu d'agir et d'agir promptement; on escomptait une campagne de trois semaines et un règlement de comptes avec la Serbie, qui mettrait l'Europe devant le fait accompli. Depuis longtemps, Vienne et Budapest n'attendaient qu'un prétexte... L'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand en fut un, tout indiqué; l'histoire nous dira-t-elle un jour toute la vérité? Ce prétexte n'aurait-il pas été préparé par des éléments hostiles à la succession au Trône de ce malheureux prince? On l'a laissé entendre, et l'énigme demeure (qu'on se souvienne des

bruits qui ont couru avec persistance après l'entrevue à Konopischt de Guillaume II et de l'archiduc héritier).

Ce que Vienne a voulu, la Russie ne pouvait l'accepter, et la France non plus. Lors de sa visite à St.-Pétersbourg, Mr. Poincaré, Président de la République Française, venait de déclarer à l'Ambassadeur d'Autriche-Hongrie, sur le ton le plus catégorique: „La Serbie a des amis"... On sait le reste: les premiers essais de mobilisation de la Russie, le télégramme de Guillaume II au Tzar pour en arrêter les conséquences et la réponse de celui-ci, qui se résumait par ces mots: „Trop tard!"... J'ai su par la suite, de son entourage immédiat, qu'il aurait dit: „J'en ai assez!". Dès le lendemain de mon arrivée à Belgrade, je fus reçu par le Prince Régent Alexandre, qui m'exprima discrètement l'espoir qu'on avait en Serbie de nous voir bientôt à ses côtés: cet espoir venait de m'être confié également par le Président du Conseil, Pachitch.

Les événements se précipitaient; arrivé un mardi dans la soirée, j'étais reçu mercredi par le Président du Conseil et le Régent (c'était également le jour du départ du Ministre d'Autriche-Hongrie von Giessl) et jeudi, aussitôt après la remise de la réponse à l'ultimatum, vers les sept heures du soir, le Secrétaire de la Légation, Mr. Iuraşcu, pénétrait brusquement dans ma chambre, en s'écriant: „Mais, Mr. le Ministre, il faut emballer; nous partons tous, ce soir même, pour Nich..." Quel départ!, quelle aventure! Le train fut pris d'assaut: impossible d'y pénétrer par les portes des wagons. Nous jetions nos malles dans les compartiments par les fenêtres, pour nous y hisser nous-mêmes par le même chemin. Pendant tout le trajet, la nuit durant, assis sur nos valises, on parlait des événements: on scrutait toutes les possibilités du lendemain et d'un proche avenir: la Russie viendrait-elle au secours?... Et la France?... Serait-ce demain la guerre européenne? Quelques Serbes qui étaient avec nous observaient avec tristesse qu'ils ne cessaient d'être en guerre: guerre bulgare (1913), guerre, un an après, qu'ils prévoyaient longue et avec de longues souffrances. Arrivés, de grand matin à Nich, notre premier souci fut de trouver à nous loger, problème difficile, car nous avions été devancés par des collègues mieux avertis; je me laissai conduire dans toutes sortes de maisons, où les chambres manquaient non seulement du confort le plus élémentaire, et d'un aspect moins qu'attrayant, mais du plus strict nécessaire au repos

et à la propreté de l'homme le moins exigeant, lorsque l'interprète de notre Légation, un brave Roumain de Macédoine, vint nous prévenir qu'un notable du pays, Macédo-Roumain comme lui nous priait de „lui faire l'honneur" de venir habiter tous dans sa maison, „étant trop heureux de donner l'hospitalité à la Légation de Roumanie".

Sa demeure se composait d'une maison nouvellement bâtie, qui avait le rare privilège dans le pays de contenir une chambre de bains, sans baignoire, mais avec douche, ainsi que d'une autre vieille maison turque, toute en bois, au fond de la cour et du jardin, avec une charmante terrasse, que nous avons adoptée aussitôt pour y faire notre correspondance. Les lits étaient convenables, et toute l'installation à l'avenant. Une fois casés, chacun selon ses convenances, il fallait monter le ménage: une cuisinière s'imposait; selon la coutume du pays, l'interprète et moi nous allâmes la chercher au marché, où la domesticité s'acquiert au plus offrant. Nos regards furent attirés par une femme assez âgée, laquelle, à son tour, regardait de nos côtés: elle avait pour nous le grand avantage de parler l'allemand. Loin d'être un cordon bleu, cette brave Croate, qui venait d'échapper aux premiers obus tombés sur Belgrade, nous fut utile, d'autant plus que le premier restaurant de Nich ne pouvait nous offrir que des oeufs durs, accompagnés d'un oignon crû ou d'une gousse d'ail. Nous nous sommes partagés la besogne, comme de raison, en allant chacun de notre côté aux renseignements. Iuraşcu, aujourd'hui Ministre à Oslo, le Lieutenant Colonel A. Demetrescu, attaché militaire, furent pour moi des collaborateurs précieux et dévoués. Le premier, en poste à Belgrade depuis deux ans, était fort bien renseigné grâce à ses relations, le second, officier de mérite et qui fit une belle carrière, fut à même également de donner les meilleures informations sur les opérations des armées en présence. Je rencontrais tous les jours mes collègues de France, d'Angleterre, de Russie, de Turquie, qui devinrent rapidement des amis, soit à la Préfecture, où s'était installé le Gouvernement serbe, soit à la promenade le long de la Nichava, qui ne manquait pas d'agrément. Parmi tous mes collègues, seul le Chargé d'affaires de Bulgarie se permettait d'être aggressif envers les Serbes: il rongeait son frein, comme son Souverain, depuis la paix, alors récente, de Bucarest (1913).

Mes instructions étaient formelles: assurer les Serbes de toutes nos sympathies, mais ne rien laisser entrevoir encore des espoirs que nous nourrissions nous-mêmes et qui nous permettraient d'être leurs alliés. Le président Paşic (Pachitch), malgré les termes précis de mes entretiens avec lui, revenait constamment à la charge et ne perdait pas l'espoir de nous voir entrer un moment plus tôt en lice: je ne l'ai que faiblement contredit.

De nous tous, ceux qui étaient les mieux installés, étaient nos collègues russes, le Gouvernement ayant mis à leur disposition le vieux „Konak", demeure princière qui datait de la domination turque. Il a dû tomber en ruines depuis, car il tenait à peine debout à cette époque-là. C'est là que nous nous réunissions de préférence entre alliés et ceux qui se préparaient à le devenir. Le Chargé d'affaires, Mr. de Strandmann (depuis la mort du Ministre Hartwig, survenue la veille de la déclaration de guerre), et sa femme faisaient les honneurs de ce palais délabré, comme dans les bons temps.

Nous avons assisté tout d'abord à une résistance héroïque de l'armée serbe et à de sérieux échecs autrichiens... Après mon départ, Belgrade n'a-t-elle pas été prise et reprise? Nous n'en étions pas étonnés, car, avec des soldats aussi intrépides, aussi endurants et sobres, aussi conscients de la menace d'anéantissement qui pesait sur leur pays, la victoire devait être la juste récompense de leurs peines et leurs souffrances.

Un jour de novembre, mon collègue Filality venait rejoindre son poste; on connaît la suite des événements et la triste, mais héroïque retraite de l'armée serbe vers la mer, dont mes collègues restés en Serbie ont partagé les fatigues et les tourments.

CHAPITRE IX.

Au moment de notre déclaration de guerre à l'Autriche-Hongrie, en août 1916, je me trouvais au Ministère, à l'Administration Centrale. Je demandais aussitôt au Ministre de m'envoyer en mission spéciale près de notre Légation de Pétrograd, m'étant assuré d'abord de l'assentiment de notre Ministre en Russie, Constantin Diamandy, ainsi que de celui du Gouvernement Impérial. Je tenais à me rendre en Russie pour mieux y suivre les événements et pour alléger la besogne de notre représentant, lequel

avait exprimé le désir de se rendre au front au moins temporairement. Ayant un vague pressentiment des dures épreuves auxquelles nous pourrions être exposés, je pensais aussi à ma famille, qui pourrait se mettre à l'abri, en venant me rejoindre. Ce fut le cas, en effet, lors de la poussée allemande à Mărăşeşti.

Ma demande ayant été agréée, on profita de mon départ pour me confier la mission de conduire, à travers la Russie et la Finlande, jusqu'à Tornéo, tout le personnel de la Légation et du Consulat d'Autriche-Hongrie, ainsi que de nombreux membres de la Colonie austro-hongroise.

Ayant longtemps vécu à Vienne et à Budapest et parlant passablement l'allemand, mes rapports avec ces nouveaux „ennemis" furent faciles et mêmes agréables. Je connaissais de longue date le Ministre Comte Czernin et sa famille, ce qui m'a permis de passer de longues heures à discuter avec lui, en toute franchise, de tout ce qui nous préoccupait l'un et l'autre; à plusieurs reprises je l'ai fait bondir, comme il savait en faire autant à mon égard, car il s'exprimait assez sévèrement sur notre compte, bien entendu dans le meilleur langage diplomatique..., celui d'autrefois. (Et jusqu'à „vous mentez, tout s'y dit poliment"; Boileau). Le Comte était un adepte des idées du malheureux archiduc François-Ferdinand, qui l'avait fait nommer à Bucarest, et son rôle chez nous fut des plus conciliants, ce qui n'était pas toujours du goût des Hongrois. En d'autres circonstances, et quelques années auparavant, sa mission eut été plus aisée et aurait pu, à une époque où on ne pouvait encore prévoir les événements, rendre des services considérables à notre cause.

Au cours du voyage, notre train fut arrêté, au milieu de la nuit à une petite station au coeur de l'Ukraine (Malo-Russie). Grande stupeur de tous „mes prisonniers" et chacun de me demander la raison de cet arrêt imprévu. Un léger murmure courait de bouche en bouche, comme une sorte de protestation, que j'ai accueillie avec le plus grand calme, en cherchant à les convaincre qu'il ne pouvait être question que d'un encombrement sur la voie, mais, assez inquiet tout de même, je télégraphiais aussitôt à Pétrograd, pour demander des explications. La réponse ne se fit pas attendre: nous ne pourrons continuer notre voyage avant que les missions roumaines se trouvant en Autriche et en Allemagne fussent en sûreté et arrivées au moins à la frontière de la Suède.„ Nous at-

tendimes neuf jours pleins: 130 personnes, confinées dans nos wagons, avec la seule permission pour mes compagnons de voyage de se promener dans le strict voisinage du train; on conçoit aisément tous les inconvénients, d'ordre hygiénique surtout, de pareille situation. Fort heureusement, le temps était beau, une légère brise soufflait sur la plaine dont la monotonie était interrompue par des bois légèrement teintés des couleurs de l'automme, et d'où l'on voyait émerger un clocher, une demeure seigneuriale, un vieux moulin et, dans le lointain, au flanc d'un côteau, un riant village. Dans les promenades dont j'étais parvenu à élargir l'horizon, le Comte Czernin s'entretenait avec moi de sujets concernant la guerre et ses causes... On aurait dit parfois qu'il semblait entrevoir la possibilité pour l'Autriche de se dégager de l'emprise allemande. Il ne manquait pas de me répéter combien son attitude avait été amicale pour nous.

Il n'appréciait que modérément nos hommes politiques, et le mot de „byzantin“ revenait facilement sur ses lèvres, à l'adresse de ceux qui en ont tant abusé chez nous envers les conservateurs. Pour s'excuser de sa franchise il me disait: „Figurez-vous que nous tombions tous les deux de la lune et que nous dissertions sur tout cela, sans passion, ni parti pris“... „Je reconnais que les Roumains sont très intelligents, mais reconnaissez à votre tour combien ils sont vaniteux.“ „Pourquoi généraliser“, lui répondais-je, „je n'ai pas remarqué qu'ils le soient d'avantage que certains sujets de la Monarchie, qui sont le plus près de nous et se plaisent à nous traiter en inférieurs“... Cet argument le rendait pensif. „Pourquoi“, reprenait-il, quelques instants après, „m'a-t-on trompé de la sorte? Moi, qui ne vous voulais que du bien“. „Il n'est pas question de tromperie“, lui rétorquai-je, „n'étions-nous pas obligés d'agir ainsi en gardant un secret qui s'imposait à tous les points de vue. N'avez-vous pas senti que le moment approchait d'entrer dans la mêlée et combien l'opinion publique était impatiente?“ Il était profondément humilié d'avoir été surpris à tel point par la date de notre entrée en guerre. „J'ai été joué“, disait-il. Il cachait mal son dépit, et je sentais que cet homme, qui avait été pour nous presque un ami, devenait un farouche adversaire. Il en voulait amèrement à Mr. Bratianu et, lorsqu'il disait: „nous étions de bons amis pourtant“, je devinais le reste de sa pensée.

En d'autres instants, il semblait appréhender le moment de donner des explications à Vienne, où l'on avait critiqué sa politique trop indulgente à notre égard. J'ai appris plus tard que le Comte Berchtold, qui n'était pas de ses amis, s'était exprimé à son sujet d'une façon peu flatteuse et avait annoté certains de ses rapports dans des termes assez sévères.

Sous des dehors hautains et de suprême indifférence, cet aristocrate dissimulait avec peine une nature passionnée, où la rancune avait sa place, ce qui ne l'empêchait pas d'être fort aimable et de s'abandonner à une agréable intimité. Au cours de ce voyage, un fait m'a surpris : c'est l'importance que cet homme plutôt distant donnait à un Juif de piètre apparence que j'avais souvent rencontré à Bucarest et que je croyais être de chez nous. Il avait avec lui de nombreux apartés, qui attirèrent mon atteution ; j'ai su plus tard que sous cet informateur se cachait un espion ; se servir de tels auxiliaires m'a paru peu digne du grand seigneur qu'il était.

Ayant obtenu la permission de battre les champs, nous en profitions pour faire de longues promenades ; nous pénétrions dans les maisons des paysans, où l'on nous offrait du lait et du fromage, nous y écoutions parfois quelque romance petite-russienne, douce et sentimentale, accompagnée de guitare ou balalaïka. Nous avons même déniché dans un grand moulin appartenant aux Bariatinski (de là le nom de notre station : „Drabovo-Bariatinskaïa“) un bain de vapeur des mieux conditionnés... On s'y précipitait chaque matin. J'appris également que dans le voisinage se trouvait un vaste domaine des „kniaz (princes) Cantacuzîn“ (prononcez le „î“ comme un *e* muet). Aussi, du jour où les habitants apprirent mon nom, je pris une importance considérable dans le pays, où l'on me saluait bas. Le paysan russe, et le Russe en général, est aimable et doux, mais, dès qu'il est fonctionnaire et porte une casquette galonnée, il devient facilement odieux. Il en est ainsi dans bien d'autres pays.

Parmi les membres de la Légation que je connaissais le mieux, l'Attaché militaire, aujourd'hui sujet roumain [1], était le plus impétueux. Les nouvelles étaient mauvaises pour nous, c'était au lendemain de Turtucaïa : il se faisait un malin plaisir à m'en

[1] Le colonel Randa. *Note de la Rédaction.*

parler et prenait parfois des attitudes qui auraient pu me froisser, mais ne provoquaient que mon sourire. „N'oubliez pas, mon cher Colonel, que vous êtes mon prisonnier“, lui disais-je sur le ton de la plaisanterie. „C'est vous qui serez les nôtres bientôt“, répliquait-il. „Eh bien!, si cela devait arriver, je m'invite à votre château de Bucovine et je compte sur votre hospitalité en retour de celle que nous vous offrons aujourd'hui“. Grand éclat de rire général, car c'était l'heure du repas dans le wagon-restaurant.

Un jour, à l'heure du repas de midi, j'entendis des rumeurs et de bruyantes protestations venant de ce wagon... Que se passait-il? Le traiteur du wagon-restaurant était assailli de réclamations, que malheureusement il ne pouvait comprendre; ne parlant que le russe, on avait beau lui faire les gestes les plus significatifs, il haussait les épaules. Nous étions tous rassasiés et fatigués de l'éternelle viande de mouton qu'on nous servait journellement et même deux fois par jour, mais comment le lui faire comprendre, n'ayant pas d'interprète? Je finis pas prendre un crayon et lui dessinais à ma façon l'animal honni, en imitant son bêlement: toute la salle m'imita, et ce fut un inoubliable charivari. Hélas!, nous dûmes nous convaincre qu'il n'y avait pas d'autre viande de boucherie dans la contrée et, nous continuâmes à manger du mouton, lequel n'était pas du présalé, bien entendu, et dont les côtelettes ne se rôtissaient pas sur le gril. Ces bons Autrichiens semblaient oublier que nous étions en guerre.

Enfin!, le 8-e jour de notre captivité à Drobovo, deux machines spéciales arrivaient. L'heure de la délivrance approchait... Mais la nuit vint sans que nous eussions démarré: ce n'est que le lendemain, pendant que nous étions à table, que nous sentîmes le choc de la locomotive, que suivirent un long coup de sifflet et la mise en mouvement du train. Çe fut un cri de joie et des applaudissements frénétiques. S'il y avait eu du champagne, on en aurait bu, mais le vin et l'alcool étaient interdits alors en Russie: nous ne buvions que de l'eau et des limonades gazeuses. Deux grands jours encore, et nous arrivions au terme du voyage.

Jusqu'au bout, la bonne entente fut complète. A Tornéo, j'ai embarqué tout mon monde sur deux petits bateaux à vapeur (avec un bac pour les bagages), qui devaient les faire passer en face, sur territoire suédois. Il tombait une petite pluie glaciale, mêlée de neige, et un fort vent du Nord sifflait. Au moment du

départ et pour répondre à mon dernier salut, tous les chapeaux se sont levés, les dames agitaient leurs mouchoirs, et je n'entendais que: „Besten Dank! Auf Wiedersehen!". Avant de quitter le sol russe, au nom de tous et en son propre nom, le Comte Czernin m'avait chaleureusement remercié. Je restais seul sur l'embarcadère, pensif et inquiet devant de sombres lendemains: mon fils aîné était au front, ma famille à Jassy... Et moi, au bout du monde.

Trente heures après, j'étais à Pétrograd, où mes collègues de la Légation me cueillirent pour me conduire à l'Hôtel Astoria, où je m'installai provisoirement, hôtel des plus confortables, des mieux tenus et dont la cuisine ne laissait rien à désirer. L'Hôtel de l'Europe et Astoria se partageaient la meilleure, société, et la compagnie y était fort agréable. Les soirées surtout n'y manquaient pas de charme, lorsque, après dîner, on se réunissait dans le grand hall. Des tables de bridge ou de préférence, jeu fort apprécié en Russie par les vieux messieurs, se dressaient dans les coins les plus tranquilles et des groupes se formaient, où la conversation était des plus animées. Il y avait de fort jolies dames, beaucoup de jeunes diplomates, parmi lesquels cherchaient à se faufiler quelques vieux généraux, dont la présence devait être inutile ou indésirable ailleurs; de temps à autre ils se rendaient à la „Stavka" (grand quartier général), mais s'empressaient de revenir: ils nous disaient avec leur accent doucereux: „Ah! demain je dois donc aller au front". Ces soirées étaient pour nous un peu de répit dans la grande angoisse, quelques instants d'accalmie dans la tempête.

La distance qui sépare l'Hôtel Astoria de la rue „Zaharevskaïa", où se trouvait la Légation de Roumanie, était trop grande pour m'exposer en temps d'hiver aux fatigues et aux rigueurs de la saison, et je ne tardais pas à déménager dans un petit appartement à proximité de la Légation. En face de mes fenêtres se trouvait une grande caserne; le soir, à la veillée, les chants des soldats, graves et plutôt lugubres, parvenaient jusqu'à moi. J'admirais avec quelle justesse et quel ensemble ils savaient chanter en choeur, mais la profonde tristesse de ces chants, ressemblant à ceux de l'Église russe, qui évoquent des temps de servitude, m'impressionaient; ces profondes voix de basse ajoutaient à ces harmonieux, mais sombres accords comme le glas d'une voix d'outre-

tombe. La Russie n'est pas un pays qui inspire la douceur de vivre; dès qu'on y pénètre, on est saisi par une sensation qui tient vaguement de l'angoisse et de l'épouvante: — l'immensité d'abord, la monotonie des paysages, l'âpreté du climat, cet interminable voyage à travers plaines et forêts sans fin, vous donnent cette impression troublante, qui se tr duit par ces mots: où suis-je? où va-t-on?

Durant des lieues, rien ne décèle la présence de l'homme, n'étaient les fruits de son travail; pas de villages, pas de barrières, à peine des routes vagues. Jamais on ne voit, comme ailleurs, un paysan cultivant solitairement son lopin. La terre, les champs de blé, les hommes „tout fait masse" et, comme dit de Vogüé, c'est l'anonyme travaillant sur l'infini.

On ne chômait pas à notre Légation: matinées, après-midi et jusque tard dans la soirée on y travaillait sans relâche. Les nouvelles des fronts roumain et russe n'étaient pas pour nous rassurer, et je vois encore l'air consterné de Diamandy, rentrant d'une courte absence en Roumanie, après les mauvais jours de Turtucaïa et la pression allemande sur tous les fronts.

C'est pendant ce mois d'absence que mes fonctions de Chargé d'affaires m'ont mis en rapport avec le nouveau gouvernement impérial présidé par Mr. Sturmer, qui succédait à Mr. Sazonoff aux Affaires Étrangères. Il était à tous les points de vue l'opposé de Sazonoff, dont la politique fut toute de franchise et de loyauté. Ce dernier n'était pas en grâce auprès de l'Impératrice et de tous les intrigants, — Allemands et autres —, qui sévissaient autour d'elle; il était et voulait rester l'allié sincère de l'Angleterre comme de la France, cependant que Stürmer et Protopopoff (Ministre de l'Intérieur), ultra-réactionnaires et défaitistes, étaient, comme leur impériale inspiratrice, envoûtée elle-même par le moine sibérien trop connu, partisans d'une politique qui pourrait amener une cessation d'hostilités entre l'Allemagne et la Russie, — politique qui aurait pu réussir si l'empereur, loyal et sincère jusqu'au bout, ne s'y était opposé (hélas!, ce ne fut que partie remise). En citant le moine sibérien, j'ai nommé Raspoutine, ce personnage diabolique qui a exercé sur les âmes faibles, et sur certaines en particulier, l'influence néfaste que l'on sait (l'empire qu'il exerça sur cette malheureuse Impératrice était dû en grande partie au fait qu'elle voyait en lui le sauveur et le guérisseur du

jeune et si fragile Tzarév tch). J'ai eu l'occasion de l'approcher à deux reprises et fus même en tête à tête avec lui ; j'avoue être sorti de là avec une sensation de malaise et de profond dégoût.

Il se dégageait de toute sa personne comme une odeur de bête fauve, ses yeux, largement cernés, se fixaient sur les personnes qui l'approchaient comme s'il cherchait à leur inspirer de la terreur, mais une terreur habilement enveloppée d'attirance, qui a su fasciner tant de gens et surtout tant de femmes. Une histoire que je tiens d'une personne digne de toute confiance, dépeint le personnage et montre à quel point son pouvoir était grand et son influence considérable. La personne en question voit arriver un jour chez elle une de ses amies toute en larmes... : son mari était sous la menace d'un mandat d'arrêt pour un acte grave, dont il jurait n'être pas coupable. Dans son affolement, elle était allée frapper à toutes les portes où elle pouvait espérer du secours, mais sans succès. Seul le „Staretz" peut le tirer d'affaires, lui assurait-on de toutes parts. Malgré ses craintes et sa répugnance, elle se décide à le voir, mais n'ose y aller seule et vient prier la personne dont je tiens ce récit de l'accompagner et d'intercéder en sa faveur, — celle-ci parlant mieux le russe qu'elle, Polonaise de naissance. S'armant de courage, ces dames se rendent aussitôt chez Raspoutine. L'amie russe prend la parole, explique l'affaire, cependant que le moine concupiscent fixait son regard sur sa compagne, d'ailleurs fort jolie, et finit par lui dire: „je puis faire quelque chose pour toi, mais il faut que tu reviennes, et seule cette fois". Elle revint le surlendemain, plus craintive que jamais, et toujours accompagnée. Raspoutine, en colère, la mit brusquement à la porte, en criant: „je t'avais dit de venir seule". Elle finit par se soumettre et revint sans son amie, uniquement préoccupée du sort de son mari; pour· échapper à ce qu'on devine, elle eut la présence d'esprit de lui mentir, en déclarant qu'elle était malade et atteinte de la maladie que Raspoutine redoutait par dessus tout. Elle obtint tout de même ce qui avait fait l'objet de son audacieuse démarche.

La première fois que j'ai eu l'honneur d'être reçu par Stürmer, il m'annonça l'entrée de nos troupes dans Sibiiu, qu'il appelait Germannstadt, d'après le nom allemand de cette ville (les Russes prononcent la lettre H comme G et G comme H), puis, avec un manque de tact et un cynisme qui m'ont glacé, il ajouta que „ce succès n'au-

rait pas de lendemain et que nous allions probablement devant une série de revers“... „J'ai confiance, monsieur le ministre, en notre armée et notre bon droit“, lui répondis-je séchement. En m'accompagnant jusqu'à l'ascenseur qui devait me déposer trois étages plus bas, il me dit, en me serrant la main: „j'espère que nos relations seront „passables““. „J'étais à tel point suffoqué de ce mot si peu aimable et si peu de circonstance, que j'ai répondu: „pour le moins“. — Que pouvions-nous attendre de ce Ministre-là?. Fort heureusement, son règne fut de courte durée.

Dès les premières semaines qui suvirent notre entrée en guerre, nous eûmes à constater l'arrêt sur territoire russe du matériel de guerre que la France nous destinait et qui était si impatiemment attendu en Roumanie. Il y a eu là de la part des autorités impériales une négligence qui avait toutes les apparences d'être voulue. D'où venaient les ordres? Quel était le mauvais génie qui laissait ainsi s'égarer sur le parcours et sur les voies de garage un matériel dont nous avions tant besoin? On ne l'a jamais su. Ce fut une cruelle déception et l'éveil des plus noirs soupçons.

Autour de Noël de cette année 1916 le gouvernement roumain m'envoyait à Moscou pour y recevoir le fameux Trésor qui devait être déposé au Kremlin. Je me sens encore aujourd'hui saisi de frisson au souvenir de cette nuit glaciale, nuit d'attente à la gare principale de Moscou par 30° sous zéro. Le train annoncé pour dix heures (22 h.) n'entrait en gare qu'après deux heures du matin. Un directeur de la Banque Nationale et deux autres délégués accompagnaient le convoi, des représentants du Gouvernement impérial, avec une garde de cavalerie, les attendaient avec moi pour escorter le transport jusqu'au Kremlin, j'allais dire: jusqu'à sa demeure dernière... Ce triste convoi se fit à une allure précipitée et j'entends encore le trot rapide et sonore des chevaux sur la terre dure et glacée.

C'est au lendemain de cette nuit sans repos que parvint à Moscou la nouvelle de l'assassinat de Raspoutine et de cette mort sauvagement tragique. Si les uns n'y voyaient qu'un bon débarras et une délivrance, d'autres, plus avertis, s'en inquiétaient et à juste raison, car ce fut le prologue de tout ce qui suivit. A partir de ce moment, on eut l'impression très nette que plus rien n'arrêterait le cours fatal des événements, et qu'il y avait une pro-

fonde crevasse dans l'édifice que ceux-là même qui en étaient la base et le fondement ne faisaient qu'augmenter. Rien ne servit à rien: ni les supplications de tous les membres de la famille impériale, ni les avertissements et les Conseils des Ambassadeurs Alliés, et de Sir George Buchanau entr'autres qui dénonça à l'Empereur les intrigues des agents allemands autour de l'Impératrice; „il a conjuré l'Empereur de ne pas hésiter entre les deux voies qui s'ouvrent devant lui, dont l'une conduit à la victoire et l'autre a la plus sombre catastrophe" (voy. Paléologue, *La Russie des Tsars)*. A tous, l'Empereur répondait immanquablement: „je n'accepte pas de conseils". Plus personne n'a d'action sur l'Empereur, „sauf *celle* de qui vient tout le mal", dit une grande duchesse, fort écoutée jusque là par l'Empereur, son cousin. Personne non plus, sur l'Impératrice, pas même sa soeur, la grande duchesse Serge, abbesse d'un couvent près de Moscou, venue exprès pour lui révéler tout le mécontement qui se manifestait à Moscou. Pour l'Impératrice, cette marée montante d'hostilité contre les Souverains n'est qu'une conjuration des grands ducs et une sorte de révolution des salons aristocratiques; le mal, hélas, était bien plus profond.

Samedi, 20 janvier 1917 (je cite textuellement ce qu'écrit Mr. Paléologue):

„Le prince héritier de Roumanie, Carol, et le président du Conseil, Bratiano, viennent d'arriver à Pétrograd. Le ministre des Affaires Étrangères s'est empressé de recevoir Bratiano. Leur entretien a été très cordial. Dès les premiers mots, Bratiano a déclaré à Pokrowsky sa résolution de fonder sur des bases durables l'alliance de la Russie et de la Roumanie: „cette alliance", a-t-il dit, „ne doit pas être limitée à la guerre actuelle; je souhaite ardemment qu'elle se prolonge dans l'avenir".

Le prince Carol et Bratiano sont invités à dîner demain à Tsarskoïé-Sélo. Ce dîner fut pour nous, les membres de la Légation, la seule occasion d'assister à un dîner et une réception à la Cour de Russie. Si l'Empereur eut son sourire des bons jours, la pauvre Impératrice semblait ployer sous les sombres présages qui voilaient sa pensée. Péniblement appuyée sur une canne, sa démarche paraissait chancelante et son regard avait de la dureté. Les grandes duchesses, ses filles, — jeunesse inconsciente —, n'avaient pas l'air

de partager les soucis maternels, car elles surent donner à cette fête un peu de gaîté, avec b aucoup de grâce et de simplicité. Au moment où l'on servait le café, une des grandes duchesses fit un faux pas sur le parquet très glissant, et tomba; à son tour, l'Empereur, voulant l'aider à se relever, en fit autant. Un vieux général qui se trouvait près de moi, fortement impressionné, s'empressa de dire que ce n'était pas de bon augure.

J'étais, à table, le voisin de la plus jeune des grandes duchesses, Anastasie, qui fut d'une gaîté exubérante et semblait s'amuser beaucoup des histoires que lui racontaient ses voisins. Elle nous avoua qu'elle „adorait" le champagne, mais qu'on ne lui en donnait pas souvent. Elle nous raconta aussi toutes les farces qu'elle faisait à ses aînées, avec un petit air espiègle qui ajoutait à son charme.

Elle passait pour être la plus populaire des filles de l'Empereur, et, après le massacre de la famille, la légende s'est accréditée parmi les réfugiés russes et dans le peuple qu'elle y aurait échappé et qu'elle était en vie.

Les invités furent reconduits en automobiles à la Station de Chemin de fer. Au moment de stopper devant la gare, les vitres de gauche de la voiture du Président où nous nous trouvions, Diamandy et moi, volèrent en éclats J'étais le plus exposé, mais j'en ai été quitte pour une petite éraflure. Monsieur Bratiano n'a rien eu. Nous descendîmes en vitesse pour nous jeter dans le train qui nous attendait et n'avons jamais pu démêler l'énigme de ce bris de vitres des plus bizarres.

J'eus une démarche à faire à ce moment-là auprès d'un des grands dignitaires de la Cour et fus douloureusement surpris par l'aveu qu'il me fit. Cependant que mes yeux se portaient de droite et de gauche sur ce qui était autour de moi et que j'admirais les tableaux et une foule d'objets, souvenirs de longues années de service auprès de son Souverain, „dans peu de temps", me dit-il, „tout cela disparaîtra: ce Palais sera celui de la Révolution triomphante et la dynastie des Romanov aura bientôt vécu". Ce langage prophétique, dans toute sa franchise, me consterna.

En sortant du Palais, je courus à l'Hôtel de l'Europe, où se trouvait notre Président du Conseil, pour lui raconter ce que je venais d'entendre. Il n'en fut pas aussi surpris que je le pensais, ce qui me fit supposer que des paroles du même genre avaient

déjà été prononcées devant lui. A l'instant où je quittais le Président, le Ministre de l'Intérieur, Protopopoff, était annoncé: cet homme était convaincu qu'il était le maître absolu de la situation et qu'il saurait écraser avec ses Cosaques toute tentative de soulèvement (il fut, avec le vieux Stürmer, une des premières victimes de la révolution, quelques semaines après).

Le séjour de notre Prince Héritier (ainsi que celui de Monsieur Bratiano) prenait fin. La réception avait été des plus cordiales et aussi brillante que les circonstances le permettaient. Son Altesse Royale a eu l'occasion de pouvoir s'entretenir avec de nombreuses personnalités politiques de l'Empire, ainsi qu'avec les principaux délégués à la Conférence des Alliés, qui s'est réunie à la même époque. Quant au Président du Conseil, je cite de nouveau Paléologue:

„Samedi, 17 février 1917.

„Bratiano a quitté Petrograd ce matin pour rentrer directement à Jassy.

„Quand il est venu me faire ses adieux, je l'ai trouvé dans une disposition d'esprit qui l'honore, c'est-à-dire calme, triste et résolu. Aucune récrimination vaine; aucun essai d'apologie personnelle. Il voit et juge la situation avec une objectivité parfaite; il s'est déclaré d'ailleurs très content des entretiens multiples qu'il a eus avec les Ministres de l'Empereur et les membres de la Conférence interalliée. Mais, plus particulièrement, il s'est felicité de la confiance attentive et cordiale que le Général Gourko lui a témoignée: il est trop fin pour ne pas s'être aperçu que toute la politique de la Russie envers la Roumanie est désormais sous la dépendance directe du haut commandement militaire et il a très habilement lié partie avec le Chef d'Etat Major Général. Je n'ai cependant pas l'impression que, dans ses conférences avec le Général Gourko, il soit arrivé à un résultat pratique sur les deux questions qui se posent à l'heure actuelle avec une extrême urgence:

„1) le ravitaillement de la population civile en Moldavie;

„2) la reprise des opérations dans les Carpathes septentrionales et dans la région danubienne.

„Les meilleurs assurances qui ont été données alors à Mr. Bratiano étaient celles de l'Empereur lui-même, qui lui a fait un

accueil des plus aimables, dont le Président paraissait très satisfait, et même touché, tout en se rendant compte que l'optimisme de l'Empereur dépassait les limites d'un pouvoir q i devenait chancelant".

Depuis quelque temps déjà j'entrevoyais la possibilité de prendre un congé pour me rendre à Jassy auprès de ma famille. Son Altesse Royale ayant eu la bonté de me permettre de prendre place dans son train, où montait aussi Monsieur Bratiano, je partis trop heureux de l'aubaine.

Le Prince s'arrêta plusieurs jours à Moscou et quelques he res à Kiew, où Mr. Bratiano n e chargea d'acheter au Marché la plus grande quantité possible de provisions, car Jassy commençait à manquer de vivres.

CHAPITRE X.

Un mois plus tard, en rentrant à Petrograd avec mon collègue et ami G. Cretziano, décédé depuis, j'apprenais en route que la révolution avait éclaté (12 mars 1917) et qu'une insurrection de tous les régiments de la Garnison de Petrograd avait amené la chute du Gouvernement Impérial. Je reproduis ici un passage de la lettre que j'adressais à ma femme, huit jours après: „24 heures après notre départ de Kiew, nous commencions à nous rendre compte, Cretziano et moi, par l'agitation qui s'emparait de nos compagnons de voyage et qui s'accentuait à mesure que nous approchions de la Capitale, qu'il avait dû s'y passer quelque chose de grave et de la plus haute importance.

„Partis mardi dans la nuit de Kiew, nous devions arriver à Petrograd le jeudi dans la matinée, au plus tard, dans l'après-midi, — nous n'y descendîmes qu'à minuit... Gare silencieuse..., pas de porteurs ; on nous apprend que les tramways ne circulent plus qu'il n'y a ni automobiles, ni traîneaux; dès que nous dépassons le perron pour pénétrer dans l'enceinte même de la Gare, nous apercevons des drapeaux rouges aux fenêtres et des cocardes rouges sur les poitrines; on nous conduit chez le commandant de la gare, où nous exhibons nos papiers : on nous avertit très poliment qu'il n'est pas prudent de circuler dans les rues pendant la nuit et encore moins en automobiles (d'ailleurs introu-

vables) avec une prévenance extrême, on nous engage à passer le reste de la nuit dans un wagon spécialement aménagé pour nous et les rares voyageurs descendus avec nous (la plupart étant descendus avant Petrograd, pris de peur par les nouvelles qui avaient circulé dans le train). En attendant, nous étions instruits que tous les Ministres du régime défunt et nombre de personnalités sont arrêtés, que l'Empereur est prisonnier à Moghilew (quartier général) et l'Impératrice et ses enfants à Tsarskoïé-Sélo; les gestes tranchants d'un jeune étudiant, d'allure israélite, prédisent qu'ils seront décapités. Bref, commencée le lundi, 12 mars, la révolution était devenue en quatre jours maîtresse absolue de la situation :

12. III. Insurrection militaire à Pétrograd.
14. „ Constitution du 1-er Gouvernement Provisoire (Lvov-Milioukov).
15. „ Abdication du Tsar.
16. „ Abdication du Grand-Duc Michel.

Trois jours de combats de rues, huit mois de luttes politiques et quatre mois d'anarchie ont suffi, joints aux coups des Allemands, à jeter bas l'édifice politique le plus formidable de tous les temps par la grandeur et la puissance apparente. Ce soulèvement fut inattendu pour l'opposition libérale, qui avait assumé la direction de la Douma d'Empire, comme pour les partis révolutionnaires eux-mêmes. Anarchique, élémentaire, l'insurrection n'eut ni chefs, ni guides proprement dits; les soldats étaient las de la guerre, la discipline était minée par la propagande révolutionnaire; la révolte éclata spontanément, et les soldats, n'ayant ni chefs, ni organisation, s'adressèrent aux adversaires les mieux connus du pouvoir qu'ils voulaient renverser, et c'est ainsi que les régiments se portèrent vers le Palais de Tauride, siège du Parlement russe (voy. Oldenbourg, „Le coup d'État bolchéviste").

En rentrant dans mon appartement, je trouvais les plafonds criblés de balles et de nombreuses traces, sur les murs extérieurs, d'une fusillade qui avait dû être intense. On m'en donna l'explication: les agents de Protopopoff avaient placé des mitrailleuses sur le toit de la maison et ceux des maisons avoisinantes à cause de la caserne qui était en face; les soldats, croyant qu'on tirait des fenêtres, répondirent en tirant sur les fenêtres des étages supérieurs. Ils avaient pénétré dans l'appartement et fouillé cons-

ciencieusement dans tous les coins, convaincus d'y trouver des armes. La servante me fit observer qu'ils avaient négligé toutefois de chercher dans les tiroirs d'un très vaste bureau qui se trouvait dans ma chambre, où j'avais entassé un nombre assez considérable de bouteilles de vins de France, ainsi que de fine champagne et des liqueurs, destinés à mon fils qui se trouvait sur le front des Carpathes. Je me figure avec quelle joie ils s'en seraient emparés. A la Légation, au lieu d'armes on s'est contenté de faire main basse sur différents objets, tels qu'une montre et une tabatière appartenant au Ministre Diamandy.

Dès ma première sortie, je me rends compte des premiers effets de la Révolution. Les soldats de la caserne située en face de ma demeure sont tous dehors, assis sur les trottoirs, fumant et chantant, dans les squares et les jardins ils s'étalent sur le gazon, casquette sur l'oreille et tunique débo tonnée, mâchonnant entre leurs dents des graines de tournesol et crachant les pelures, dont les chemins sont couverts; sur les places publiques on voit de toutes parts de nobles citoyens haranguant la foule, — chacun semble se découvrir un talent oratoire —; c'est une fringale d'éloquence. Plus tard, j'ai assisté à des scènes où il n'était plus question de rire. Un soir, à une heure tardive, en rentrant chez moi, je remarquais au tournant d'une rue un monsieur qui semblait chercher à me rejoindre, lorsqu'un soldat, lui barrant la route, lui enleva brusquement sa fourrure, son veston et son gilet, avec tout ce qu'ils devaient contenir, et le froid était intense. Je hâtais le pas, saisi d'effroi et honteux de n'avoir pu me porter au secours de ce malheureux. Une autre fois, en plein midi, lorsque la circulation est le plus intense, je passais près d'un vieil officier dont le manteau portait encore la trace des galons qu'on lui avait arrachés: au moment où il achetait un journal qui n'était pas d'extrême gauche, un marin sort un revolver et l'abat comme un chien. Il n'y eut pas un geste parmi les passants, de protestation ou d'indignation.

A Viborg, en Finlande, avant que les Russes en aient été chassés, j'ai assisté, au moment où je m'y attendais le moins, à l'affreuse scène que voici. C'était près d'un pont et dans le voisinage d'une caserne; des officiers en sortaient, pourchassés par des soldats qui les rouaient de coups. Aussitôt qu'ils furent sur le pont, ils furent jetés dans la rivière, et tous ceux qui, dans un

suprême effort, cherchaient encore à se sauver furent achevés par les balles dont ces misérables soldats les criblaient. Ce drame affreux me fit une telle impression que je restais comme cloué sur place, sans pouvoir proférer une parole.

Ce fut à cette époque que se produisit l'exode à travers la Russie de tous les Roumains qui se rendaient en France pour la plupart; il fallait dégager Jassy et la Moldavie, menacés de famine. Après la prise de Bucarest et l'avance des Allemands jusqu'au front de Mărăşeşti surtout, Jassy était tellement surpeuplée que tous ceux qui en avaient les moyens étaient pressés de quitter le pays. Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour faciliter leur séjour et leur assurer le nécessaire, et j'espère qu'ils n'ont pas eu à se plaindre; pour ce qui me concerne, longtemps après la fin de la guerre j'ai pu constater que la reconnaissance est tout de même de ce monde, car, de toutes parts, j'ai reçu des témoignages de sympathie qui m'ont profondément touché. J'ai souvenance toutefois de certaines petites indiscrétions qui m'ont bien diverti. Coup de téléphone, le matin, d'une dame: „Monsieur le ministre, ne pouvez-vous pas me procurer de l'alcool à brûler pour friser mes cheveux?"... Et par ailleurs: „J'ai été dévoré par les punaises cette nuit, l'hôtel que vous m'avez recommandé est affreux; dites-moi où je dois aller"... Et combien d'autres de ce genre!

Ce fut aussi l'époque où les grands pontifes du socialisme, très curieux de voir sur le vif la révolution, arrivèrent en Russie: Vandervelde, Brouckère, Albert Thomas, Cachin, Moutet, des Italiens, des Anglais, dont j'oublie les noms. J'ai tout lieu de croire que à leur retour dans leur pays ils ont pu sincèrement s'écrier: „Ce n'est pas ça que nous avons voulu!".

Je ne veux pas m'égarer dans le labyrinthe de la révolution russe et ne veux relater ici que des choses vues, des épisodes et des faits dont j'ai été le témoin oculaire, des événements qui se sont développés plus ou moins sous nos yeux et presque en notre présence. Je brûle les étapes:

1917: 17. IV. Arrivée de Lénine à Petrograd et peu de temps après celle de Trotzki.
3. V. Manifestation armée contre le Gouvernement Provisoire à Petrograd.

19. V. Constitution du II. Gouvernement Provisoire, avec Kerenski et Lvov.
14/30. VI. I-er Congrès des Soviets.
16/18. VII. Révolte bolchéviste à Pétrograd.

Entre temps J. Brătianu revient à Petrograd, désireux de voir les nouveaux maîtres du Gouvernement et s'entretenir avec eux; il est préoccupé de la question menaçante qui se posait déjà en Russie: paix ou continuation de la guerre? Voici ce que j'écrivais à ma famille, le 25 avril 1917: „Brătianu" est de nouveau dans nos murs, il habite, avec toute la mission roumaine, au Palais d'Hiver, devenue „Maison Nationale". Les vieux domestiques de la Cour, dont les moustaches ou les barbes ont eu le temps de pousser, les servent, et je viens de dîner à leur table, toujours dressée pour douze couverts. Les appartements qu'on a mis à la disposition du Président, du Général Prezan et des autres membres de la mission sont vastes et luxueux, et c'est amusant de voir parmi ces meubles dorés et somptueux de pauvres petits lits en fer, pareils à ceux des hôpitaux, transportés pour la circonstance; les salles de bains sont rares, au grand désespoir de ces messieurs, qui auraient préféré être logés à l'Hôtel de l'Europe. Ils doivent se contenter de cuvettes aux armes impériales et font leur barbe sous le portrait de Catherine la Grande ou autre monarque de ce qui fut la Sainte Russie.

„Le peuple souverain s'agite de nouveau: le Gouvernement n'est pas assez teinté de rouge à son goût; on conspue déjà Milioukov, et de nombreux tracts circulent, demandant „la guerre contre la guerre". En suivant, l'autre soir, les longues colonnes de manifestants, j'apprends la démission de ce ministre et rencontre quelques instants après l'automobile de notre Président du Conseil, auquel je m'empresse de donner la nouvelle, qui se vérifiait dès le lendemain (15 mai 1917). Le Président ne cache pas son inquiétude: „de ce train-là, la révolution russe va sombrer dans l'anarchie", disait-il hier encore. „La présence de Milioukow était une garantie de fidélité envers les Alliés"."

La constitution du deuxième Gouvernement provisoire, avec Lvov-Kerenski, met désormais le pouvoir à la disposition de ce dernier. On connaît son histoire, ses erreurs et son incapacité. C'était un avocat grandiloquent, „mais, derrière cette grandiloquence

théâtrale, derrière ces prouesses de tribune et d'estrade qu'y a-t-il? Rien, sinon de l'utopie, du cabotinage et de l'infatuation". (Paléologue, *La Russie des Tsars).*

La révolte bolchéviste de juillet (16-18), qu'il sut maîtriser, le rendit tout-puissant. L'offensive heureuse du 1-er juillet avait provoqué l'enthousiasme des éléments patriotiques de la société: ce fut le moment où la popularité de Kérenski fut à son comble. Les bolchéviks traîtèrent cette offensive d'aventure criminelle. Il prendront leur revanche.

Lettre à ma femme du 4/17 juillet 1917:

„Hier après-midi notre cousin Constantin Brancovan, en route pour la France, Arion et Iuraşcu, secrétaires de la Légation et moi, nous avons passé l'après-midi et une partie de la soirée à Pavlovsk et Tsarskoïé-Sélo (cela se tient, comme Schönbrunn et Hietzing: on sort d'un parc pour entrer dans l'autre); le soir nous avons diné au Casino, en écoutant un concert de balalaïkas (une balalaïka, deux balalaïkas, passe encore!, mais tout un orchestre!!). Vers 11 heures du soir nous rentrions en ville, Constantin et moi; au moment de déboucher dans la „Perspectiv-Nevsky", en face de la Cathédrale de Kazan, nous voyons des voitures rebrousser chemin à toute vitesse, et au même moment nous entendons de tous côtés des coups de feu; les gens que nous croisions nous criaient: „on tire sur le Nevsky!"; la fusillade augmentait et semblait se rapprocher, puis ce fut le tour des mitrailleuses... Plus de doute, c'était la révolution, le 2-e acte du drame. Nous rebroussions chemin, sans savoir où nous diriger. Je propose à Brancovan d'aller passer la nuit à l'Hôtel Astoria, qui n'était pas loin et dans le sens opposé à celui où l'on tirait. Profitant d'un moment de discussion sur le trottoir entre le portier de l'hôtel et les soldats de la garde, qui ne quittent pas l'hôtel depuis la révolution, nous nous sommes faufilés à l'intérieur, où nous avons retrouvé nos compagnons de promenade... Grande agitation dans tout l'hôtel, groupements sur la place... Tout le spectacle des premiers jours de la révolution recommençait! Vers deux heures du matin on nous procura un appartement. Nous nous sommes endormis, malgré les bruits de la fusillade. Le lendemain, Brancovan partait pour Paris.

„Vers 11 heures, je réintégrais mon domicile, en faisant de grands détours et assez inquiet, car notre quartier (celui de la

Légation et le mien) sont les plus exposés, étant dans le voisinage de la Douma et des principales casernes. Je pus rentrer sans encombre, mais j'avais remarqué sur mon chemin la présence de nombreux marins venus de Kronstadt, la ville rebelle, de toute sorte de mauvaises figures portant fusils, ainsi qu'une grande agitation dans la rue.

„Deux heures après, les manifestations commençaient. Deux bateaux arrivaient de Kronstadt avec des marins révoltés, réclamant „la guerre contre la guerre“, la démission des Ministres capitalistes, de tout le Gouvernement provisoire même, du pain. Que sais-je ?..., toute la lie anarchiste était là, avec les maximalistes en tête. Ils réquisitionnent les automobile , et les arment de mitrailleuses, ils parcourent la ville en tirant à tort et à travers sur ce qu'ils appellent les „bourjouis“. Marins et ouvriers cherchent à convaincre les soldats encasernés de se joindre à eux. On pouvait croire qu'ils étaient les maîtres de la situation. Je viens de fermer la porte de mon balcon et mes fenêtres. La fusillade est intense. Je vois de ma fenêtre, en me tenant soigneusement à l'écart, des chevaux qui passent, ensanglantés, d'autres qui s'effondrent. On vient de me dire qu'une femme portant son enfant est tombée près de notre porte, frappée d'une balle, son enfant auprès d'elle, sain et sauf. Tout à coup le ciel s'assombrit, une pluie abondante se répand sur la ville; les coups de feu deviennent plus rares: on se disperse. J'apprends que le Gouvernement et le Soviet (Conseil des députés soldats et ouvriers) se décident à sévir énergiquement... Enfin! L'état de siège est proclamé. Le Gouvernement peut compter sur la majorité des régiments de la ville, la population le soutient ; on fait sortir les canons.“

(Le lendemain, 5/18 juillet, à 9 heures du soir:)

„Les Cosaques se sont bien conduits, les troupes fidèles au Gouvernement ont fait rendre les armes, les chefs bolchéviks sont en partie en fuite ou arrêtés. Je viens de faire un tour en ville: le calme este revenu.

„Les descentes qu'on a faites dans la somptueuse villa de la danseuse Kchézinskaïa, où Lénin et son état-major se sont installés, ainsi qu'à leur journal, „Pravda“, ne laissent aucun doute sur l'origine de leurs capitaux.“

Somme toute, cette révolte fut incohérente et sans but précis. Une averse a dispersé les foules qui se massaient dans les rues

et les troupes se dispersèrent aux premiers coups de feu tirés par les Cosaques. La révolte s'effondra d'elle-même.

Malgré cela, au front comme dans le pays, la situation ne fait qu'empirer. L'esprit des soldats est ébranlé, la discipline s'en ressent et finit par être inexistente; les désertions ne font qu'augmenter; des agents ennemis, aidés par les propagandistes bolchéviks, pénétrent dans l'armée: on fraternise dans les tranchées entre Russes et Allemands. Le bolchévisme reprend son ascendant et gagne les suffrages, avec sa formule: „à bas la guerre".

Au mois d'août de cette année, ma femme et mon fils cadet, inquiets de la poussée allemande sur le front de Moldavie, viennent me rejoindre à Pétrograd. Notre Consul Général, Mr. Borman, et sa femme, qui possèdent une charmante propriété près de Viborg, en Finlande, leur offre jusqu'à des temps meilleurs l'hospitalité. Et quelle hospitalité! Nous fûmes comblés d'amabilités de bons soins et d'attentions de tous genres et de tout instant. Ils nous reçurent comme des amis de toujours et sont restés nos meilleurs amis depuis. Monsieur Borman était un grand industriel russe; il est aujourd'hui sujet anglais. Une de leurs filles a épousé, l'an dernier, un député français fort connu, Mr. Archimbaut, et leur fils est, à Paris, un jeune médecin plein d'avenir.

Quel dommage que la Finlande soit si loin pour nous et que la belle saison y soit si courte, car c'est un ravissant pays! J'emprunte les lignes qui suivent au livre, déjà cité, de Mr. Paléologue:

„Toute la journée d'hier, le train a parcouru la Finlande „aux mille lacs. Aussitôt la frontière franchie, comme on se sentait loin de la Russie! Partout, dans chaque ville et dans le moindre village, l'aspect des maisons aux vitres nettes, aux persiennes claires, aux carrelages luisants, aux clôtures correctes trahissait la propreté, le soin, l'ordre, l'économie domestique, le sens du confort et du home."

La propriété des Borman, à Pikeruki, était, comme toutes celles de cette partie du pays, entourée d'eau; elle y serpente à travers la campagne et les bois, en se livrant à toute sorte de caprices, la barque et le canot à moteur y sont indispensables, et chacun doit avoir son embarcadère. J'aimais à guider ma barque le matin parmi les grands nénuphars roses, que je n'ai vus nulle part ailleurs aussi beaux et aussi épanouis.

L'automne et ses temps brumeux nous firent songer au départ. La situation s'améliorait en Roumanie, cependant qu'elle prenait fort mauvaise tournure en Russie. Tout le monde se préparait à partir. Le 15 octobre, ma femme et mon fils quittaient Pétrograd...

Il n'était que temps.

(A suivre.)

Les marchands ottomans à Vienne en 1767

Un trait significatif du commerce oriental de la capitale des Habsbourg dans la seconde moitié du XVIII-e siècle, c'est son rôle passif et par conséquent le grand rôle qu'y jouent les étrangers, particulièrement les Grecs, les „Tzintzares" et les Arméniens. C'est une conséquence d'abord du peu d'activité des Autrichiens dans le commerce mondial en général, ensuite de la prédominance du trafic maritime. L'inexpérience, les conditions spéciales, très différentes de celles de l'Europe Centrale et beaucoup plus difficiles et périlleuses, empêchaient les marchands viennois de prendre une part active dans le commerce oriental des pays allemands. Même au commencement du XIX-e siècle, lorsque la grande république maritime fut incorporée aux États autrichiens, les milieux officiels de l'Autriche constataient qu'avant cette incorporation aucun établissement autrichien n'entretenait de relations commerciales directes avec la Turquie, mais que ce sont les commerçants établis en Turquie et en possession de la nationalité autrichienne, acquise à l'aide des consuls autrichiens, qui accomplissaient cette tâche économique.

Le trafic de Vienne avec l'Orient était alors transitaire, c'est-à-dire que les importations dépassaient les exportations. On évaluait, dans ce temps-là, l'importation autrichienne des pays du Levant à sept millions et l'exportation dans les mêmes pays à deux millions de florins seulement. Il y avait donc un excédent de cinq millions, compensé par des achats et l'exportation de la monnaie d'or et de l'argent.

Ce trafic avec le Levant était fait non seulement par les marchands qui avaient acquis la protection des consuls autrichiens et passaient pour sujets autrichiens, mais, davantage encore, par

les négociants ottomans établis à Vienne et dans les autres villes autrichiennes[1]. Sur ces derniers, une conscription officielle[2] qui fut effectuée à Vienne en 1767 nous offre des données detaillées quant au nombre, à l'origine, à la nationalité et aux conditions de famille. Les interrogatoires contiennent des questions sur le nom, le domicile, l'âge, l'origine, le lieu de la naissance, la religion, les conditions familiales et la nationalité (turque ou non), l'espèce et l'importance du commerce, l'entrée et le séjour en Autriche, le passeport et le certificat sanitaire.

Il résulte de cette conscription qu'il y avait 13 Turcs, 18 Juifs ottomans, 21 Arméniens et 82 Grecs, en tout 134 marchands ottomans présents à Vienne, sans compter leurs commis et domestiques, au moins un ou deux, au service de chacun d'eux, les membres de la famille en plus. Beaucoup d'entre eux avaient leurs familles à Vienne, d'autres en Turquie. Ils avaient ordinairement leurs appartements dans la rue Rotenturm et dans la Leopoldstadt, dans le premier et le second arrondissements de la Vienne d'aujourd'hui. Plusieurs d'entre eux avaient leurs frères ou parents ou d'autres personnes comme agents en Turquie, avec lesquels ils trafiquaient en compagnie, recevant d'eux les marchandises orientales et les vendant à Vienne pour leur expédier en revanche des marchandises occidentales ou de l'argent comptant. Ils passaient la frontière ordinairement à Zemun (Semlin). La plupart n'avaient plus leurs passeports et les certificats de lazaret.

Il ne sera pas sans intérêt pour l'histoire économique, sociale et ethnique de communiquer ici les données principales de cette conscription, de même que les noms des marchands établis à Vienne, dont plusieurs jouaient un rôle important dans les relations commerciales avec les Balcans et le Levant. L'origine de plusieurs de ceux qui apparaissent aussi ailleurs sera ici authentiquement fixée.

Le nombre des Turcs seuls n'était pas grand. Ce qui est significatif pour eux, ce sont les hauts titres religieux et militaires qu'ils portent : mollah, émir et aga. Cela n'est pas étonnant, si l'on

[1] Archives de la Chambre Aulique à Vienne, Rapport du 6 août 1804 du Gouvernement Impérial et Royal du Pays de l'Autriche Inférieure à la Chambre Aulique de Vienne.

[2] Archives de la Maison, de la Cour et de l'État à Vienne, *Turcica, Collectanea*, V.

considère que, étant donnée l'instruction généralemet très basse de l'élément turc, cet ordre seul pouvait donner quelques éléments pour la participation au commerce international. Ceux portant le titre de janissaire n'étaient pas toujours au service actif de l'armée, de même que les titres susmentionnés ne signifiaient pas le service actif correspondant.

Des treize commerçants turcs, cinq étaient mollahs, un mollah-émir, un imam-émir (titres ecclésiastiques et ecclésiastiques-militaires), les autres six portaient des titres militaires: trois émirs, deux „bassas", un aga; douze étaient originaires d'Asie ottomane, cinq d'Alaïa, un de Bosnie.

Mollah-Houssèin était né en Asie et domicilié à Constantinople. Il avait passé la frontière à Zemun pour la première fois, seize ans avant la conscription en question et, pour la dernière fois, six ans auparavant. Pendant ce temps il avait voyagé dans le Saint Empire Germanique. Il avait l'intention de retourner en Turquie après quelque temps. A Vienne il avait six entrepôts. Il faisait le commerce en société avec son frère, qui se trouvait en ce temps à Constantinople. Il importait à Vienne des marchandises turques et exportait en Turquie des produits autrichiens et des marchandises étrangères.

Mollah-Hassan, né à Alaïa, en Asie, et domicilié à Constantinople, avait passé la frontière à Zemun treize ans auparavant pour la première fois et avant trois ans pour la dernière. Entre temps il demeura à Temeschwar, Petrovaradin et Pest. Il avait à Vienne quatre entrepôts. L'un de ces entrepôts était dans la Leopoldstadt et contenait des verreries. Il exportait de la Turquie du coton, du mastic, de l'alun et autres marchandises turques et importait en Turquie le verre, les marchandises de Nuremberg et de la Styrie, etc...

Imam-Émir Ahmed-Effendi était originaire d'Alaïa et domicilié à Belgrade. Il avait passé pour la première fois la frontière à Zemun, avant quinze ans, avait demeuré à Zemun et Petrovaradin et depuis quatre ans il habitait à Vienne. Au printemps prochain il avait en vue de retourner à Belgrade, où se trouvait son compagnon. Il n'avait pas d'entrepôt à Vienne, mais gardait ses marchandises dans son appartement. Il recevait ordinairement de l'argent comptant de Turquie en échange des broderies viennoises.

Mollah-Mustafa, d'Alaïa, domicilié à Constantinople, est entré depuis trois ans et demi par Zemun et voulait de retourner en Macédoine. Il avait eu dans la Leopoldstadt un entrepôt de cotons qu'il n'avait plus à cette époque. Il avait quatre compagnons, dont l'un à Constantinople, l'autre à Alaïa, le troisième à Philippopolis et le quatrième à Mehadia. En Autriche il trafiquait avec du coton et exportait en Turquie des thalers en espèces.

Mollah-Ahmed était arrivé une année auparavant, avec sa femme et ses enfants. Il avait apporté de Turquie du cuir et du maroquin, qu'il avait vendus, et pour l'argent encaissé il avait acheté des verreries, qu'il a expédiées en Turquie.

Velli-Bassa, d'Alaïa, marié et domicilié dans la même ville, avait passé la frontière pour la première fois huit ans auparavant et en dernier lieu il y a six ans, à Zemun. Il exportait de Turquie du coton et importait des thalers en espèces.

Émir Ibrahim-Bassa, de Kara-Agatch en Asie, domicilié à Vidine, avait passé la frontière à Zemun, il y a quinze ans, et la dernière fois depuis quatre ans. Il avait l'intention de partir bientôt avec le capitaine Jean Woina à Vidine. Il n'avait pas de magasin à Vienne. Son compagnon, Ismaïl-Aga, avait apporté de Vidin différentes marchandises: cuir, café et chevaux turcs. Il avait vendu les chevaux à Vienne et les autres marchandises à Pest et expédié à Vidin différentes verreries.

Émir-Ismael avait passé par Venise, Ancône et Trieste, avant d'arriver à Vienne. Il n'avait pas son propre magasin, mais gardait ses marchandises chez Demeter Christophe, marchand grec. Il était associé avec son père et son cousin, qui demeuraient à Constantinople; il avait apporté à Vienne du poil d'Angora, du fil rouge, des têtes de pipe en écume de mer. En échange, il voulait exporter en Turquie des marchandises styriennes et nurembergeoises et des thalers en espèces.

Osman-Bassa, domicilié à Belgrade, était arrivé premièrement avant dix ans et dernièrement avant deux ans et demi, par Zemun. Il avait ses marchandises à Graz. Il exportait en Turquie des montres et d'autres bijouteries.

Émir Ahmed Karamanli était janissaire turc, du 97-ème régiment, domicilié à Constantinople. Premièrement il était arrivé avant trois ans par Trieste, dernièrement avant deux ans par Zemun. Il séjournait successivement à Vienne et à Presbourg.

Il n'avait pas d'entrepôt. Il avait apporté de Turquie des grands esturgeons salés pour la valeur de six mille florins, et pour cette somme il avait exporté en Turquie des porcelaines etd es verreries.

Mollah-Hassan Émir était janissaire du 12-ème régiment, domicilié à Alaïa. Il avait deux entrepôts, en compagnie avec son frère, Massa-Aga, qui résidait à Constantinople. Il exportait de Turquie différents tissus turcs et de l'argent, tandis qu'il importait en échange des verreries, des articles de Nuremberg et de Styrie en laiton et des tissus imprimés. Il prétendait avoir des factures dans son livre de commerce.

Mollah-Moustafa Bosniak était originaire de Séraïévo, dans le royaume de Bosnie; janissaire turc du 97-ème régiment, domicilié à Séraïévo. Il avait passé la frontière premièrement avant dix-sept ans et la dernière fois avant six mois, à Zemun. Il séjournait à Zemun et à Vienne. Lorsqu'il aura vendu les autres 158 ballots de coton qu'il avait en magasin, il partira pour Zemun. Il avait deux compagnons: l'un à Sérès, en Macédoine, et l'autre en Bosnie. Il exportait de Turquie seulement du coton écru et importait d'Autriche des produits de cuivre et en partie des thalers en espèces. On constate d'après les documents qu'il faisait un commerce important.

Moustapha-Aga, janissaire du 43-ème régiment, domicilié à Constantinople, avait passé la frontière à Zemun premièrement avant sept ans et en dernier lieu il y a deux mois et demi. Son certificat de lazaret d'avoir été en quarantaine était daté de Banovce, le 31 décembre 1766, et le passeport de Zemun, le 1-er janvier 1767. Il avait l'intention de partir bientôt en Bohême, pour les usines de verre. Il n'avait pas de magasin à Vienne. Il faisait le commerce en compagnie d'Ali-Bassa, à Constantinople. Il n'exportait de Turquie que de l'argent comptant et envoyait en échange des merceries et de la verrerie pour la valeur de quatre mille florins.

La conscription avait établi qu'il y avait dix-neuf Juifs turcs, dont un tiers était de Belgrade.

Jacob Amigo était originaire de Temeschwar dans le Banat, domicilié dans la même ville; sujet impérial-royal, il venait aux foires, demeurait en ce temps avec sa femme et ses enfants à Vienne, d'où il voulait partir après deux ou trois mois. Il tra-

vaillait en compagnie de son père et de ses frères, Isaac et Abraham. Il trafiquait avec différents articles du pays et étrangers, mais pas avec la Turquie. Il achetait des marchandises à Leipzig, en Hollande, à Hambourg et en Angleterre, pour lesquels ils payaient la taxe de consommation, la douane de „transito“ et de „esito“, et il prouva tout cela par des attestations de douane.

Benjamin Coim était Juif turc, de Castoria, en Macédoine, domicilié avec sa femme et ses enfants à Castoria et ayant son commerce à Belgrade où il payait son kharadch; sujet turc. Il demeurait à Vienne depuis dix ans, il avait son entrepôt dans son appartement. Il n'importait pas des marchandises de Turquie, mais recevait l'argent par des traites; il envoyait en échange des articles nurembergeois, de verrerie et des merceries styriennes. Pour cela il payait 5% de douane. Il vendait ensuite cette marchandise à Belgrade.

Israël Sabatay, d'Andrinople, Juif turc, était arrivait depuis dix ans, quand il avait payé son dernier kharadch. La quittance de kharadch, le passeport et le certificat de lazaret, il prétendait les avoir perdus. Il n'avait pas de magasin, faisait le commerce avec des articles turcs, qu'il achetait aux marchands turcs et les vendait en gros.

Hirschl Samson, Juif ottoman, de Belgrade, n'apportait que de l'argent par des traites de Turquie et exportait en échange des articles de Nuremberg et de Styrie, et d'autres merceries.

Mordochay Saltier, Juif turc, était arrivé avec son compagnon Simon Lévi par Trieste. Il avait deux compagnons à Constantinople: Simon Lévi et Élias Balza. Il exportait de Turquie du fil de coton, de l'orpiment et importait des articles de Nuremberg et de Styrie.

Salomon Confino, Juif ottoman, de Constantinople, demeurait à Vienne ou en Bohême, et faisait le trafic avec les produits des usines de verre. Il était associé à Théochari, fourreur de la Cour du Grand Seigneur, et avec le Juif turc Aaron Coim, tous les deux résidant à Constantinople. Il exportait de Turquie de l'orpiment, du vitriol, du sucre, etc., mais pour la plupart des devises. Il importait en échange, se servant de son propre bateau, des verreries de Nuremberg et d'autres merceries.

Isaak Salomon, originaire de Belgrade, Juif ottoman, sujet turc, puis autrichien. Cinq ans auparavant il s'était enfuit de Belgrade

à cause d'une épidémie et d'un acte de violence turc. Il demeurait à Vienne et à Zemun, achetait chez d'autres marchands ottomans des articles turcs et les revendait.

Salomon Sadik trafiquait avec de la lingerie turque, des pipes turques, des sacs, etc., qu'il achetait des marchands turcs et grecs, et les revendait ensuite.

Juda Coim, Juif ottoman, originaire de Belgrade, au „royaume de S›rbie", marié et habitant à Vienne, avec sa femme, ses enfants et son serviteur, Samuel Amar. Il avait à Belgrade son compagnon, Salomon Amar. Il gardait les marchandises dans son appartement. Il avait l'intention de rester à Vienne jusqu'à la foire de *Jubilate* (troisième dimanche après Pâques). Il recevait de la Turquie de l'argent et envoyait en échange des articles de Nuremberg et de Styrie et de la mercerie à Belgrade.

Benjamin Ruben, originaire de Belgrade, séjournait à Vienne, avec sa femme et ses enfants, voyageait aussi à Leipzig, recevait de Turquie de l'argent comptant et y envoyait des broderies, de la mercerie et des articles de Nuremberg.

Isaak Irisa, originaire de Vidin, Juif ottoman, alors domicilié, avec sa femme et ses enfants, en Transylvanie. Depuis sept ans il demeurait en pays autrichien et se considérait par conséquent sujet autrichien. Il servait comme cuisinier chez Amigo Mayer.

Mathias Aron Dobi, Juif ottoman, originaire de Belgrade, recevait des marchandises d'autres marchands ottomans et les vendait à Pest et à Presbourg.

Samuel Policat ou Simon Samuel, sujet ottoman, originaire de Constantinople et domicilié à Andrinople avec sa femme et ses enfants, payait le kharadch obligatoire. Il venait via Trieste, gardait ses marchandises dans son appartement. Il exportait de la Turquie du café et du raisin sec et importait du verre et de la mercerie.

Michael Abraham Calef, Juif ottoman, originaire de Vidin, payait le kharadch; avait passé trois mois auparavant à Mehadia, habitait avec sa femme et ses enfants à Vienne. Il avait son compagnon, Sabathai Coim, à Vidin. Il recevait de la Turquie de l'argent comptant et y envoyait de la mercerie styrienne.

Dans de pareilles circonstances faisait du commerce *Jacob Asraïl,* domicilié avec sa femme et des enfants à Belgrade et y ayant son frère Samuel comme compagnon; *Gabriel Isaak,* ori-

ginaire de Bazardchik, il avait sa famille et son compagnon à Vidin où il se rendait souvent via Zemun. Il recevait de Turquie de l'argent comptant et y envoyait du verre, de la mercerie et des articles de Styrie. Dans des conditions analogues faisaient du commerce *Abraham Coïm*, originaire de Castoria, en Macédoine, habitant avec sa femme et ses enfants à Vienne, sujet ottoman et payant le kharadch, ayant ses compagnons, Abraham et Isaac Russo, à Belgrade. *Isaak Coïm*, de Castoria, faisait le même commerce comme commis et pour le compte de son patron, Esdra Meborah, de Niche, en Serbie.

Aron Samuel était originaire de Sofia et domicilié avec sa famille à Temeschwar, où il a demandé d'obtenir la naturalisation. Il faisait le commerce avec des marchands turcs à Vienne et à Prague. Il recevait de Turquie, en commission: café, tapisserie, draps et autres articles sous la raison sociale „Nasuf Bassa“ ou „Mollah Hussein“ pour la somme de trois mille florins par an, en remettant l'argent reçu au porteur de ces marchandises.

Les commerçants arméniens étaient généralement de religion catholique. *Carlo Toptschi* d'Angora était déjà sujet autrichien, interprète commercial turc et commissionaire des sujets ottomans commerçant en verrerie.

David Alexander, originaire de Mésopotamie, avait passé la frontière pour la dernière fois dix-sept ans auparavant, à Zemun. Sujet ottoman, mais ne payant pas tribut depuis vingt ans. Il commerçait avec son compagnon, *Thomas Muratzia*, en dehors de l'époque des foires en gros *(all' ingrosso)* et en détail aussi *(alla minuta)*, à l'époque de ceux-ci. Il vendait des marchandises qu'il recevait de Turquie en commission et exportait en échange, en Turquie, des articles de Nuremberg et de Styrie. Son compagnon, Thomas Muratzia, originaire de Constantinople, vivait déjà depuis quatorze ans à Vienne, avec sa femme et ses enfants, payant cependant la contribution et le kharadch à Constantinople. Son autre compagnon, était Nahab Hambur de Smyrne.

Elias Seffer, originaire de Constantinople, où il payait la contribution et le kharadch chaque fois qu'il était en Turquie. Il avait à Vienne sa famille et un entrepôt de marchandises, en commission. Il était arrivé dernièrement il y a cinq ans par la Transylvanie, avec les Pères Trinitaires, comme leur interprète à l'occasion de la délivrance de leurs prisonniers. Il faisait ce commerce des

marchandises turques qu'il recevait en commission et envoyait en échange de l'argent.

Paul Sandaltzi, originaire de Constantinople, était sujet autrichien, trafiquait en détail aux foires; de même le tailleur turc Jean Jacob et Paul Déodat, qui achetait d'un Arabe des chapelets de Jérusalem et les vendait ensuite.

Jean Paul, qui avait passé, dix ans auparavant, par les lazarets de Livorno, se considérait comme sujet autrichien, mais ne payait pas jusqu'alors le tribut, puisqu'on ne le lui exigeait pas encore. Il achetait des articles turcs aux marchands turcs et les vendait aux foires et ailleurs. Dans de pareilles cond tions étaient *Jean Prima*, qui vendait du café et du raisin sec, et *Michale Bellan*, fils d'un prêtre. *Jean Morocovitz* n'avait pas payé le kharadch, parce qu'il était d'abord de religion mahométane. Six à sept ans auparavant, il s'était enfui clandestinement en Pologne et puis en Autriche, avait voyagé aussi en Hollande et à Venise. *Jean Oskan* avait été, pendant son enfance, fait mahométan par violence, mais, après, il fut sauvé par sa mère, qui se réfugia à Vienne où ils vivaient tous les deux d'aumônes.

Anton Gentilomo se disait sujet autrichien, mais ne payait pas de contribution, était marié à une femme viennoise et exportait des bijoux en Turquie. On notait cependant qu'il s'était donné auprès des autorités toujours pour sujet turc. *Anton Melchior* avait passé comme beaucoup d'autres la frontière en Transilvanie, vendant des chapelets de Jérusalem, des croix et des pipes. En des pareilles conditions étaient *Stephan Anamas*, *Christophe Stephan* et *Marin Thomas*.

Emmanuel Baptista était fils d'interprète titulaire auprès de la Porte Ottomane et se considérait par conséquent comme sujet autrichien. Il commerçait, en compagnie de Gabriel Giuseppe et Hadji Mussa, à Vienne. La dernière fois, il avait importé de Turquie des poils de chameau, des chapelets de Jérusalem, etc., et exporté en Turquie de la mercerie. Ayant plusieurs fois importé des marchandises et déclaré à la douane qu'il était sujet ottoman, il avait été fait responsable et se défendit, affirmant que les marchandises étaient adressées au nom de leur commis Nicolas Phronis et par conséquent frappées seulement de $5^0/_0$ de droit de douane, comme le payaient les sujets ottomans. L'interprète assermenté Gregorius Cochini déclara sous serment que Bap-

tista avait importé dernièrement des marchandises non pas pour quatre mille florins mais pour sept mille, et qu'il avait deux fois auparavant exporté en Turquie pour les sommes de quatre à cinq mille florins, en échange de différentes marchandises de Nuremberg et d'autres articles.

Anton Paul, sujet ottoman, payant le kharadch, achète aux marchands viennois et turcs le café, le sucre et les confiseries et les vend aux foires en détail.

Martin Dovlet vivait comme interprète des commerçants turcs et se déclarait sujet autrichien. Il n'avait pas payé la contribution parce qu'on l'estimait sujet turc.

Sous le nom des *Grecs* figurent dans cette conscription, non seulement les Grecs, mais surtout des *Tzintzares* et quelques *Serbes*. Il sont généralement de religion orthodoxe et sujets ottomans. Beaucoup d'entre eux sont originaires de Macédoine, des lieux „tzintzares“ par excellence, comme Voskopoli, Satchista, *Moskopoli*, etc. Quelques-uns d'entre eux désignaient Voskopoli comme une ville d'Albanie et Melnik comme une ville de Thessalie.

Narantzi Jean, de Castoria, en Macédoine, commerçait en compagnie de ses quatre frères: Demeter, Paul, Argiri et Emmanuel. Emmanuel était à Leipzig, les autres trois à Castoria. Jean voyagea pendant seize années plusieurs fois en Turquie et à Leipzig. Il avait depuis quatorze ans un entrepôt à Vienne. Il exportait de Turquie du coton turc, du fil rouge, du maroquin et du safran Il envoyait de Leipzig des marchandises d'origine étrangère et allemande et de Vienne des thalers en espèces.

Konstantin Hadji Jean, de Satchista, exportait de Turquie de la laine et du coton, du fil rouge, du maroquin, du safran, de la cire et les vendait à Vienne, Ratisbonne et Meiningen. En dehors de cela il importait en Turquie des thalers.

Michael Duca, de Satchista, faisait un commerce pareil. Mitcho ou Demeter Psara et ses trois frères de Satchista étaient compagnons avec Panto Mano. Deux des compagnons étaient à Satchista, un à Sérès et Mano à Zemun. Leur commerce était pareil à celui des deux précédents.

Lotho Poliso, de Satschista, commerçait à Vienne et à Leipzig avec les mêmes articles que les précédents et exportait en Turquie de la lingerie, de la draperie et des thalers.

Nicolas Lazar de Satchista était associé avec Nicolas et Paul

Hadji Michael et Theodor Constantin Manusch à Vienne et avait quatre entrepôts. Ils exportaient de Turquie, dans la raison sociale de Paul Hadji Michael, les marchandises en Autriche et d'Amsterdam transito en Turquie. Leur exportation de Turquie comprenait la laine, le coton, le fil turc rouge, le safran et le maroquin pour plus de cent mille florins, leur importation en Turquie de la Hollande: étoffes, mousselines et indigo, pour plus de vingt mille florins par an. Des pays impériaux et royaux ils exportaient ordinairement des thalers en espèces.

Andreas Turka, de Voskopoli, „au royaume d'Albanie", avait passé avant trente-trois ans la frontière à Calafat, avait voyagé en Hongrie, en Italie et en Hollande, faisant un commerce de soixante-dix mille piastres par an. Il exportait de Turquie le fil rouge, le safran, le cuir et la cire, tandis qu'il importait des thalers.

Nicolas Saphir, de Larissa, au „Royaume de Thessalie", était arrivé avant seize ans via Zemun et, la dernière fois, il y a cinq ans. Il importait de Turquie, pour la valeur de soixante mille florins par an, ordinairement du fil rouge, que produisait son compagnon en Turquie, à Larissa, tandis qu'il avait encore un compagnon à Reichenburg. En échange il exportait des thalers.

Zacharias Stanko, de Melnik, en Macédoine, où il était domicilié avec sa femme et ses enfants. Depuis vingt-trois ans il demeure à Vienne et voyage de Vienne en Turquie par Zemun, en exportant de cet États la laine, le coton, le cuir, la cire et y expédiant du verre, des articles nurembergeois et thalers. Il avait trois magasins à Vienne et travaillait de compagnie avec son frère Malzo Stanko.

Dimo Alexandre Hapza, de Satchista, faisait le commerce avec les mêmes articles que les précédents, mais en commission sous la raison sociale de *Costa Radoplo* et *Lazar Janko*. *Dimo Mavrodi*, en compagnie avec son frère, de Satchista, exportait de Turquie les mêmes articles et importait des broderies, de la lingerie et des thalers. Son trafic s'évaluait à huit mille florins. *Demetri Hadji Kotzio*, de Satchista, faisait un pareil commerce, atteignant la valeur de dix mille florins.

Kiriak Basili, d'Argyrokastro, en compagnie avec ses frères, Margaret, Konstanti et Kiriko, trafiquait pour la valeur de quarante mille piastres, exportant coton, safran, fil rouge, café, etc. et important des marchandises leipzigeoises. *Anton Stalitzko*

„de Voskopoli, en Macédoine“, en société avec George Agatschi, commerçait, sous la raison sociale de *Nasti Vischna*, en exportant coton, safran, cuir et important des thalers.

Michael Jean de Yanina, en Épire, négociait comme commis de *Lazar Michaël* pour la valeur de cinquante mille florins par an, en exportant: laine, coton, maroquin, cuir de mouton, cire, safran, et important: du drap silésien et hollandais et surtout des thalers. *Jean Russi*, de Satchista, commis ou facteur de *Georges Constantin*, exportait les mêmes articles que le précédent et encore des peaux de lièvres pour la valeur de cinquante mille piastres et importait des thalers. *Hadji Patzatzi*, de Voskopoli, faisait le commerce pour la valeur de cinquante mille florins, exportant de la laine, du coton et important des thalers et quelque étoffe hollandaise. Il avait cinq magasins à Vienne. Ses compagnons étaient *Athanase Čanat*, à Vienne, et *Alexio Gočo*, à Zemun.

Mitscho ou *Demeter Filzoglu*, de Kastoria, faisait un trafic de quinze mille par an, avait deux magasins et négociait en compagnie de ses trois frères: Philaktos, Anastase et Thomas, les deux premiers demeurant à Tokay et le dernier à Zemun. Ils apportaient de Turquie du coton, du maroquin, du safran, du fil rouge et du riz et vendaient ces articles à Vienne et à Leipzig, exportant des thalers.

Anastase Demetri Kephala, de Larissa, avait trois frères comme compagnons: Basili et Grégori, en Turquie et Nanakos, à Leipzig. Il avait un magasin. Il exportait de la Turquie pour vingt mille florins de fil rouge et importait des thalers en espèces. Il avait antérieurement importé aussi des marchandises allemandes de Leipzig.

Zacho Peschi, „de Melenik, en Thessalie“, exportait pour trente mille piastres de laine et de coton, en compagnie de *Slatko Theodor* et *Theodor Raiko*, ayant trois magasins.

Panayot Konstantin, de Melnik, demeurant à Vienne, avec sa femme et ses enfants, exportait du coton, *Dimitri Georgi*, de Makriniza, en Thessalie, commis de *Pano Constandu*, absent, qui avait deux magasins en compagnie de ses frères Stephan et Anastase à Yanina, en „royaume d'Épire“. Ils avaient des comptoirs à Vienne et Constantinople, en Morée et à Larissa. Ils exportaient coton, fil rouge turc, des poils de chameaux, vitriol, orpiment, colles de poissons et carmeline pour cinquante

6

mille florins par an et importaient des articles de Leipzig, de la mercerie du pays, des broderies et des thalers.

Radovan Hadji Vulko, de Rassova, en Bulgarie, domicilié à Melnik, avec sa femme et ses enfants, trafiquait pour vingt mille piastres de coton, en compagnie de *Hadji Michaël* de Melnik. *Athanasius Constantin*, de Aya, en Macédoine, exportait pour dix mille piastres de coton et de fil rouge. *Siméon Vulko*, de Rassova, et son compagnon, *Radi Hadji Nicolas*, échangeaient le coton contre des thalers, pour cinq mille piastres. *Lephteri Brassoli*, de Trnovo, en Thessalie, en compagnie avec *Saphiri Mitscho*, en Turquie, et *Margarith Dimo*, en Hongrie, ayant trois magasins, exportaient coton, fil rouge, etc., pour vingt mille florins.

Nicolas Camar, de Sérès, avait apporté trente-seize balles de coton. *George Constantin*, de Satchista, vend à Vienne, à Leipzig et Linz du coton, du fil rouge, du marcquin et du safran, pour trois mille florins.

Anastase Panajotti, de Deschina, en Épire, domicilié en cette localité avec sa femme et ses enfants, avait le passeport de Zemun et le certificat de lazaret de Banovzé. Ses compagnons étaient son frère Demetri et Diamandi Alexi, vivant à Bucarest. Il avait dernièrement exporté de Turquie pour trente mille florins de fil rouge turc et coton et en échange n'avait rien importé que des thalers en espèces.

Hadji Kiritzi Dimitri, domicilié à Tyrnavon, en Thessalie, était en compagnie de Théodore Janaki et Hadji Daniel Anastasi, qui vivaient à Tyrnavon. Il y avait deux ans et demi qu'il avait passé la frontière à Zemun et apporté de la Turquie deux cent huit balles de fil rouge turc, de la valeur de quatre-vingt mille florins, sous la raison sociale de Théodore Ianaki, et importé des thalers.

George Pano, de Ianina, a exporté cent quarante balles de fil rouge turc pour la valeur de soixante mille florins, sous la raison sociale de son principal *Saphir Chrysopoulo*, qui était en ce temps à Ambélakia, en Thessalie.

Constantin Dambtscho, de Moscopoli, en Macédoine, établi à Vienne, orthodoxe comme tous les autres „Grecs", sa femme et ses enfants étant de religion catholique romaine. Il était absent de Turquie depuis seize ans et ne payait pas le kharadch. Il était né sujet turc, mais il n'hésitait pas à se déclarer vassal impérial royal, si Sa Majesté l'accepterait sous sa protection et lui laisserait

les privilèges dont jouissaient les autres marchands turcs. Il ne payait ni contribution, ni impôt autrichien, parce qu'on ne le lui demandait jamais. Il avait deux magasins à Vienne et recevait de Turquie laine, coton et cuir pour vingt mille florins.

Michaël Vretta Suban, de Voskopoli, orthodoxe, avec femme et enfants catholiques, ne payait pas le kharadch, mais payait bien la contribution autrichienne pour sa maison à Vienne. Il avait un magasin et trafiquait dernièrement encore en compagnie de son frère, Dimo, sous la raison sociale de son défunt père Costa Vretta Šuban, maintenant en son nom ou au nom de son frère. Ils exportaient principalement du cuir, pour quarante mille florins, et importaient mercerie et thalers.

Christoph Déméter, de Thessalonique, installé à Vienne, avec sa mère. Il exportait pour vingt mille florins : coton, vin, raisins secs, figues, citrons, huile, encens, fil rouge et blanc turc et importait verrerie, étoffe, thalers. Ses compagnons étaient Panajot Castro, à Trieste, et George Calendaria, à Smyrne.

Sterio Jani, d'Ambélakia, en Thessalie, a apporté, sept mois auparavant, via Zemun, vingt balles de fil rouge turc, de la valeur de 7-8.000 fl. Ses compagnons étaient ses frères, Saphir et Nicolas, à Larissa.

Nicolas Déméter, de Pélagonia, en Macédoine, où il était domicilié avec sa femme et ses enfants. Il a passé la frontière à Zemun premièrement, depuis trente-deux ans, et dernièrement un an et demi auparavant ; il avait quatre entrepôts, exportait la laine, le coton, la cire, pour quarante mille florins et importait des thalers.

Sterio Kosta, de Tyrnavon, en compagnie de Panaïot Jean, exportait de la laine, du coton, de la cire et importait des thalers. Son compagnon, Panaïot Jean, était originaire de Cerna-Voda, en Bulgarie.

Nicolas Hadji Jean, de Pélagonia, faisait le commerce en compagnie de son père, pour vingt mille florins : coton et maroquin et importait des thalers. *Nicolas Suirto*, de Sélénitza, en Épire, avait trois entrepôts et deux compagnons : le frère, Christophe Jean, à Breslau, et Scarlato Maurocordato, à Constantinople. Ils exportaient : coton, fil rouge turc, *filo* (poil) d'Angora, fournis à l'usine impériale de Linz, selon un contrat.

Quelques années auparavant, il importait du café turc, et, au com-

mencement de l'année il a fait parvenir à Alexandrie trois cent quarante sept quintaux La douane exigeait, en plus de 5⁰/₀ que payaient les marchands turcs, dix florins et quarante kreutzers de hausse par quintal. Il a renvoyé ce café à Venise. Son trafic s'élevait à quarante mille florins. Il importait des étoffes leipzigeoises, des soieries et surtout des thalers.

Adami Argiri, âgé de trente-six ans, est venu de Voskopoli, il y a déjà vingt et un ans, et est allé souvent en Turquie. Il avait sa femme et ses enfants à Vienne et son compagnon, Jean Adam, à Voskopoli. Il trafiquait avec la laine, le coton, le fil rouge turc, le cuir, le maroquin et importait des thalers.

Constantin Ziringoti, de l'île de Skiro, de l'Archipel, passait, depuis douze ans, souvent, comme les autres marchands, la frontière à Zemun, avait trois entrepôts à Vienne et des compagnons, *Lui Leti* et *Lazaro Devetschi Oglou*, à Constantinople, et *Pogoš-Aga* et frère à Smyrne. Il faisait un commerce, pour quinze mille florins, de figues, raisin sec, café, fil rouge, tissu turc, articles de Nuremberg et de Styrie, étoffes, lingerie, chapeaux, bas de soie, boutons d'or et des produits d'usine de fil lyonnais, pour la valeur de dix mille florins, via Zemun, sous sa raison sociale, et via Trieste, sous la raison de Panaïot Gligorachi.

Mahau Malavistian, de Bitola (Bitolj), en Macédoine, âgé de cinquante-sept ans, avait passé premièrement la frontière de Serbie avant trente-trois ans, et, pour la dernière fois, avant vingt-deux ans, à Mehadia; il a vécu en Autriche, en Saxe et dans les pays de l'Empire, est resté sujet turc, mais ne payait nulle part de tribut. Avant sept ans il était venu de Leipzig et voulait rester là jusqu'à l'arrivée de son fils d'Angleterre, après quoi il allait décider de son établissement fixe. Ce fils était son compagnon. Il avait trafiqué d'abord avec le cuir, mais sans succès, et puis avec le vin muscat, qui lui fut, une fois, en 1759, en quantité de 140 seaux, confisqué, parce qu'il trafiquait en détail *(a la minuta)*. Il envoyait en Turquie l'argent comptant.

Christoph Margarit, d'Argyrokastro, payait sa contribution en Turquie, une somme de 100 piastres par an, mais pas de kharadch, parce qu'il était absent. Il a ses compagnons: son frère, Basili, à Trieste et son beau-frère, Bulio Jean, à Vienne. Il exportait de Turquie fil rouge, coton, cuir, huile et confiseries, en valeur de trente mille florins et importait en Turquie, en échange, des étoffes de Leipzig et des thalers.

Constantin Popovitz, de Melenik, „au royaume de Thessalie", y domicilié, était venu avant trente-sept ans via Belgrade et passait souvent par là. Il avait trois entrepôts, était associé avec Spandoni Hadji Petko, qui se trouvait à Sérès. Il exportait de Turquie uniquement du coton, pour la valeur de vingt mille florins par an.

Constantin Zimbovitz, „de Voscopoli en Albanie", a passé la frontière à Belgrade premièrement en 1741 et souvent après. Il avait autrefois exporté du coton turc sous la raison sociale de son ancien compagnon, *George Dimas*, et à présent il était courtier de commerce oriental.

Manoli Sava, originaire de Constantinople, âgé de quarante-deux ans, avait passé la frontière de Zemun avant vingt et un ans et plusieurs fois depuis; a vécu à Vienne et à Graz. Avait son entrepôt et ses compagnons: Anton Abraham à Constantinople et Constantin Abraham à Jassy, en Moldavie. Son exportation était: coton, fil rouge, orpiment, pour la valeur de dix-huit mille florins et l'importation de merceries et des thalers.

Cristoph Kurtovitz, âgé de vingt-huit ans, originaire de Trebinje, en Herzégovine, y domicilié. Il payait son kharadch et la contribution. Il était venu premièrement avant onze ans et pour la dernière fois, avant sept ans, via Trieste. Il avait deux magasins et deux caves et était associé à son frère *Maxime Kurtovitz* [1], qui était à Smyrne. Il exportait: coton, huile, fil rouge, vin et confiseries, pour la valeur de cent mille florins par an et importait de la mercerie et des thalers.

Vulko Danith, „de Philippopoli, en Macédoine", faisait le commerce à Vienne et à Pest, avait deux magasins, en compagnie avec *Jean Hadji Constantin* et *George Hadji Athanasi;* exportait coton, cuir, poils de chèvre, pour trente mille florins et importait des thalers.

Lazar George, de Satchista, en Macédoine, en compagnie de son père, George Nicolas Lazar, qui vivait à Satchista, et de son frère, Jean George Lazar, à Vienne. Exportation: coton, fil rouge, safran, maroquin, pour soixante mille florins, importation: étoffes

[1] Makso Kurtović est mentionné entre les donateurs de l'ancienne église de St. Spiridon à Trieste, qui fut érigée en 1748. Cf. Dj. Rajković, *Pitanje crkve sv. Spiridona u Trstu, Letopis M. S.*, 119, p. 112. Son frère Jean était un membre considérable de la communauté serbe à Trieste.

hollandaises d'Amsterdam, mousseline et, d'autres articles de Leipzig et surtout des thalers.

Jean George, de Agrapha, en Thessalie, venu avant dix-huit ans; avait vécu à Temeschwar et surtout à Vienne, comme commis du marchand grec *Mino Philipp*, de Negusta, en Macédoine, qui vivait à cette époque à Vienne; voyageait souvent à Mehadia, pour apporter des marchandises que lui envoyait son principal. Ce principal avait un magasin à Vienne et un compagnon en Turquie: Panaïot Hadji Christo. Exportation: laine, coton, cire, peaux de lièvres, pour vingt-cinq mille florins; importation: thalers.

Marco Demeter, de Satchista, exportait: safran, peaux de lièvres, coton, fil rouge, pour cinq mille florins. importait des articles de Nuremberg et de Styrie et broderies. *George Hadji Iconom*, de Rastok, au „Royaume de Bulgarie", exportait coton en échange de thalers, pour la valeur de quinze mille florins. *Élias Radovan*, de Rastok, était associé à *Hadji Lasko* et *Nicolas Mutafzi*, à Rastok; il exportait du coton pour quarante mille florins et importait des thalers. *Cristoph Nicolovitz*, de Sofia, achetait aux commerçants turcs de Vienne des marchandises pour cinquante mille florins environ et les vendait ensuite à Leipzig et dans d'autres lieux. *Théodor Dimitrovitz*, de Vidin, était barbier des sujets ottomans et exerçait son métier dans son appartement.

Jean Miletić[1], originaire de Sarajevo, „au Royaume de Bosnie" installé à Vienne, âgé de cinquante ans, venu avant dix-neuf ans, via Fiume. Il voyageait à Leipzig ou en Italie („Welschland"). Il avait magasin et entrepôt, en compagnie de *Diamandi Rali*. Exportation: coton, cuirs, fil rouge, orpiment, pour vingt mille florins, qu'il vendait en partie à Vienne et en partie à Leipzig. Importation: thalers, marchandises leipzigeoises, comme mousseline, étoffe, porcelaine, etc.

George Buno, de Kotschana, était marchand de bétail, en compagnie de *Demeter Farovitch*, en Hongrie, et *Nicolas Petrovitz*, en Turquie. Il recevait environ dix mille porcs, de la valeur de cinquante mille florins, et les vendait en Autriche, Saxe, Prusse et dans l'Empire. Il démontrait par ses certificats qu'il avait

---

[1] Sur le procès de l'héritage de Jean Miletić, mort en 1790, voy. mon étude: *Jedan spor o trgovačko nasledstvo sarajevskih Miletića s kraja 18 veka* dans „Godišnjica Nikole Čupića", XLII, 1933, pp. 182-189.

payé dans la seule année 1863, à titre de douane et taxes, 32.351 florins et n'importait en Turquie que des traites et des thalers en espèces. *Demetri Sava*, de Yanina, âgé de quarante-cinq ans, avait franchi la frontière avant trente-trois ans, avait passé vingt et un an à Petrovaradin et Novi Sad (Neusatz). Il avait quatre entrepôts. Exportation: coton, pour vingt mille florins, et importation des thalers.

Jean Papapoliso, de Selenitza, en Macédoine, avait séjourné aussi en Hongrie et à Trieste, avait deux entrepôts et trois frères comme compagnons: à Breslau, Smyrne et dans sa ville natale, et aussi d'autres compagnons: *Manoli George Bacali*, à Tyrnavon, en Thessalie, et *Panayotti Gligheraki*, à Trieste. Exportation: huile, fil rouge, coton, fruits, vin, café, pour cinquante mille florins environ. Importation: objets d'acier et de fer, des thalers et traites à Smyrne et autres lieux en Turquie.

Auxendi ou *Alexandre Augurasto*, âgé de quatre-vingt ans, avec femme et enfants, de la ville de Servia, en Thessalie, est venu avant trente et un ans à cause d'un procès contre la ville de Kecskemet en Hongrie; demeure chez George Buno et ne commerce pas. *Rali Diamandi*, de Castoria, commerçait en compagnie de Jean Miletić.

Jeon Popp, de Servia, âgé de 57 ans, a passé la frontière il y a quarante-cinq ans et pour la dernière fois il y a vingt-deux ans; s'est marié à Breslau; est établi à Thalia, comté de Zemun, où il a vécu, puis à Pest et surtout à Vienne; avait, en commun avec ses frères, maison et propriété dans sa ville natale. Il se proposait d'amener tous ses parents aux pays impériaux-royaux. Il s'occupait seulement de l'affaire d'un procès.

Anastasi Constantin Papp, de Castoria, en compagnie de son père et deux oncles, dont le père vivait à Castoria, un oncle, George, à Zemun et un autre, Michel, à Sèrès. Exportation: coton, fil rouge, safran, maroquin, pour la valeur de quinze mille florins, vendant à Leipzig fil rouge et autres marchandises à Vienne. Importation: thalers et traites.

Apostolo Christodolo, âgé de vingt-deux ans, de Castoria; avait passé avant huit ans à Zemun, vivait à Leipzig et à Vienne; il avait deux frères comme compagnons; l'un à Leipzig et l'autre à la maison. Exportation: coton, fil rouge, safran, maroquin, pour

quinze mille florins; importation: quelquefois des articles de Leipzig et surtout des thalers.

Kiro George Pesčar, de Voscopoli, avait un entrepôt, en compagnie de Costa Velegradi, „à Sérês, en Thessalie“. Exportation: coton et toute sorte de cuirs, pour quarante mille florins. Importation: des marchandises de Nuremberg, Styrie et Hollande.

Jean Siaguna, de Voscopoli, âgé de vingt-deux ans; a passé la frontière à Zemun il y a huit ans; entre temps, il a étudié, dix-huit mois, à Presbourg, en compagnie de son père *Constantin Simbovitz*. Il exportait du coton pour trente-trois mille florins et importait des thalers.

Nicolas Zacho, par exception de ces Grecs, était de religion catholique, originaire de Tyrnovon, en Thessalie. Il avait été forcé par les Turcs de se convertir au mahométanisme, s'est ensuite échappé en Autriche, et à Kronstadt il a embrassé le catholicisme; ensuite il n'osait plus retourner en Turquie, et se considérait sujet autrichien. Il vivait comme interprète des marchands turcs à Vienne.

Hadji George Tschihan, de Voscopoli, passé par Mehadia; exportait coton pour six mille florins et importait thalers. *Jean Constantin Argiri*, de Castoria, était déjà sous le régime autrichien à Belgrad; il a passé ensuite, en 1739, la frontière pour la première fois et en 1751 la dernière fois; sejournait à Vienne, en Bohême et Moravie. Il voulait y terminer ses affaires et puis retourner.

Theofilus Catergar, de Yanina, importait de Valachie du cuir de Russie; á savoir avant deux ans il en avait importé pour cent vingt mille florins et vendu à Vienne, et en échange il a exporté des faux de Styrie en Russie.

Leoni Amiro, de l'île de Chio, est arrivé par la Hollande et Hambourg et par la Saxe et se proposait de revenir en Hollande, lorsqu'il aura terminé ses affaires. Il a exporté de Hollande, France et Italie („Welschland“) des étoffes, des draps, de la mousseline. Dans les cinq dernières années il a exporté pour deux millions de florins.

Jean Emmanuel, de Voscopoli, faisait, en compagnie de son frère, à Voscopoli, un trafic de laine et coton, de la valeur de quinze mille florins.

Théodor Nicolas, âgé seize ans, de Castoria; après la mort de son père il était en compagnie de son frère, Theocar, à Pest, et avec Anastase Constantin, à Sérès. Ils exportaient: coton, fil rouge et safran, pour quarante mille florins par an, et les vendaient à Vienne et à Leipzig, et importaient en Turquie des articles leipzigeois et des thalers.

Themeli Christo, d'Argyrocastro, en compagnie de Jean Kirko à Constantinople, était sous la protection de l'Espagne et ne payait pas le kharadch ; vendait quelquefois des marchandises turques et vivait pauvrement.

Apostole Simeon Popovitz, en Trikala, en Thessalie. Il s'était refugié de Turquie il y avait vingt-trois ans, pour échapper à la contrainte de conversion au mahométanisme, et pour cela il n'osait plus rentrer en Turquie. Il aurait été cafetier dans la dernière guerre prussienne et attendait une pareille occasion. Entre temps il vendait pour le compte des autres marchands des confiseries en gros et en détail *(all' ingrosso, alla minuta).* Il ne payait pas d'impôts ni de contributions.

Demeter Panuschi, de Tyrnovo, en Thesalie, séjournait à Vienne, à Leipzig et à Berlin et exportait de la Turquie du coton et de la laine, du fil rouge, pour cinq mille florins, et les vendait à Vienne et en Saxe, exportant des thalers.

Peter Nicolaus, de Nich, est venu avant trente ans et n'est plus rentré; il vivait avec sa femme; entre temps il a vécu onze ans en Hongrie. A Vienne il servait comme fonctionnaire ecclésiastique à la chapelle grecque. Il faisait le commerce ordinairement aux foires pour du café, du sucre et différentes confiseries turques en détail, qu'il achetait aux marchands de cette ville ou aux marchands turcs.

Sissi Georgi, de Tzeritzen, en Macédoine, installé avec sa femme, est venu pendant la dernière guerre turque, et pour la dernière fois a franchi la frontière à Zemun, l'année passée, en compagnie du baron Penkler. Il avait un salon de coiffeur pour les sujets turcs, en compagnie de Theodor Theochari.

Nicolo Dimo Ma'agitsch, „de Voscopoli, en Albanie", installé avec sa femme et ses enfants. Il avait un entrepôt, en compagnie de son frère, Athanase, qui est parti pour Zemun, et *Vrussi Kosta,* qui était à Sérès. Il exportait du coton pour la valeur de trente mille florins et importait de la mercerie.

Pulio Jean, de Argyrocastro, en Macédoine, avec sa femme et ses enfants. Il payait des tributs et le kharadch; avait passé par Zemun, en 1752 et 1763, avait entrepôt en compagnie de *Cristoph Margarith.*

Hormis ces 134 commerçants ottomans qui étaient présents à Vienne il y en avait qui faisaient le commerce tout seuls ou en compagnie des autres, mais n'étaient pas présents au moment de la conscription.

Les commerçants de cette catégorie étaient: les frères Déméter et Paul Argyri à Castoria, et Emmanuel Jean, à Leipzig, Jean Constantin, à Satchista, et George Manussi, au même lieu. Les frères Neranzi Theodor, à Satchista, et Jean Psara, à Sérès; Pando Mano, à Zemun. Les frères Nico et Paul Hadji Michael, à Satchista. Theodor Constantin Manusi au même lieu. Nicola Risto, en Turquie, Thomas Jean, à Krichenberg. Les frères Jean et George Hadji Safir, à Satchista, Malzo Stanko, en Turquie, Constantin Maurodi, à Satchista, Paul Hadji Kozi, au même lieu, les frères Margarit, Constantin et Kyriak Basili, en Turquie, George Agatschi, Lazar Michael et Athanas, Conat, à Satchista, Alexius George Gogo, à Zemun, les frères Philocros Anastas, à Tokay, et Thomas Filzoglu, à Zemun; les frères Basilius, Gregorius, en Turquie, et Nannaias Kephala, à Leipzig; Slatko Theodor, en Turquie, Theodor Rajko et Manoli Calfovitz, de la même localité; les frères Panno, Stephan et Anastase Costando, en Turquie, Hadji Michael de Melenik, en Thessalie, George Pesco et Manuel Spaho, à Yanina, Radi Hadji Nicola, à Raslova, en Macédoine; Štatiri Mitscho, en Turquie, Margarith Bimo, en Hongrie, Démeter Čančar et Démèter Panajot, en Turquie, Diamandi Alexi, à Bucarest, Théodore Yanaki et Hadji Daniel Anastase, à Tyrnovo, Saphir Chrisopulo, à Ambelaky, en Thessalie, Dimo Vretta Saban, à Trieste, George Čapudana, à Smyrne; les frères Saphir et Nicola Jean, à Larissa, Hadji Jean, à Pélagonie, en Macédoine, Christoph Jean Scurto, à Breslau, Scarlato Maurochordato, à Constantinople, les frères Jean et Argyri Adam, à Voscopoli, Lui Letti et Lazar Devetschi Oglu, à Constantinople, Pagos Ana, à Smyrne, Théodore Malavistian, à Londres, Basilius Margarit, à Trieste, Špandoni Hadji Petko, à Sérès, Anton Abraham, à Constantinople, Constantin Abraham, à Jassy, Maximus Curtovitz, à Smyrne, Jean Hadji Constantin et George Hadji Athanasi, à Philippopoli, en Macédoine, George

Nicola Lazar et Jean George Lazar, à Satchista, Mino Philipp, à Vidin, Panajotta Hadji Christo, en Turquie, Nicolas Démeter, à Satchista, Hadji Lasko et Nicolas Mutafzi, à Raslok (Razlog), en Bulgarie, Démèter Taroviz, en Hongrie, Nicolas Petroviz, en Turquie, Christoph Pappapolisa, à Thessalonique, Nicolas Pappapolisa à Breslau et Constantin Pappapolisa à Smyrne, Constantin Papp, à Castoria, George Papp, à Zemun, et Michael Papp, à Sérès, George Christodulo, à Leipzig, Apostolo Christodulo, à Castoria, Costa Velegradi, à Sérès, Constantin Manuoli, à Voscopoli, en Albanie, Théodore Nicolai, à Pest, en Hongrie, Anastase Constantin, à Sérès, Kyrko Jean, à Constantinople, Athanase Malagetsch, à Zemun, Wruschio Čosta, à Sérès, Emir Ibrahim à Belgrade, Hadji Ibrahim Aga, à Constantinople. Hadji Ahmet, à Allaja, Hadji Mehmed Aga, à Philippopolis, Molla Hassan, à Mehadia, Ismaïl Aga, à Vidin, Muscha Aga, à Constantinople, Ally Bassa, Śimon Levi et Elias Balza, à Constantinople, N. Teochari, fourreur de la Cour, à Constantinople, Aaron Coin, au même lieu, Šalomon Amaš, à Belgrade, Sabathay Coin, à Vidin, Samuel Assal, à Belgrade, Isaac Gabriel, à Vidin, Abraham et Isaac Russo, à Belgrade, Esdra Meborach, à Niche, Nassuf Bassa, à Belgrade, Gabriel Giussepo et Hadji Mussa, à Constantinople, George Sinna et Costa Wellegradon, de Voscopoli, Molla Mustapha, à Presbourg, Jacob et Eryus, Juifs turcs, à Belgrade, Paul Hadji Anastase et Andreas Diaguma, en Turquie, Michael Constantin, à Leipzig. Demetrius Parochlija, en Hongrie, Théodore Emanuel et Nicolas Wretta Giras, en Turquie, Jean Constantin, à Leipzig, Jean Constantin et Jean Chilatsch, en Turquie, Stampo Raffas, à Pest ; en somme : 134.

Il y avait dans l'ensemble, entre présents et absents, 268.

Vasilj Popovic.

COMPTES-RENDUS

Wilhelm Holmqvist, *Kunstprobleme der Merowingerzeit* (publications de l'Académie Suédoise), Stockholm 1939.

Ce travail étendu donne une large place à l'élément germanique, par lequel commence cette étude, si nouvelle, mais dans ce premier chapitre il doit étudier la théorie, la plus fondée,

d'une influence byzantine, fût-ce même par ce canal longobard qu'on pourrait difficilement admettre, et celle d'une origine orientale, „orientale-irlandaise", même „syrienne". L'hypothèse „nordique" de M. Strzygowski est victorieusement rejetée (p. 21 et suiv.). Un paragraphe présente la comparaison avec la „Flechtornamentik" chez les Coptes (p. 29 et suiv: Baouit et ailleurs; riche illustration). Un des chapitres les plus recommandables est celui qui traite, pour la première fois, des „routes d'art" (p. 73 et suiv.): il est question d'une d'entre elles qui atteint, partant de l'Égypte, les Gaules avant d'arriver en Islande. Comme voies, „la Mer Noire et les pays de Danube", ou „l'Italie et les passages des Alpes", sans compter une plus ancienne voie romaine. Est rappelée l'opinion de M. N. Åberg d'une médiation wisigothe (mais celle-ci n'est-elle pas dérivée d'un fonds trouvé par ces Germains dans la population romane au milieu de laquelle ils s'étaient établis?; cf. p. 77). L'auteur croit à une transmission directe, par Marseille (p. 37). Suit l'analyse des types orientaux eux-mêmes. Ici, de nouveau réapparaissent des possibilités du côté de la Mer Noire et du Bas-Danube (p. 109). Sur les saints cavaliers, p. 110 et suiv. (on a essayé de découvrir... Odin. Sur Anubis sanctifié, dont St. Christophe le Cynocéphale, p. 156). Pour le développement ultérieur, l'influence du christianisme (p. 185 et suiv.) et du commerce.

* * *

Salvatore Sibilia, *La Romania, da Decebalo a Carol II, visione storica in relazione ai rapporti con l'Italia*, Bologne (1939).

C'est un excellent livre, M. Salvatore Sibilia connait la Roumanie, et il s'est donné la peine d'en apprendre le passé, qu'il présente largement et avec compréhension et chaleur. Les opinions des chercheurs roumains sont analysées. Quelques fautes d'impression n'arrêtent pas. L'auteur, qui a donné déjà plusieurs études historiques, même sur Anagni, qu'il parait affectionner, a le talent d'un écrivain.

Il fallait bien s'attendre que M. Sibilia, à l'encontre d'autres écrivains italiens, gagnés par une propagande habile, mais malhonnête, accepte les solutions sur l'ancienneté et la permanence de l'élément roumain dans sa patrie, qui s'imposent à toute intelligence ouverte et à tout esprit de bon sens.

Recueillons la définition d'Étienne-le-Grand, prince de Moldavie, combattant pour son pays et sa foi, à côté de „David et Judas Macchabée“ (p. 99). Le jugement sur le prince Cuza (un prince „faible“) ne correspond pas à la réalité.

Aussi un bon chapitre sur la littérature roumaine, avec la description de Rome à l'époque des études d'un Georges Asachi. Les rapports avec l'Italie sont toujours considérés avec attention.

* * *

Κύριλλος Λούκαρις (1572-1638), τόμος ἐκδιδόμενος ἐπὶ τῇ τριακοσιετηρίδι τοῦ θανάτου αὐτοῦ (1638-1938), ἐπιμελείᾳ τῆς Ἑταιρείας κρητικῶν σπουδῶν καὶ συλλόγου μεσαιωνικῶν γραμμάτων, Athènes (1939).

Ce splendide ouvrage, dû à une pieuse collaboration, présente, sur la base des sources nombreuses, la carrière de celui qui, comme chef de l'Église orthodoxe, obliqua, par opposition à la propagande jésuite, vers le calvinisme protecteur, qui chercha et trouva l'appui des riches et fiers princes roumains, héritiers de l'idée impériale, et réussit à dominer quelque temps de son intelligence, de son habileté et de sa popularité même les convoitises des chefs de l'Empire Ottoman et l'esprit d'intrigue des siens. Il fut un chef des Grecs, sans affirmer, dans sa situation à son époque, l'idée nationale.

Une brève histoire du Patriarcat sous les maîtres musulmans précède la biographie. Arrivant à Cyrille lui-même, il faut tenir compte de tout ce qu'il apportait comme connaissance du monde latin par son origine crétoise, étant fils de Grec libre (il se moque des „mixobarbares“ Stan, le Slave, et Phrantzilas, le Franc). Ses études à Venise, sous Maxime Margounios, évêque de Cerigo, élargirent aussi son horizon, le lendemain de la perte de Chypre par la république. Il fut un des élèves de l'Université de Padoue. Il connut Gabriel Sévéros, chef de la communauté grecque vénitienne. Mélétius Pigas, le correspondant de Michel-le-Brave, prince de Valachie, le fit venir à Constantinople, et, à l'époque des guerres du héros roumain contre les Turcs et des espérances du rétablissement par et pour lui de l'Empire, il passa quelque temps, comme aussi le Patriarche oecuménique Jérémie II et Nicéphore le didascale, en pays roumain, où on débattait alors l'idée de l'union avec Rome. Il connut aussi la Pologne dominée par les Jésuites. Il était en Égypte

dès 1601, et le voici pendant dix-neuf ans chef de cette Église. Vicaire de Constantinople en 1612, il se rend aussitôt en Moldavie, auprès du grand prince, d'éducation vénitienne lui aussi, Radu Mihnea. Il revint, accablé d'accusations, comme ami des „luthériens", à l'époque où en Transylvanie Gabriel Bethlen était le bouclier du calvinisme. Il s'abrite de nouveau à Alexandrie.

Dès cette époque, il a des relations avec ce monde calviniste, et c'est l'aspect sous lequel il s'installe comme Patriarche à Constantinople en 1620; sa lutte contre ses coreligionnaires même et contre les maitres turcs commence. Les détails sont cherchés, pour les Histoires de l'Empire, dans Hammer seul, mais aussi dans les documents contemporains de la collection roumaine Hurmuzaki. Ce que les auteurs suivent de plus près c'est le duel avec la propagande catholique.

Telle est l'étude de M. Ad. N. Diamantopoulos. Le Métropolite Jézéchiel reprend le sujet surtout au point de vue littéraire. Le P. Porphyrios, archevêque de Sinaï, donne un des actes de la longue querelle entre les moines du célèbre couvent et le Patriarcat d'Alexandrie. D'autres prélats ajoutent leur contribution documentaire. Suit une étude sur l'époque, par M. Georges I. Arvanitidis: il est question des rapports, essentiels, avec le représentant des Provinces Unies de Hollande, Cornélis Haga, dont le portrait figure à côté de ceux du Patriarche et d'Athanase Patellarios, qui le remplaça provisoirement. Les rapports avec les agents diplomatiques sont largement analysés. Il y aurait eu beaucoup à trouver dans les sources roumaines, aussi dans nos propres publications documentaires. Le récit arrive à la mort tragique de Cyrille et à ses conséquences.

Est donnée, au milieu des autres illustrations, d'une belle exécution, la chapelle de la Vierge à Chalké, où furent transportés furtivement les restes du plus grand homme que la grécité eût produit depuis longtemps. Quelques pages du vénérable érudit Manuel I. Gédéon finissent ce beau volume.

Les rapports avec le calvinisme nous semblent, malgré toutes ces recherches, si zélées, pouvoir être repris. Cyrille le mérite bien (cf. aussi une conférence que nous avons donnée à la Faculté de théologie protestante de Paris, dans notre *Revue historique du Sud-Est européen).*

* * *

Silvio Giuseppe Mercati, *Venezia e la poesia neo-greca* (extrait du volume *Italia e Grecia a cura dell'Instituto per le relazioni culturali con l'Estero)*, Florence 1939.

M. Mercati constate, en partie, les liens étroits entre la nouvelle Constantinople et cette Venise qu'il n'appelle pas byzantine et qui n'est pas glorifiée à l'époque des empereurs, étant considérée seulement comme une riche place de commerce. Une exception au XV-e siècle à l'occasion du Concile de Florence, mais Sgouropoulo reconnaît dans la Pala d'oro des objets du culte arrachés au couvent du Pantokrator. On reprochera aux Vénitiens de n'avoir pas sauvé Constantinople des Turcs. La pièce analysée aux pages 314-315 remonte sans doute au moyen-âge; elle donne une large description de la cité (κονδάκις est le terme habituel pour les bandes écrites entre les mains des Saints). La poésie néo-grecque met tout cela parfois ensemble. Certains de ces témoignages montrent de la part de l'auteur de ces chants une connaissance profonde de la vie vénitienne, avec sa richesse de costumes, ses broderies, ses parfums, son campanile. Il aurait fallu noter la région d'où viennent les chants; certains sont du Magne. Il est naturel qu'on en trouve en Crète, à Rhodes. A l'époque phanariote encore, ces liens persistent, comme dans l'histoire de la tragédie de Stavraki.

Quelques pages, toutes nouvelles, présentent les chantres grecs de la guerre pour la défense de la domination vénitienne en Crète (p. 318 et suiv.).

Toute une partie de cette étude, si originale, concerne le jugement des Ioniens sur la domination de Venise. Les jugements des écrivains grecs contemporains, de Bikélas à Karkavitsas, sont ensuite mentionnés. Parlant incidentellement des Roumains, il faut rectifier que Caragiale n'a ni traduit, ni imité Goldoni (p. 326).

N. Iorga.

CHRONIQUE

On trouvera beaucoup d'informations utiles dans d'étude de M. Ernst Dickenmann, dans l'*Archivum Europae centro-orientalis*, V (1939), sur les noms de rivières de la région de la Save, sur les noms pré-slaves des rivières balcaniques et même russes

(pp. 28-29). M. Dénes Jánossy sur l'émigration hongroise en Turquie après 1848, Kossuth lui-même ayant fait le voyage d'Anatolie. Plan turc de donner pour une dizaine d'années le port de Lesbos en échange d'un emprunt (p. 125). Les projets en France du chef de l'émigration. Son appel aux Serbes pour une alliance avec celle-ci (p. 161 et suiv). Il espérait aussi une attitude amicale de la part des Principautés roumaines (p. 163). Kossuth était pour une plus large autonomie de ces pays que la Turquie pourrait opposer aux Russes (p. 165). Beaucoup de nouveau sur l'agitation des Hongrois pendant la guerre de Crimée. Sur la culture serbe dans les provinces de Hongrie, M. Henri Réz.

*

Dans les *Rendiconti* de l'Académie des Lincei, mai-juin 1939, M. Silvio M. Ferri, sur „l'origine de la Colonne de Trajan".

*

Dans les *Atti* de l'Académie italienne, 1939, M. Carlo Conti Rossini, rappelant les monnaies des rois d'Axoum, qui lui paraissent être du XIII-e siècle, les trois inscriptions de Hasani Danel et tels „actes féodaux" d'un roi d'Éthiopie au XII-e siècle, décrit l'inscription, belle de forme et de contenu, de Ham, qui se place avant les autres témoignages épigraphiques de cette continuation nègre de la civilisation byzantine.

*

Dans l'*Oriente Moderno*, mars 1940, M. Achille Riggio présente les rapports des grands-ducs de Toscane avec Tunis, au commencement du XIX-e siècle.

*

Dans les *Südostdeutsche Forschungen*, IV (décembre 1939), M. Fritz Valjavec sur les débuts du mouvement germanique en Hongrie (en 1861 on relève la supériorité des villes allemandes du pays sur les villes magyares, p. 71 ; à Cassovie il y avait encore en 1876 une conscience allemande, sans parler de celle de Bude ; tentative de Steinacker, en 1882, de créer un front des minorités). Sur les origines, qui seraient occidentales, de l'alphabet glagolitique, M. Michael Hocij (les rapports entre le missal de St. Grégoire le Grand et les feuillets glagolitiques de Kiev). Sur l'écrivain Ernst Rudolf Neubauer, Bucovinien, M. Alfred Klug,

Sur l'ethnographie artistique slovaque, dont les sujets sont parfois roumains ou orientaux, par rapport à l'art populaire (de caractère exclusivement occidental, germanique), Mme Günther-Mayer. Un bonne biographie de Brukenthal, le célèbre gouverneur de Transylvanie, sous Marie-Thérèse, par M. Helmuth Klima.

*

Dans les Ἑλληνικά, X [2], une étude de M. C. Amantos sur les Tzacones. M. Dimara sur Denys de Phournes (texte, aussi lettre de Denys l'„historiographe", datée du 5 juin 1740, adressée aux princes danubiens Alexandre Ghica et Grégoire Callimachi; p. 268; quatre icônes de sa main, employant évidemment des modèles beaucoup plus anciens, sont données par M. A. Xyngopoulos). M. Zakythinos publie des documents sur les couvents des Météores (XVI-e siècle) Des lettres turco-grecques du XVIII-e siècle ont été trouvées par M. M. N. Malandrakis; à côté, celles de Jean Karatzas, Jean Callimachi, Panaïotaki et Nicolas Mourouzi, Jacques Argyropoulo et autres Phanariotes, concernant l'île de Patmos; aussi la proclamation des amiraux russes Spiridov et Mouratov (1772-1774).

*

Dans la *Revue des études islamiques*, 1938, 1, M. P. Wittek, l'auteur de l'ouvrage *The rise of the Ottoman Empire* (1938), publie une conférence sur „un demi-siècle d'histoire ottomane", de la bataille d'Angora à la prise de Constantinople. Beaucoup d'idées générales justes (la „tendance ghazi" et la „tendance musulmane"). On continuera à ne pas trop priser l'hypothèse („la très jolie découverte") présentée par M. Balachtchev en 1930 sur les Turcs qui auraient été colonisés par Byzance elle-même en Dobrogea et sur l'origine des Gagaouzes ou Gagovtzi d'après le Sultan turc Kaïkaous (voy. p. 6, note 1). Des sources turques sont pour la première fois employées.

*

M. Henri Hauser donne une préface substantielle à l'ouvrage anonyme *Un État dans l'espace vital, Le pangermanisme à la conquête de la Hongrie* (Paris 1940).

*

Dans le *Bullettino senese di storia patria*, 1938, fasc. 1, un article, tout nouveau, après un autre, de Callise, *ibid.*, 1896, sur le projet d'établir dans la Maremme siennoise, à Montauto, sous le patronage d'Anne Notaras, qui s'intitule: „Anna Paleologina, filia condam magni ducis, etc.“, un nombre d'exilés grecs. Le cardinal Bessarion présente, en 1471, cette proposition. Un autre Notara, Jacques, venait de Rome en ce but: il prétendait qu'Anne était „olim sponsa imperatoris Romanie, Grecorum et Constantinopolis“, à côté de sa qualité de „olim filia illustris principis Magni ducis Romanie“. Le protopope Jean Plousiadinos, un des délégués, n'est pas inconnu. Mais une convention ne put pas être conclue et, de Venise, Anne présentait des plaintes, par un Frangouli Servopoulos, ancien envoyé, en 1455, du despote Démètre à la Cour de France. Mais Sienne se montrait encore disposée à offrir Montauto pour la future colonie, qui devait être recueillie sur le territoire appartenant au Sultan. Quand on eut la convention, en 1473, on s'arrêta là.

A cette occasion est relevé le passage du *Diarium romanum* de Jacobus Volateranus, qui mentionne l'arrivée à Rome de Léonard Tocco, despote d'Arta, et d'autres sources italiennes mentionnant ces épaves byzantines (pp. 19-20). Dans Lodisio Crivelli, dont une nouvelle édition se prépare, „Scholara“ n'est que Notara; cf. pp. 22-23), aussi sur le mariage russe de Zoé Paléologue (p. 23, note 1), sur le séjour d'Anne à Venise (pp. 24-25). Chrysanthe Notaras, patriarche de Jérusalem, n'a rien à voir avec Byzance. Des réserves s'imposent sur l'interprétation du sceau d'Anne Notaras.

*

Dans les Ἑλληνικά, XI, M. Dalleggio d'Allesio donne une édition nouvelle du traité de Mohammed II avec la ville de Péra. M. A. Xanalatos sur le couvent de Varnakova, en Doride. Sur celui de Aigios, M. Linos Politis (une note sur la prise de Constantinople en 1453; p. 85). Mention en 1776 de *τὸ Γενὴ Χάνι, εἰς τοὺς ἁγίους Θεοδώρους* (p. 101). Sur l'invasion des Albanais en 1771, p. 103. Des rapports d'enseignement grec avec la Valachie, p. 103. Sur l'écho de la campagne russe dans la Méditerranée, en 1770, dans la poésie grecque, par M. Ap. Vakalopoulos. Des actes turcs, en rapport avec le Patriarcat oecuménique, concernant

l'administration des pays grecs, par M. A. Papazoglou (lire Lamouche au lieu de Danouche). Sur Nikolas Likinios, prisonnier des Turcs au commencement du XVIII-e siècle, M. C. Amantos. Sur la situation des îles de l'Archipel au XIX-e siècle M. M. Malandraki (surtout des documents de l'an 1821; beaucoup de pièces ont une vraie importance historique). Sur le lettré grec moderne Dorothée Proïos, Métropolite d'Andrinople, tué par les Turcs en 1821, M. Amantos. Sur la politique agraire macédonienne, M. Al. N. Diomède. Sur les coutumes de droit à Chio sous le régime ottoman M. D. Guinis (très important). Fragments de la correspondance de Koraï, par M. S. B. Kougéas.

*

Dans le *Starinar*, XIV, M. Georges Bochkovitch s'arrête sur les églises de Matéitch et de Chilandari (aussi le kiosque de Mara Brankovitch; illustrations; ensuite fresques anciennes et modernes, entre autres le portrait du boïar olténien Preda, au couvent de Xénof). Une bibliographie de l'histoire de l'art. Sur le portal de Radovan à Traù (Troguir), dans le *Iugoslovenski istoriski casopis*, V, 1-2. En collaboration avec M. Rudolph R. Schmidt, dans la *Voïvodina* de Novosad, I, une étude sur les châteaux du moyen-âge dans cette région (plans du XVII-e siècle), (planches: certaines de ces fortifications ont joué un rôle aux XVI-XVII-e siècles, pendant les guerres entre Impériaux autrichiens et Turcs ottomans). M. Bochkovitch décrit aussi la vieille forteresse bosniaque des mines d'argent, Novobrdo. Il faut signaler la grande ressemblance entre les rosettes à la page 163 et celles qui ornent l'Église Épiscopale d'Argeș, en Valachie; il ne faudrait donc plus en chercher le modèle en Arménie, comme l'a fait Georges Balș.

*

Dans la *Byzantinische Zeitschrift*, XXXIX[2], des observations de M. Dölger sur les actes de Vatopédi.

*

Dans le *Sbornik Pierre Nikov* (Sofia 1939), M. Dölger revient sur les raports „paternels", de πνευματικὸς πάππος, de l'empereur byzantin envers le chef bulgare, à l'époque de Siméon. La conception est sans doute orientale: elle se maintient chez les Turcs, jusqu'aux jours de l'Empire Ottoman. On recourut à ce moyen pour reconnaître à Pierre, époux d'une princesse byzantine,

le titre impérial pour la „Bulgarie“, considérée cependant au fond toujours comme un territoire byzantin, de cession temporaire, sur laquelle Pierre avait le droit impérial seulement comme „fils“, lui aussi, du seul empereur légitime. Il me paraît pouvoir compléter ainsi l’opinion de M. Dölger, qui a été, du reste toujours la mienne. Chez les princes roumains, l’un était spirituellement „frère“ de l’autre, ce qui n’a pas manqué de provoquer plus d’une fois des confusions généalogiques (pour une ἀδελφότης temporaire à Byzance, aussi *ibid.*, p. 231, note 4).

*

Dans la *Revue Internationale d’histoire militaire*, 1939, nos. 1-2, le général R. Rosetti donne une bibliographie de „l’historiographie militaire roumaine“.

*

Dans la revue bucarestoise *Timocul*, VII, 1-2, M. Florea Florescu donne une bibliographie des publications plus récentes concernant les Roumains non-libres.

*

Dans le *Kwartalnik hystoryczny* L’I, 3, M. Olgierd Górka présente les renseignements sur la Pologne contenus dans une biographie inconnue de Bayézid II.

*

Dans *Les Balkans*, XI, 4-e trimestre, 1939, M. Hans W. Hartmann, sur les rapports gréco-turcs après Lausanne; M. Jean Savant continue ses études sur les militaires grecs en France sous la Révolution et l’Empire. Sur le code de Harménopoulos, M. Kaouchansky.

*

Dans le *Bollettino storico-bibliografico subalpino*, XLI, nos, 3-4, dans l’article de M. Agostino Zanelli sur les relations de la Maison de Savoie avec le Saint Siège, mention de la prise par le duc Victor-Amédée, en janvier 1633, du titre de roi de Chypre, se fondant sur le mémoire de l’évêque de Vintimille et du Père Monod (pp. 163-164).

*

Dans l’Ἐπετηρὶς de la Société des études byzantines, 1939, feu Chrysanthe Papadopoulos présente largement la biographie de Théodore le Stoudite. M. Dyovouniotis sur le „Dialogue“ du

Patriarche oecuménique Michel III à Manuel Comnène contre l'Union. M. Koukoulès en arrive, dans ses études sur les coutumes byzantines, à l'enterrement des empereurs. Sur la narration de la conquête de Constantinople par Léonard de Chio, M. J. Papadopoulos. Sur l'évêché de Skyros, l'archimandrite Basile Atésis. M. Nicéphore Moschopoulos donne la traduction des passages concernant la Grèce du fameux Evlia Tchélébi. Sur le mélode Rhomanos, l'évêque Sophronios Eustratiade. Sur des sculptures byzantines M. Xyngopoulos. Sur le couvent des Chortaïtes, près de Salonique, M. Ap. Vakalopoulos. Sur les commentaires de Synésios, M. E. A. Pézopoulos. Sur le couvent de Koroné, dans le Pinde, M. An. Orlandos.

*

Dans la *Revue de Transylvanie*, V, 4, une étude de M. J. Crăciun sur „les classes sociales en Transylvanie“ (à l'époque moderne surtout). M. E. Pascu traite dans les détails le projet de confédération danubienne en 1859.

*

Dans la revue *Moldova Nouă*, V, 5, M. N. P. Smochină présente la nombreuse population roumaine vivant au-delà du Dniester, dans la Russie des Soviets. Il montre aussi leur importance historique: les Lobodă, Puşcariu, Burlă, Apostol Chigheciu, Ciorbă, Mândra, Ghinea, Lupu, Cucu, Gloabă, Barabaş, Ceapă, Papară, Abăzà, Rândaş, Gămălie, Zgură, Breazu, Murgu, Voloşenim. Parmi les savants russes: Buzescu, Grădescu, Cheltuială, Căpiţă, Frunză. Toute la bibliographie russe y est largement employée. Aussi une note en allemand, une conférence en roumain sur le même sujet. M. Florin sur les plus anciens établissements des Petits Russiens en Moldavie: c'est un travail sérieux, s'appuyant sur la bibliographie russe et occidentale.

*

Dans les *Comptes-rendus* de l'Académie des Inscriptions de Paris, janvier-février 1940, M. Marcel Aubert, sur les bas-reliefs orientaux de la cathédrale de Bayeux (il s'agit de ces combats d'animaux phantastiques dont il y a des traces aussi dans l'art de la Scythie Mineure). M. Edmond Faral examine la valeur des renseignements donnés sur l'expédition de Bohémond à Durazzo par Raoul le Tourtier, les comparant à ceux qu'on trouve chez Anne Comnène, Orderic Vital, Albert d'Aix, Foucher de Chartres

et la *Narratio floriacensis*, qui est à la base du poème français. Quelques éléments d'originalité sont signalés. Une note sur les Maronites dans la chronique de Michel le Syrien, par M. J.-B. Chabot.

*

Dans le *Boletin de la Sociedad geografica nacional* de Madrid, 1935, M. Juan B. Merino Urrutia reproduit en espagnol la description de la Pologne par Lipomano, 1575. Il est question aussi de la perte des droits sur la Valachie sous le règne de Sigismond Auguste (p. 646).

*

Dans la *Revue des études slaves*, XIX, 1-2, M. Émile Turdeanu s'occupe de „l'oeuvre inconnue de Georges Brankovitch", le „despote" serbe, client de la Valachie, pendant la seconde moitié du XVII-e siècle. Il s'agit de deux manuscrits en roumain que l'auteur a découverts à la Bibliothèque de Belgrade et dont le contenu religieux et moral englobe aussi des renseignements sur la vie même de Brankovitch; l'un est la mise au clair de l'autre. La rédaction date de 1690, le „despote" se trouvant alors, comme prisonnier politique, à Vienne.

*

Dans la *Construction Moderne* du 5 février 1939, une note, largement illustrée, de M. E. Maigrot sur „l'art religieux en Roumanie".

*

Dans la *Leipziger Vierteljahrschrift für Südosteuropa*, no. 4 [1], 1939, un article de M. Voïadzis sur la politique de colonisation de la Grèce. M. Georg Stadtmüller, sur la poésie grecque à partir du moyen-âge (riche bibliographie).

*

Dans la brochure de M. Helfant, *Rumania y las relaciones hispano-rumanas* (Madrid 1931), on trouvera, avec quelques notes de vie contemporaine roumaine, des illustrations bien choisies (aussi des églises, comme celle de Corcova).

*

Dans *l'Oriente Moderno*, février 1940, un article de M. Ettore Rossi sur le „poète mystique turc Younous Emré (siècles XIII-XIV)". Dès cette époque de mode persane et arabe, on emploie

le turc comme élément de pittoresque et de variété. Aussi des notes sur les adhérents chez les Turcs des doctrines opposées à leur foi sounite, aussi le soufisme. Les bektachis exercèrent une influence sur le poète dont s'occupe l'auteur. Il emploie aussi l'ouvrage, assez récent, de M. Fouad Keuprulu, *Les origines de l'Empire ottoman* (Paris 1935), et celui, en anglais, de M. J. K. Birge sur les derviches (Londres 1937). L'auteur du *Tractatus de moribus, conditionibus et nequitia Turcarum*, originaire de ce Mühlbach qui est Sas-Sebeş, en Transylvanie, n'est donc pas „un anonyme hongrois" (p. 80).

*

Dans l'*Ateneo Veneto*, CXXX, vol. 125, nos. 5-6, dans des notes, de 1827, de Daniele Manin sur le dialecte vénitien, sont présentés comme termes d'origine grecque, c'est-à-dire byzantine : *anguria* — ἀγγούριον, *codega* — ὁδηγός, *bastazo* — βαστάζων, *galana* — χελώνη, battola — βαλλολογέω *(sic)*, pepa — πέπων (étymologie erronée, car il s'agit d'un mot latin), *cacomiro* — κακόμοιρος, *magari*, μακάριος (?), scafa — σκάφη (p. 277).

*

Dans la revue Ἐπιθεώρησις κοινωνικῆς καὶ δημοσίας οἰκονομικῆς, 1939, M. Al. N. Diomidi publie une étude sur le décadence de la monnaie byzantine.

*

Dans le *Messager d'Athènes*, 27 octobre—1-er novembre 1939, des extraits des voyages d'Evliya Tchélébi concernant les provinces grecques (d'après l'Ἐπετηρὶς τῶν βυζαντινῶν σπουδῶν). Voy. plus haut.

*

Dans le *Bulletin international de l'Académie Polonaise* de Cracovie, une note de M. T. Kowalski sur son „excursion dialectologique en Dobroudja". On y trouve des renseignements nouveaux sur l'origine et la caractère des éléments musulmans dans cette province. Les Kizilbachiś sont des chiites. M. M. Małecki sur les parlers slaves dans le Banat (surtout sur les Craşoveni) et dans la Bucovine.

*

Dans l'*Universo de Florence*, septembre 1939, M. Antonio Carlacci présente la Bosnie et l'Herzégovine.

*

On ne peut pas assez recommander l'ouvrage, qui vient de paraître, du père professeur Şt. Manciulea, *La frontière Ouest de la Roumanie* (Bucarest 1940; cartes). Toute la bibliographie hongroise est employée pour montrer combien avançait vers l'Ouest, il y a quelques dizaines d'années, avant les habiletés et les brutalités, la frontière ethnique des Roumains du côté de la Tisa.

N. Iorga.

NOTICES

Parmi nos collaborateurs étrangers vient de disparaître Georges Pagès, un des meilleures connaisseurs de l'époque du Second Empire français, après avoir étudié, il y a trente-cinq ans, dans un travail de début, les rapports de Louis XIV avec Frédéric-Guillaume de Prusse. Il travaillait à la publication des documents sur la Grande Guerre. Ses rapports personnels étaient empreints d'une modeste douceur, ignorant son si grand mérite, et d'une fidèle amitié.

Un article sur lui, par M. Grigorovici, dans notre revue roumaine, *Cuget Clar*, mai.

*

La première édition de la *Chronologie Universelle* de Ch. Dreyss, Paris 1858, porte, à la fin, parmi les volumes „en cours de rédaction" de la collection Duruy, une „Histoire de Turquie, par M. H. Desprez, attaché au Ministère des Affaires Étrangères". La mission a été confiée ensuite à de Jonquières. Hippolyte Desprez a écrit des articles sur la Question d'Orient.

*

L'Institut d'Histoire Universelle de Bucarest a reçu de la part de M. Helfant un exemplaire de la chronique de Scanderbeg en espagnol: „Cronica del esforçado principe y capitan Jorge Castrioto, rey de Epiro, ò Albania, traduzido da lengua portuguesa en castellaño por Juan Ochea de Lasalde, prior perpetuo de San Juan de Latran, con licencia, en Madrid, por Luis Sanchez, anno M.D.XCVII, a costo de Juan de Montoya, mercader de libros".

N. I.